

TOKHARIEN ET KOUTCHÉEN⁽¹⁾,

PAR

PAUL PELLIOT.

Les deux articles qui m'ont amené à publier le présent travail ont en commun de remettre en cause le nom de « tokharien », à peu près adopté aujourd'hui, à la suite de F. W. K. Müller, pour la langue indo-européenne dite d'abord « langue I » dont les textes du « dialecte B » répondent au parler de Kuča, et dont ceux du « dialecte A » proviennent exclusivement de la région de Qarašahr et de Turfan; mais les solutions mises en avant dans les deux articles ne sont pas identiques.

M. S. Lévi avait proposé en 1913 de donner au « dialecte B » le nom de « koutchéen » (langue de Kuča). MM. Sieg et Siegling, dans leurs *Tocharische Sprachreste*, I [1921], IV-V, ont objecté au nom de « koutchéen » qu'on trouvait des textes, et même des inscriptions murales, en dialecte B dans la région de Qarašahr et de Turfan. Par contre, le dialecte A ne s'étant rencontré que dans des manuscrits, ils ont supposé que ce n'était pas une langue indigène dans la région, et qu'il s'agis-

(1) Sten Konow, *War « Tocharisch » die Sprache der Tocharer?* (*Asia Major*, IX, 455-466); Sylvain Lévi, *Le « Tocharien »* (*J. As.*, 1933, I, 1-30).

sait d'une langue venue de Bactriane, c'est-à-dire du futur Tokharestan, en même temps que le bouddhisme, et qui s'était implantée comme langue d'échange au Turkestan chinois en même temps que le sanscrit; mais en formulant cette hypothèse, eux-mêmes déclaraient ne pouvoir expliquer pourquoi les manuscrits en dialecte A ne s'étaient rencontrés que dans la région de Qarašahr et de Turfan, alors que Kučā se trouvait sur la route que le bouddhisme devait parcourir en venant de Bactriane dans ces régions. Contrairement à leur premier usage, ils décidaient en 1921 de réserver le nom de tokharien au dialecte A, celui qui n'est connu que par des manuscrits⁽¹⁾, et de laisser à l'autre dialecte sa dénomination provisoire de « dialecte B ». On ne s'était pas arrêté aux articles où, en 1908 et 1909, M. de Staël-Holstein (suivi un moment par M. St. K.) avait tenté d'établir que, sous le nom de « tokharien », nous devions entendre non pas la « langue I » dans l'un quelconque de ses dialectes, mais la « langue II », c'est-à-dire la langue iranienne que Leumann avait baptisée faussement « arienne », que j'avais désignée sous le nom d'« iranien oriental », et qu'à la suite de M. Lüders on a aujourd'hui tendance à appeler « śaka ».

(1) Cette conclusion avait déjà été formulée en 1916 sous la signature commune de F.W.K. Müller et de M. Sieg (*Maitrisimit und «Tocharish»*, dans *Sitz. d. k. pr. A. W.*, 1916, 410) : « Die Sprache, welche die Türken «toxrī» nannten, ist die Sprache, welche wir jetzt mit Tocharish A bezeichnen ». Cette phrase est reprise expressément par F.W.K. Müller deux ans plus tard dans *Toxrī und Kūšan (Kūšan)* [*Sitz. d. k. pr. A. W.*, 1918, 575], qui ajoute, d'après une information orale de von Le Coq, une liste des endroits où des «Toxrī-Texte» ont été recueillis; parmi ces endroits figurent Qizil et Qum-turā de la région de Kučā. Il doit y avoir là quelque erreur, puisque MM. Sieg et Siegling affirment qu'aucun texte en «tokharien A» n'a été trouvé sur le territoire de Kučā. Le plus probable me paraît être qu'alors que F.W.K. Müller entendait par «toxrī» le seul «tokharien A», von Le Coq a indiqué les lieux où on avait trouvé des manuscrits «tokhariens», sans distinguer entre A et B; on aimerait cependant qu'on nous le dit expressément.

Entre temps, M. Sieg avait rencontré dans ses manuscrits du dialecte A un nom de langue *ārsī* où il voyait le nom indigène de la langue appelée « tokharien » (*toχrī*) par les Ouïgours (1918), et F.W.K. Müller proposait de retrouver dans *Ārsī* les *Ἀρσι* de Strabon, les *Reges Thocarorum Asiani* de Trogue Pompée⁽¹⁾ et les 月氏 Yue-tche des Chinois. De ce nom d'*Ārsī*, MM. Sieg et Siegling n'ont plus rien dit dans l'introduction de leurs *Tocharische Sprachreste* de 1921; dans leur *Tocharische Grammatik* de 1931, le nom *Ārsī* est cité assez souvent, seul ou dans des composés, mais rendu simplement par « nom propre », sans qu'il y soit fait allusion à son équivalence éventuelle avec « tokharien ». On ne comprend guère cependant, si les deux auteurs étaient d'accord pour voir en *ārsī* le nom indigène du « tokharien », qu'ils n'aient pas fait usage de cette dénomination, au lieu de garder le nom de « tokharien » qui serait celui donné à la langue *ārsī* par des étrangers comme les Ouïgours. Tel était l'état de la question avant les articles de MM. St. K. et S. L.

M. St. K. admet le rapprochement phonétique *Ārsī-Ἀρσι*, mais écarte celui avec Yue-tche, en partie sur un renseignement que lui a donné M. Karlgren et selon lequel Yue-tche, quand ce nom apparaît vraiment dans l'histoire au II^e siècle av. J.-C., se serait prononcé à peu près *Gwat-ti (ou *Gwot-ti, *Gat-ti, *Got-ti, *Gut-ti); mais l'identité de fait des *Ārsī-Ἀρσι* et des Yue-tche subsisterait⁽²⁾. Pour M. St. K., l'aboutissement

(1) M. S. L. (p. 5) se trompe en attribuant ces rapprochements à M. Sieg, et de même en prêtant à Trogue Pompée une forme « Tocharorum ».

(2) Je ne veux pas reprendre ici toute la question de la prononciation ancienne de 月氏 Yue-tche (ou 月支 Yue-tche, attesté au moins dès le troisième quart du III^e siècle de notre ère, comme on le verra plus loin); M. Franke (*Zur Kenntnis der Türkvölker*, 21-24), le baron de Staël-Holstein (*Kopano und Yüeh-shih*, dans *S.P.A.W.*, 1914, 643-650), et F.W.K. Müller (*Toχrī und Keisan*, dans *S.P.A.W.*, 1918, 566-570; cf. aussi O. FRANKS, dans *Ostas. Zeitschr.*, VI, 83-84) en ont discuté en assez grand détail. Je

du nom de Yue-tche en « tokharien » serait le nom ancien de Kučā, à savoir Kuči, dont l'actuel Kučā serait une forme fémi-

rappelle seulement que 月 *yue* se prononçait *ngi¹⁰⁰ vers 500 de notre ère, avec cette nasale gutturale initiale qui est encore notée par *n* dans les transcriptions tibétaines des T'ang et dans les transcriptions en 'phags-pa de l'époque mongole. Dans ses *Uigurica* (p. 15), Müller croyait retrouver le nom des Yue-tche dans le « Kitsin » (ou Ketsi, ou Getsi) d'un colophon ouïgour et dans le Gaču de Sanang-Setson; mais j'ai fait remarquer que Getsi était la transcription du nom du traducteur 義淨 Yi-tsing (le premier caractère est aussi à ancien *ng-* initial) et que Gaču, ou plutôt Kaču, était une mauvaise orthographe de Kači = tibétain Kha-che, le Cachemire; Müller dut être convaincu, car il n'est plus question de « Kitsin » ou de « Kaču » dans son article de 1918. D'après M. Laufer (*Toung Pao*, 1913, 593, et 1916, 509), le mot tibétain *yol*, qu'on rencontre au sens de « mois » dans des textes tibétains tardifs (à partir du milieu du xvi^e siècle), serait un emprunt au chinois *yue*, mais on ne voit pas bien comment une telle forme, avec initiale moderne et finale ancienne (et même alors anormale, car les Tibétains ont entendu et noté l'ancien *-t* final du chinois comme *-t* [par *-t > -d > -dʔ*]), aurait pu sortir de *yue*. D'autre part, et à raison même de son initiale *ng-, le mot *yue* n'est presque jamais employé en transcription; et il en est de même des autres mots à ancienne initiale *ng-. Huan-tsang a bien par exemple 恭御陀 Kong-yu-to pour Kōngoda (御 *yu* est *ngi¹⁰⁰), mais c'est à l'intérieur d'un mot. Eitel¹, p. 201, a un 月摩尼 *yue-mo-ni* restitué en « vimuni », mais c'est un monstre, et il paraît s'agir de la « mani lunaire ». Muller a également fait état du 月梭耶 *yue-tsa[n]-ye* = *rijaya* de Eitel¹, 197, et de l'emploi de 月 *yue* pour rendre *vi* de *vimala* indiqué par St. Julien, *Méthode*, p. 230; mais personne n'a encore retrouvé l'origine de ces deux exemples, et, même s'ils sont cités correctement, ils ne peuvent provenir que de textes tardifs. Jusqu'ici le seul exemple vraiment attesté de l'emploi de 月 *yue* dans une transcription ancienne et qu'on ait invoqué à propos des Yue-tche est celui du nom de 月婆首那 Yue-p'o-cheou-na, moine du milieu du vi^e siècle originaire d'Ujjayini, et qui paraît bien s'être appelé Urdhvasūnya; et nous sommes encore là à plus de sept siècles du temps où le nom de Yue-tche apparaît dans les textes chinois. Il n'y a à peu près rien à tirer de cet exemple unique et, semble-t-il, aberrant. Un autre exemple est attesté sous les T'ang avec 阿月 *a-yue* ou 阿月渾 *a-yue-houen*, qui doit être *agoz, nom iranien de la noix (cf. B. LAUREN, *Sino-Iranica*, 247-248), mais là encore le mot n'est pas à l'initiale du nom étranger. De même, le caractère est au milieu du mot dans le nom de la tribu turque des 處月 Tch'ou-yue (*Tš'i¹⁰⁰-ng¹⁰⁰ist), qui sont peut-être les Cigil (cf. *Toung Pao*, 1929, 222). À l'initiale, je citerai encore, comme caractères à ancien *ng-*, le 業 *ye* de 業波羅 Ye-po-lo (*Ngiop-p¹⁰⁰-la) vers 520 (= Yavana?; cf.

nine, *Kučā(ri)*, « la ville de Kuči ». Les *Rṣikā* du *Mahābhārata* résulteraient d'une « étymologie de pandit » pour *Ārsi*. Si F. W. K. Müller a eu raison de rapprocher en outre du nom de *Ārsi* le nom du « protectorat général » de 安西 *Ngan-si*, qui eut son siège d'abord à Turfan et ensuite à *Kučā*, nous aurions quelque droit à étendre le nom d'*ārsi* aussi au « dialecte B ». M. St. K. écarte le rapprochement fait par Marquart entre le nom de 大夏 *Ta-hia* et celui du Tokharestan, d'autant que M. Karlgren lui a donné **Dāt-g'ā* pour la prononciation de *Ta-hia* au second siècle avant notre ère, mais admet que les deux noms se recouvrent néanmoins en fait et sont synonymes. Sa conclusion est celle-ci : la langue appelée « tokharien » est bien la langue originelle des Yue-tche, mais elle n'a reçu ce nom qu'après que les Yue-tche furent devenus les maîtres des Tokhariens. Quant aux Tokhariens eux-mêmes, soit qu'ils aient toujours occupé le Tokharestan, soit qu'ils soient venus du « vieux T'ou-houo-lo » de Hiuan-tsang, leur langue originelle devait être une langue iranienne orientale analogue au *saka*; « le point de vue de Staël-Holstein ne serait donc pas aussi complètement réfuté que le pensaient Müller et Sieg ».

M. S. Lévi, après avoir fait remarquer que MM. Sieg et Siegling, tout en gardant le nom de tokharien, ne disent plus, comme en 1908, « *Tocharisch, die Sprache der Indoskythen* ».

Toung Pao, 1933, 96); le 𐰽𐰺𐰍 *yi-lieou* (**ngji-ljeu*) = *g'rév*, *griv*, sous les Tang (cf. *J. As.*, 1911, II, 537-538; 1913, I, 101); sous les Tang également, le 𐰽𐰺 𐰽𐰺 *Ye-li* (**Ngiep-lji*) de l'inscription de Singanfou, qui doit transcrire Gabriel. En somme, on peut dire que la valeur *g-* de transcription pour l'ancienne initiale *ng-* du chinois est bien attestée sous les Tang, mais, pour isolés et douteux qu'ils soient, les exemples d'*rdhasunya* et de *Yavana* n'autorisent pas jusqu'ici la même conclusion pour le VI^e siècle, ni à plus forte raison pour des époques plus anciennes. Le mot 𐰽 *yue* apparaît assez souvent dans les transcriptions de l'époque mongole, mais déjà avec sa prononciation moderne, et en valeur de *yü-*, *yo-*, *ü-*, *o-*; la transcription du nom d'*Ögödei*, invoquée par M. Franke dans *O. Z.*, VI, 94, n'a donc pas à intervenir ici.

estime que, depuis vingt-cinq ans, « rien n'est venu confirmer ou seulement appuyer la désignation de Tokharisch, uniquement fondée sur un colophon en langue ouigoure »; « le texte ouigour, Maitrisimit, aurait été traduit (?) de la langue de l'Inde en langue toxri, et de la langue toxri en langue turque. . . . Nous avons le même ouvrage en dialecte A; donc A est le toxri. Mais rien ne prouve que l'ouvrage n'existait pas aussi dans d'autres langues de l'Asie centrale. Dans aucun [des documents] dont nous disposons, le nom des Tokhares ne s'est rencontré jusqu'ici. . . . Le nom des Tokhares. . . . présente. . . . une aspirée très forte, alors que les deux dialectes A et B sont absolument dépourvus d'aspirées. Le pays des Tokhares, le Tokharestan des Arabes comme le royaume de Tou ho lo de Hiuan tsang, est essentiellement le bassin du Haut Oxus. . . . A l'époque de Hiuan-tsang, et nos textes sont pour la plupart de la même époque, l'ancien royaume de Tou ho lo » fait partie de l'empire turc. . . . Il n'y aurait rien de surprenant, par conséquent, à trouver un ouvrage turc traduit d'un ouvrage tokhare, et, il faut le répéter, nous ignorons totalement quel était le parler des Tokhares. Les textes en A ne connaissent, comme ethnique appliqué à leur pays d'origine, que le mot *Arçi*. » M. S. L., qui a proposé pour le dialecte B le nom de « koutchéen » et pour le dialecte A celui de « karacharien », veut justifier la présence d'inscriptions murales en dialecte B dans la région de Qarašahr et de Turfan et l'absence de textes en dialecte A sur le territoire de Kučā en retraçant l'histoire de Qarašahr et de Turfan comme il avait étudié celle de Kučā en 1913; cette histoire, dit-il, « est assez terne et pâle, si on la compare à celle de Koutcha; sans doute les débris d'œuvres littéraires exhumés des grottes, comme aussi les peintures qui les décorent, attestent une incontestable vie de l'esprit et de l'art, mais c'est une vie purement locale, sans rayonnement exté-

rieur. » Rien ne justifie donc, « au moins jusqu'ici », l'emploi du nom des Tokhares pour désigner la langue I. Le colophon du *Maitrisimit* peut très bien signifier que l'ouvrage indien avait été traduit par Aryacandra en langue du Tokharestan, et « que, sous cette forme, il s'est propagé à l'est du Pamir ». L'appellation de « tokharien » . . . « doit donc disparaître, tout au moins temporairement. Le nom de koutchéen convient, sans aucun doute, pour le dialecte B. » Quant au dialecte A, la façon étrange dont le nom d'Ārsi y apparaît, comme un mot étranger employé le plus souvent sans flexion sous la forme thématique, donne à penser que c'est simplement une transcription du nom chinois du protectorat général de Ngan-si. Et, si on veut un nom commun pour les dialectes A et B, désignons « l'un, la langue de Koutcha, comme l'An si (Arçi) occidental, l'autre, la langue de Karachar et de Tourfan, comme l'An si (Arçi) oriental ».

Avant tout, je voudrais faire remarquer qu'il est impossible de rapprocher à la fois Ārsi d'Ἀσιαί et de 安西 Ngan-si, comme l'ont fait F. W. K. Müller, et, sous réserves, M. St. H. Ἀσιαί, Asiani, etc., apparaissent vers le début de l'ère chrétienne. Ngan-si au contraire est un nom qui ne remonte qu'à 640. D'autre part, il est hors de question que les Chinois, en créant alors le « protectorat général de Ngan-si », se soient inspirés d'un nom indigène Ārsi; en effet, Ngan-si signifie « pacifier l'Ouest »; et ce n'est là qu'un des protectorats généraux que les Chinois avaient alors institués à la périphérie de leur empire, les autres étant en particulier le 安北 Ngan-peï (« pacifier le Nord »), le 安東 Ngan-tong (« pacifier l'Est ») et le 安南 Ngan-nan (« pacifier le Sud »); tous ces noms, qui se répondent, sont évidemment purement chinois.

Pour l'identification d'Ārsi à Ἀσιαί, il faut avant tout rappeler, comme l'a fait S. L., que les deux noms nous apparaissent à un intervalle qui est au moins de cinq à six siècles. Suppo-

sons néanmoins qu'Ἀρσίοι, forme du début de notre ère, réponde à Arsī, attesté au plus tôt au VII^e siècle; il reste à expliquer la chute de l'-r- dans la forme gréco-latine. F. W. K. Müller a indiqué comme parallèles (*Toxri und Kuisan*, 578) les formes populaires turki actuelles Kučār pour Kuča, et dārīen pour le chinois 大錢 *ta-ts'ien*, « grande sapèque »; mais il est évident que ces formes actuelles, où un *r* paragogique s'est développé à la fin d'une syllabe longue en pays turc, n'ont rien à voir avec la suppression d'un *r* d'une langue non-turque dans une notation grecque ancienne. Un autre exemple de Müller est meilleur; c'est la notation du nom de la Perse, en chinois du milieu du V^e siècle, par une transcription 波斯 *Po-sseu* (*Puāsīe) qui s'est maintenue jusqu'à nos jours et qui suppose un original *Pasi, non Parsī. Ce n'est pas là, à mon sens, une abréviation, ni une inexactitude; et je considère comme probable que les Chinois du V^e siècle ont connu alors le nom de la Perse par les Sogdiens, chez qui un ancien *r* devant consonne était instable comme dans une grande partie du monde iranien, et chez qui on avait par exemple 'šs'ny (*ašsang?) et šs'ny (*šasang?), ou même šx (*šasax; en sogd. chrét.), en face de pehlvi *frasang* « parasange », persan *farsax*⁽¹⁾.

(1) Cf. SALEMANN, *Manichaica V* (dans *Iz. I. A. V.*, 1913, 11-18); FERRAND, *J. As.*, 1924, I, 241, à qui j'ai fourni à ce sujet une note, dont M. Benveniste a fait état à son tour dans *Mém. Soc. de Ling.*, XXIII (1927), 128-129. Le rapport, naturellement artificiel, établi par certains textes entre *Po-sseu* et la transcription 波斯匿 *Po-sseu-ni* (*Pasenig, forme précrite de Prasenajit) est postérieur à l'adoption de la transcription *Po-sseu* du nom de la Perse, et ne peut donc intervenir pour l'expliquer. D'après le *P'ei-wen yun-fou* (4 B, 62 b, s. r., *Po-sseu*), le vieux *Chan-hai king* contiendrait déjà le passage suivant: « Le *Po-sseu* est un royaume des Pays d'Occident, distant de la Chine de 10.000 *li* »; il y a sûrement là une erreur, mais dont l'origine m'échappe; en tout cas, le *Chan-hai king* ne contient rien de tel. De nos jours, *Po-sseu*, devenu nom d'homme, est le patron des marchands de bougie; ce serait un bûcheron qui aurait vécu au temps du mythique empereur Yu, et l'imagerie populaire le représente sous les traits d'un Iranien frisé

Mais cette solution ne vaudrait pas pour l'époque où le nom des Ἄριοι a été connu des Grecs. L'équivalence Arsī-Ἄριοι me paraît donc aventurée, ou du moins prématurée.

Mais est-ce à dire qu'Arsī puisse être simplement une transcription en « langue l, dialecte A » du chinois 安西 Ngan-si (*Ān-siēi)? M. S. L. l'a cru, en le justifiant par l'équivalence 安息 Ngan-si (*Ān-sjæk) — Arsak. Il a ajouté : « Le glissement uniforme des anciens sons *ni* de l'ancien chinois au chinois mandarin *cul* montre dans la nasale chinoise un élément voisin de la liquide *r* ou *l*. [Une note invoque ici en outre l'équivalence Touen-houang > sogdien Drw"n (*Darwan) > grec Σποαυα.] La sifflante palatale, choisie à dessein parmi les nombreuses sifflantes de A et B (il n'y en a pas moins de six), répond bien à la palatalisation de l'initialo dans 西 *si* en mandarin, *sei* en sino-japonais, ancienne prononciation (d'après Karlgren) *siei*. »

Je regrette de ne pouvoir me rallier à aucun de ces arguments. Je laisserai de côté le cas de Touen-houang, car il est vraisemblable que le nom chinois lui-même soit inspiré d'un nom indigène que la transcription sogdienne rend peut-être plus exactement; il importe d'ailleurs assez peu, car il s'agit d'une transcription datant environ des débuts de notre ère, et ce que j'ai à dire de Ngan-si — Arsak vaut aussi, le cas échéant, pour Touen-houang. En parlant des transcriptions chinoises, nous devons tenir compte des dates. Il est exact que Ngan-si (*Ān-sjæk) représente Arsak, mais c'est au début de l'ère chrétienne, quand les anciennes occlusives dentales du chinois étaient encore franchement des dentales, et les Chinois, n'ayant pas d'*r* finaux, ont rendu alors parfois les *-r* finaux des mots étrangers par *-n*; c'est de la même manière

(cf. Doni, *Rech. sur les superstitions*, XII, fig. 313 et p. 1073); c'est aussi une tradition tardive, et dont il n'y a rien à tirer pour l'origine de Po-ssou, transcription du nom de la Perse.

que, dans les débuts du bouddhisme chinois, une forme prâcrite d'Uttarāvati (= Uttarakuru) est rendue par 鬱單越 Yu-tan-yue (*luət-tân-ji^{et}) ou 鬱單曰 Yu-tan-yue (*luət-tân-ji^{et}) et que 般涅槃 *pan-nie-p'an* (*puân-niet-b'uan) représente *parinirvāṇa*⁽¹⁾. Mais le protectorat de Ngan-si (*Ân-siei) n'a existé qu'à partir de 646, sous les T'ang. Or, sous les T'ang, soit que les dentales finales du chinois fussent passées dans le Nord à *d*, puis à *ḍ*, soit pour toute autre cause, le fait certain est que Turcs et Tibétains les ont entendues et notées comme des *r*; on avait donc là désormais un moyen de transcription très adéquat pour rendre les *r* des mots étrangers en fin de syllabe, et c'est en effet celui que les Chinois emploient toujours à pareille date; une transcription du type de Ngan-si (*Ân-sjæk) — Arsak est un phénomène qui cadre avec la phonétique des Han, non avec celle des T'ang. Et inversement, il n'y a aucune raison pour que des gens d'Asie Centrale aient alors rendu par *r* l'*n* final très franc du chinois. Il est vrai que M. S. L. invoque les *ni* de l'ancien chinois passés à *eul* en mandarin moderne; mais cela est inexact; les *ni* du moyen chinois (par exemple 尼 *ni*, **nji*) sont restés *ni* en mandarin moderne. Ce qui est passé à *eul*, ce sont les anciens *nzi* (par exemple 兒 **nzi* > *eul*), c'est-à-dire les mots qui commençaient par cette initiale qui se prononce aujourd'hui *j-* (*j* français) dans les mots qui n'étaient pas à voyelle *i* et en finale ouverte (*jou*, *jen*, etc.), et que, sous les T'ang, les Tibétains et les Turcs transcrivaient simplement par *z-*; c'est cette ancienne initiale *nz-*, aujourd'hui *z-*, qui est parfois entendue aujourd'hui comme une liquide, et que les Turcs modernes rendent

(1) Je cite ces exemples pour qu'on n'attribue pas la transcription avec *n*, dans Ngan-si = Arsak, à la faiblesse de l'*r* iranien devant consonne. Ou alors il faudrait supposer que les formes prâcrites qui sont à la base des transcriptions Yu-tan-yue et *pan-nie-p'an* fussent également parvenues aux Chinois par des intermédiaires iraniens, ce qui n'est d'ailleurs pas impossible.

par *r* (par exemple dans *darin* = 大人 *ta-jen*); mais cette transcription par *r* est sans exemple sous les T'ang, et, si elle vaut aujourd'hui pour l'initiale *rz* > *j*-, elle ne pourrait pas être invoquée, même sans tenir compte de la date, pour l'-*n* final, la plus franche et la plus résistante des trois nasales finales du chinois moyen⁽¹⁾. On ne voit pas par ailleurs qu'une combinaison *-ns*- ait dû répugner à la phonétique de la « langue I » au point de lui faire substituer *-rs*-. Enfin ce n'est pas *-rs*- qu'on a soi-disant substitué à *-ns*-, mais *-rś*-, et M. S. L. invoque à ce point de vue la « palatalisation » de l'*s* chinois devant *i*. Il est exact qu'en mandarin du Nord, *s* devant *i* se prononce aujourd'hui en chuintante, mais ce phénomène moderne ne vaut pas pour les T'ang; à cette époque, et encore jusqu'à l'époque mongole, c'est toujours *s*- étranger, et non *ś* ou *ś*-, qui est rendu en chinois par *s* même suivi d'un *i*; inversement, toutes les transcriptions turques et tibétaines rendent alors *si* du chinois avec *s*- initial et non avec *ś*-. En bref, un chinois 安西 Ngan-si (*Ān-siei) devrait donner sous les T'ang, dans la « langue I » comme dans toute autre, *Ansei ou *Ansai, et je ne crois pas possible d'y retrouver Ārsi; ce dernier nom reste aussi mystérieux dans son origine qu'il l'est dans son sens et dans son mode d'emploi.

J'en viens maintenant au nom de Toxrī, qui ne s'est pas rencontré en « langue I », mais seulement dans des textes turcs ouïgours. Le vrai sens de Toxrī en turc, c'est certaine-

(1) Le problème de la transcription de *-r* (et *-l*) en fin de syllabe se posa à nouveau lorsque les anciennes occlusives finales se furent amuies dans le chinois du Nord. Dès l'époque mongole, le passage des anciens **śi* à *eul* (à proprement parler plutôt *er*) donna la transcription pour *-r* (rarement pour *-l* avant le xvii^e siècle); quant à *-l*-, on le nota sous les Yuan et sous les Ming soit au moyen d'un caractère de plus (*-lo*-, *-la*-, etc.), soit par un caractère à *-n* final, les deux types étant représentés par *so-li-t'an* «sultan», et par *ngan-t'an*, *allan*; la chute des occlusives finales amenait ainsi à revenir pour noter *-l* au procédé qui avait servi à rendre *-r* mille ans plus tôt.

ment un nom de pays, le Tokharestan. Quand un texte ouïgour manichéen parle de *toxri-daqi uluy mozak* (Le Coq, *Manichaica I*, 27), tout le monde est d'accord pour entendre qu'il s'agit du «grand *mozak* qui est au Tokharestan», de même que les textes chinois nous apprennent l'arrivée en Chine, en 719, d'un «grand *mou-chō* (*mōze, mozak*)» manichéen qui venait, lui aussi, du Tokharestan (*J. As.*, 1913, I, 151-153). En principe, langue *toxri* (*toxri til*) doit donc signifier, en turc, «langue du Tokharestan». Mais, à raison des difficultés qui vont se rencontrer par la suite, je voudrais m'arrêter un peu sur les mentions des Tokhariens dans les textes chinois.

Le sanscrit les appelle Tukhara et Tuṣara, cette dernière forme étant peut-être, comme le dit M. St. K., une déformation suggérée par le mot sanscrit pour «frimas», tuṣara, mais pouvant aussi résulter, comme Kern l'avait indiqué à Marquart (*Erānsiahr*, 239), de la prononciation du *ṣ* dans le nord de l'Inde. C'est la transcription de cette seconde forme que représente le 兜沙羅 Teou-cha-lo, Tuṣara, d'une traduction du *Samyuktāgama* exécutée entre 435 et 443 (cf. S. Lévi, dans *J. As.*, 1897, I, 10; *Toung Pao*, 1907, 120). Par ailleurs, un texte traduit en 383 écrit 兜佉勒 Teou-k'ie-lo (*Tou-k'ia-lək), ce qui suppose *Tukharaka ou une forme iranisante *Tukharaga [> Tukhārag] (cf. S. Lévi, dans *J. As.*, 1897, I, 10). M. S. Lévi ajoutait que, dans une liste analogue traduite en 431, Guṇavarman substituait le nom des Yue-tche à celui des Tukhara; la liste nommait en effet les parlers des Drāviḍa, des 粟特 Sou-t'ō (Soydig, Sogdag, Sogdiens)⁽¹⁾, des Yue-tche,

(1) M. S. Lévi n'avait pas alors reconnu le nom, mais F. W. K. Muller (*Toxri und Kuitan*, 576) a bien rétabli «*Soydiq». Le turc runique écrit Soydaq, qu'on peut d'ailleurs lire aussi Soydiq, et c'est, je pense, ce qui a déterminé la restitution de F. W. K. Muller; au XI^e siècle, Kaḍyari vocalise en Soydaq. Le chinois 特 t'ō (*d'ək) transcrit le plus souvent un mot à voyelle

du Ta-Ts'in (= Orient méditerranéen), du Ngan-si (= Parthes), du Tchen-tan (= Chine), et aussi de Khāṣa (Kāṣyar)⁽¹⁾, des « Hommes nus » (裸形 Lo-hing)⁽²⁾, et des 鮮卑 Sien-peï⁽³⁾. F. W. K. Müller (*Toxri und Kuisan*, 576-577) estima que M. S. L. supposait gratuitement l'équivalence du Tukhāra de l'une des listes au Yue-tche de l'autre, car il se serait agi, selon lui, de pays situés très loin les uns des autres et il n'y avait pas de raison de vouloir que les mêmes noms reparussent dans les deux textes. En fait, M. S. Lévi avait vu juste, car il

mais quelquefois à voyelle *a*, *e*, et peut-être *i*; d'autre part, la transcription n'est pas faite sur le turc, et il n'y a pas lieu de faire intervenir ici, pour ce nom iranien, l'harmonie vocalique du turc. De même la finale en *-y* est un fait turc; l'original ne peut être qu'à *-k* ou *-g*; j'ai adopté *-g* parce que la forme à peine plus tardive Sūli m'a paru s'expliquer mieux en parlant de Soydig que de Soydik; mais le turc runique, qui a Soydaq (ou Soydiq), et non Soyday (ou Soydiy), repose sur une prononciation à *-k* final, non à *-g*; on sait qu'il y a des incertitudes sur la prononciation de cette finale en moyen-iranien. D'autre part, après *Soydiq, F. W. K. Müller a ajouté « = Alanen unter hunnischen Fürsten zufolge Hirth ». Cette glose est inutile, et, au moins en partie, inexacte. Il s'agit du sogdien tout simplement, qui a existé à part des Alains et d'une éventuelle souveraineté hiong-nou.

(1) Le texte a 法沙 Fa-cha, mais la correction 怯沙 K'ie-cha de Müller me paraît assurée.

F. W. K. Müller a donné comme équivalence « *Nirgrantha », avec un point d'exclamation, mais la liste parallèle dont il va être question et où Kumārajīva glose Śavara par 裸國 Lo-kouo, « pays des Nus », montre qu'il faut adopter également ici Śavara. C'est aussi probablement Śavara, et non Nagna, qu'il faut rétablir par suite comme équivalent de 裸 Lo dans B.E.F.E.-O., V, 561.

(2) Müller ajoute « angeblich Tungusen ». Nous ne savons pas quel est le mot sanscrit qui est ainsi rendu. Quant aux Sien-peï, dont le nom remonte en Chine aux environs de 300 av. J.-C., je considère que ce nom représente le même original qui a été rendu ultérieurement par 室韌 Che-wei (Siet-peï), soit *Sarbi, *Sifbi, *Sirvi, et que nous avons là un exemple de la transcription de *-r* par *-w* qui vaut pour l'époque antérieure aux Han et pour les Han, au lieu que plus tard on a employé dans ce but des mots à dentale finale. Je ne crois pas en outre que les Sien-peï aient été des Tungus: mais je ne me prononce pas formellement sur leur parenté ou turque ou mongole.

reproduit dans le présent article (pp. 24-25) une liste qui figure dans une traduction de Kumārajīva (†413) et qui nomme les pays suivants : Andhra, Savara, 兜佉羅 Teou-k'ie-lo (*Tēu-k'ja-lā)⁽¹⁾, 修利 Sieou-li (Sūli, Sogdiane)⁽²⁾, Ngan-si (Arsak, Perse), Ta-Ts'in⁽³⁾; et une note de Kumārajīva, natif lui-même de Kučā, spécifie que les Tukhāra, ce sont les 小月氏 Siao-Yue-tche, les « Petits Yue-tche ». Il n'y a donc pas de doute qu'au iv^e et au v^e siècle, les Chinois appelaient Yue-tche le peuple que l'Inde désignait sous le nom de Tukhāra⁽⁴⁾.

Je dis Yue-tche tout court, parce que c'est bien Yue-tche tout court qu'on a dans la liste de Guṇavarman en 431, mais, un quart de siècle plus tôt, Kumārajīva parlait des « Petits Yue-tche »⁽⁵⁾. Est-ce à dire que, par « Petits Yue-tche » = Tukhāra, Kumārajīva veuille entendre les « Petits Yue-tche » restés selon Sseu-ma Ts'ien dans les montagnes au Sud de Touen-houang

(1) On a la forme très voisine 兜佉羅 Teou-k'ie-lo (*Tēu-k'ja-lā) dans une traduction de 566; cf. *B.E.F.E.-O.*, V, 274.

(2) Il vaut de remarquer qu'on avait ainsi dès 400 de notre ère une forme Sūli du nom des Sogdiens.

(3) C'est par inadvertance que M. S. L. a donné « Chine » comme équivalence à Ta-Ts'in, au lieu d'« Orient méditerranéen ».

(4) Par contre, le Tukhāra de Chavannes, *Cinq cents contes*, III, 221, est une mauvaise restitution pour le nom de la ville de 頭迦羅 Teou-kia-lo (*D'ēu-kia-lā), d'autant moins admissible qu'il est ensuite question du roi des 月支 Yue-tche, et que ce Yue-tche lui-même doit être une traduction de Tukhāra. Dans le chapitre IV de son *Yi-ts'ie king yin-yi*, Hiuan-ying (milieu du vii^e siècle) dit que les 月支 Yue-tche sont aussi appelés 月氏 Yue-tche, mais que leur royaume s'appelle en réalité « royaume de 薄伽羅 Po-k'ie-lo (*B'āk-k'ja-lā), c'est-à-dire probablement *Baxla, Bactres.

(5) Il n'y a pas à songer à une altération postérieure de « Yue-tche » en « Siao-Yue-tche » dans la glose de Kumārajīva relative à Tukhāra. En effet, dans sa traduction de la *Vie d'Asvaghosa*, traduction qui est de 412, Kumārajīva mentionne un roi des Siao-Yue-tche, et, comme l'a bien vu M. de Staël-Holstein (p. 648), ce roi des « Petits Yue-tche » n'est autre que Kaniska; l'original indien devait donner Tukhāra, et on voit ainsi que Kumārajīva rendait systématiquement ce nom par « Petits Yue-tche ».

et que, vers 240, l'auteur du *Wei liô*, parlant sur des sources un peu antérieures, y désigne encore comme « les tribus restantes des Yue-tche⁽¹⁾ » ? Je ne le crois pas. Voici comment la question me paraît se poser.

(1) 月氏餘種 *Yue-tche yu-tchong*. Cf. Chavannes, dans *Toung Pao*, 1905, 527-528; O. Franke, *Zur Kenntniss der Türk-Völker*, 25-27; Müller, *Toxri und Kuisen*, 571-574 (et la critique de O. Franke, dans *Ostas. Zeitschr.*, VI, 83-86). Le texte de Sseu-ma Ts'ien dit en particulier qu'après la défaite des Yue-tche par les Hiong-nou 其餘小種不能去者保南山羌號小月氏, ce que Chavannes a traduit par « Un petit nombre d'entre eux, incapable de partir, resta en arrière et se réfugia chez les K'iang des montagnes du Sud; on les surnomma les Petits Yue-tche ». F. W. K. Müller a passé en revue la série des traductions qui ont été données de ce passage, et a traduit lui-même : « Ein Rest von ihnen, gering an Zahl, der nichts fortziehen konnte, behauptete (das Gebiet der) K'iang im «Südgebirge» und wurde «die kleinen Yüe-thi» genannt. » Je crois en effet que la traduction de Chavannes n'est ici ni littérale ni très exacte. Le mot 保 *pao* (contrairement à ce que M. Franke a soutenu en 1916-1918) doit bien signifier ici « posséder », « occuper ». Aux exemples du *Che king* et du *Chou king* invoqués par Muller, on en peut ajouter beaucoup tirés de la langue historique (par exemple 保白蘭 de *Song chou*, 96, 1 b; 餘類保鳥桓山以爲號 du commentaire du *Che ki*, 110, 2 b, etc.); en outre, quand le mot 保 *pao* fut taboué au II^e siècle parce qu'il entraînait dans le nom de l'empereur Chouen des Han (劉保 Lieou Pao), c'est par le synonyme 治 *tche* qu'il fut remplacé (cf. le *Pi-houei lou* de Houang Pen-ki); or *tche* signifie « avoir son siège à », en parlant d'une circonscription administrative. Je suis aussi d'accord avec Chavannes, Müller et M. Franke pour ponctuer après K'iang, au lieu que Wylie et de Groot, ponctuant avant K'iang, traduisaient « Les K'iang les appelèrent Petits Yue-tche. » Ma traduction personnelle, qui diffère par deux nuances de celle de Müller, est « Leurs autres petites tribus qui n'avaient pas pu partir s'installèrent chez les K'iang des Nan-chan et on les appela Petits Yue-tche. » Le principal siège des Petits Yue-tche, sous les Han, était à 渠中 Houang-tchong, ville située à l'est du Kôkô-nôr et au sud de la rivière de Si-ning. Il y aurait une petite monographie à leur consacrer, car les textes ne manquent pas; l'un des principaux (*Hou-Han chou*, 117, 11 b-12 a) a été traduit par M. Franke, mais sans commentaire, et avec des inexactitudes (首施兩端 a été mal compris, et M. Fr. n'a pas vu que 令居 Ling-kiu est un nom de lieu); une des données importantes de ce texte est que les vêtements, la nourriture et la langue des Petits Yue-tche étaient sensiblement identiques à ceux des K'iang (被服飲食言語略與羌同); or les K'iang étaient assez probablement apparentés par

Les Yue-tche, ceux que les Chinois appellent les Ta-Yue-tche ou « Grands Yue-tche », au terme de leur migration à l'ouest des Pamirs, vainquirent le Ta-Hia. Le Ta-Hia était gouverné par un certain nombre de *hi-heou* (yaβyu), dont les Chinois ont connu cinq, ceux de la partie nord et nord-est du pays; ces *hi-heou* devinrent vassaux des Grands Yue-tche. Un moment arriva où le *hi-heou* de Kouei-chouang, K'ieou-tsieou-k'io (lire K'ieou-tsieou-kie), s'empara des territoires des autres *hi-heou* et substitua son pouvoir à celui des Grands Yue-tche en s'appelant roi de Kouei-chouang. Il n'y a pas à douter que K'ieou-tsieou-kie, *hi-heou*, puis roi de Kouei-chouang, est Kuzulakadphises, fondateur de la dynastie des Kuṣāṇa. Le *Heou-Han chou* connaît bien le titre, car il dit : « Les divers pays appellent tous [ce pays] le « [Pays du] roi de Kouei-chouang (貴霜王) »; les Chinois, partant de l'appellation ancienne, [continuent de] dire les Grands Yue-tche ⁽¹⁾.

la langue aux Tibétains. Le texte de 939 cité par Chavannes, et selon lequel les Tchong-yun étaient considérés comme un reste des Petits Yue-tche, est plus vraisemblablement dû à une survivance littéraire qu'à une tradition directe. Outre les sources déjà utilisées (y compris *Ts'ien-Han chou*, 69, 3 b, que Chavannes a indiqué), je signale, pour les petits Yue-tche, *Ts'ien-Han chou*, 69, 1 b; *Heou-Han chou*, 53, 4 a; *San-kouo tche*, 9, 2 b (pour 1), 漢中 Siao-Houang-tchong), et surtout *Chouei-king tchou*, éd. de Wang Sien-k'ien, 2, 2 b et 36 b.

(1) Cet exposé diffère beaucoup de ceux qu'on donne à l'ordinaire, surtout en tant que les *hi-heou*, et en particulier celui de Kouei-chouang qui créa ensuite l'empire des Kuṣāṇa, sont considérés par moi non comme des Grands Yue-tche, mais comme des Ta-Hia, que les Chinois n'ont appelés à leur tour « Grands Yue-tche » que parce qu'ils avaient pris la place des Grands Yue-tche véritables. Je me rallie ainsi aux vues de Kuwabara et de M. Haneda, qu'on trouvera exposées dans HANEDA Toru, *A propos des Ta Yue-tche et des Kouei-chouang*, extr. du *Bull. de la Maison franco-jap.*, t. IV [1933], 28 pages. Ces conclusions ne peuvent être admises qu'au prix de rectifications importantes des données du *Heou-Han chou*, mais de toute manière celles-ci étaient inconciliables avec celles du *Ts'ien-Han chou*. M. Karlgren a fourni des indications du même ordre que celles que j'adopte à M. St. K., qui en a fait usage dans un article *Notes on Indo-Scythian Chronology* (*J. of Ind. Hist.*, XII,

Les « Grands Yue-tche » des textes chinois, à partir de Kuzulakadphises, sont donc les Kuṣāṇa, Ta-Hia d'origine, et non plus les « Grands Yue-tche » venus du Kansou. Géographiquement, le Ta-Hia répond au Tokharestan, le pays des Tukhāra, et Marquart, on l'a vu, a proposé d'identifier phonétiquement Ta-Hia et Tukhāra. La prononciation *D'ât-g'â que M. Karlgren a fournie à M. St. K. pour le nom de Ta-Hia au II^e siècle avant notre ère n'est pas assurée, car le -t n'est qu'une possibilité, et, pour l'initiale, on doit tenir compte des alternances constantes de 大 *ta* et 太 *t'ai*. Mais je crois volontiers que les Chinois de la fin du II^e siècle avant notre ère ont utilisé, pour

8-16). Je me permets de rappeler que dès 1914 (*J. As.*, 1914, II, 401), j'ai proposé de corriger 丘就卻 K'ieou-tsieou-k'io (*K'ieu-dz'ieu-k'iak) en 丘就劫 K'ieou-tsieou-kie (*K'ieu-dz'ieu-kiep) = Kuzuladadphises, et plus récemment 閼膏珍 Yen-kao-tchen (*lam-kāu-t'ien) en 閼膏彌 Yen-kao-mi (*lam-kāu-mjie) = Vemakadphises (*T'oung Pao*, 1929, 201-203), et j'ai cité les exemples parallèles qui justifiaient ces corrections. M. Haneda les a acceptées expressément (p. 4). M. Karlgren, tout en lisant « K'iu-tsiu-k'io », c'est-à-dire K'ieou-tsieou-k'io, a fourni à M. St. K. une prononciation ancienne « K'ieu-dz'ieu k'iep » (p. 27), qui n'est admissible qu'en adoptant ma correction; par contre, il a maintenu tacitement Yen-kao-tchen (p. 33), et cette forme, que je tiens pour fautive, a naturellement embarrassé M. St. K. Je profite de l'occasion pour dire un mot d'un autre nom chinois utilisé dans l'article de M. St. K. (p. 21); là, M. St. K. parle d'un pays à identifier « with Kapiśa, i. e. with the country which the Chinese called Ki-pin ». Faut-il donc rappeler une fois de plus que l'identité Ki-pin = Kapiśa ne va pas de soi? Il est certain au contraire que, dans les traductions de textes bouddhiques antérieures à l'an 600, Ki-pin répond toujours, quand nous avons un texte sanscrit parallèle, à Kaśmīra et non à Kapiśa (lequel nom d'ailleurs n'est guère attesté que dans le *Mañjuśrīmālākāla*; les autres textes et transcriptions ramènent à Kapiśī). Par ailleurs, au VII^e siècle, le vieux nom de Ki-pin fut adopté par les Chinois pour désigner Kapiśī, mais on sait qu'alors les anciennes dénominations des Han et des Six dynasties furent employées à tort et à travers. Il n'est pas impossible théoriquement que Ki-pin ait désigné d'abord Kapiśī, puis ait été employé ensuite pendant longtemps pour rendre le nom du Cachemire, et qu'enfin la géographie des T'ang, en l'appliquant sans motif à Kapiśī, soit tombée juste par hasard; mais il faudrait le prouver, et en tout cas on ne peut donner comme un fait établi une équivalence Ki-pin = Kapiśī.

transcrire le nom des Tukhāra, le nom de Ta-Hia ou « Grand Hia » déjà connu dans le domaine chinois (cf. Maspero, dans *J. As.*, 1927, I, 144), et que cette adaptation sémantique a nui à l'exactitude de leur transcription.

Les Kuṣāṇa seraient donc des Ta-Hia, autrement dit des Tukhāra, mais les Chinois ont continué longtemps de les appeler à tort des « Grands Yue-tche ». Outre les textes bien connus des Han, je rappellerai celui du *San-kouo tche* (3, 3 a), selon lequel « la 3^e année *t'ai-houo*, . . . la 12^e lune, . . . [le jour] *kouei-wei* (5 janvier 230), le roi des Grands Yue-tche 波調 Po-tiao (*Puā-d'ieu; lire 婆調 P'o-tiao, *B'ua-d'ieu, = Vasudeva?) envoya un ambassadeur offrir des présents; on donna à [P'o-]tiao le titre de « roi des Grands Yue-tche, apparenté aux Wei ». Mais, dans la littérature courante, en particulier dans les traductions bouddhiques, on rencontre très fréquemment Yue-tche seulement, au lieu de Ta Yue-tche.

Je n'ai pas relevé de mentions officielles des Yue-tche ou des Grands Yue-tche sous les Tsin (265-419)⁽¹⁾. A ses débuts,

⁽¹⁾ Le *Tsin chou* (97, 6 a) mentionne incidemment les 大月氏 Ta-Yue-tche, c'est-à-dire les Tukhāra, en donnant les limites du Ferghana, mais ne leur consacre pas de notice. Par contre, deux des fiches de bois recueillies par Sir Aurel Stein dans la région de Niya concernent un Yue-tche, et ces fiches doivent être à peu près contemporaines ou à peine plus anciennes qu'un document de 269 trouvé au même endroit (cf. Stein, *Ancient Khotan*, 373). Les deux fiches mentionnent un 月支國胡支柱, ce que Chavannes a traduit (*ibid.*, 540) par « Hou-tche-tchou, c'est-à-dire le barbare Indoscythe Tchou, (originaire) du royaume des Yue-tche (Indoscythe) », mais il me paraît plus normal de traduire « le Hou du royaume des Yue-tche, Tche Tchou »; autrement dit, on avait fait du second caractère de Yue-tche le nom de famille chinois du personnage; c'est de la même manière que nous avons le traducteur indoscythe 支謙 Tche K'ien, etc. On sait que nous lisons 月氏 Yue-tche et non Yue-che, à raison d'une glose traditionnelle qui dit que le second caractère doit se lire comme 支 *tche*. Certains ont pensé que cette glose était sans valeur; il est bien évident cependant que le nom de famille 支 Tche donné à des traducteurs originaires du pays Yue-tche (et qui devaient être des Tukhāra) ne s'explique pas sans une prononciation Yue-tche et une orthographe subsidiaire 月支 Yue-tche (on a

la dynastie T'o-pa des Wei du Nord, qui commence à régner en 386, n'entretint pas non plus de rapports officiels avec l'Asie Centrale lointaine. Ce n'est qu'en 435, le 15 juin, qu'on envoie vingt ambassadeurs auprès des divers pays de l'Asie Centrale, et dès le 9 septembre de la même année une ambassade du 粟特 Sou-t'ö (Soydig, Sogdiane) arrivait à la Cour (*Wei chou*, 4 A, 7 a et b). L'intervalle est trop court pour qu'elle puisse être déjà une réponse aux missions parties moins de trois mois avant, et nous devons conclure seulement que la route d'Asie Centrale s'était rouverte depuis peu et que les Sogdiens en avaient immédiatement profité tout comme la Cour des Wei. En réalité, le premier groupe d'envoyés ne semble pas avoir eu grand succès, et, le 4 septembre 436, six nouveaux envoyés partaient pour l'Asie Centrale. Cette fois, le résultat est meilleur, et en 437 on voit arriver, en deux fois, des ambassades de Kučā, du 悅般 Yue-pān, de Yen-k'i (Qarašahr), de 車師 Kiu-che (Yar au N.-O. de Turfan), du Sou-t'ö (Soydig), de Chou-lo (Kašyar), des 烏孫 Wou-souen, du 焉犂臨 K'o-p'an-t'o, de 鄯善 Chan-chan, du 破洛那 P'o-lo-na (Ferghana), de 者舌 Tchō-chō (*Wei chou*, 4 A, 8 a et b), et dès lors les ambassades des pays d'Occident se succèdent assez régulièrement. Mais les « annales principales » n'enregistrent aucune ambassade des Ta-Yue-tche.

d'ailleurs 月支 Yue-tche dans le *Chan-hai king*, en une section qui semble dater des Han); il est intéressant de rencontrer cette orthographe subsidiaire dans deux documents authentiques de circa 269 A. D.; elle se retrouve, en 288, chez Tchou Fa-hou (cf. *B.E.F.E.O.*, V, 289). Fa-hien, vers 400, a entendu parler du roi des 月氏 Yue-tche qui voulait enlever l'écuelle du Buddha (cf. Legge, *The Travels of Fa-hien*, p. 34, où la transcription « Yüeh-she » est inexacte); ses interlocuteurs ont dû parler d'un Kuṣāṇa ou d'un Tukhāra, et il a rendu le nom par Yue-tche conformément à l'usage de son temps. En 381, 62 royaumes du Nord-Est et de l'Asie Centrale étaient venus rendre hommage à Fou Kien, le souverain des Ts'in antérieurs (*Tsin chou*, 113, 10 b); peut-être y avait-il parmi eux des « Yue-tche », c'est-à-dire des Tokhariens, mais nous n'en savons rien.

Toutefois, dans le chapitre du *Pei che* sur les « pays d'Occident »⁽¹⁾, il y a (97, 9 a) une notice sur les Ta-Yue-tche et leur roi 寄多羅 Ki-to-lo⁽²⁾, qui, pressé par les Jouan-jouan, a émigré à la ville de 薄羅 Po-lo (*B'āk-lā)⁽³⁾, et a ensuite envahi l'« Inde du Nord », réduisant en vasselage le Gandhara et les quatre royaumes qui sont au Nord du Gandhara. Comme il est dit ensuite qu'au temps de T'ai-wou (424-451), des marchands du pays des Ta-Yue-tche vinrent à la capitale et révélèrent les secrets de la fabrication du verre polychrome, il ne paraît guère douteux que ces marchands soient venus avec quelqu'une des ambassades de pays d'Occident arrivées entre 436 et 451 et que c'est à eux qu'on dut de connaître en Chine l'histoire du roi Ki-to-lo des Ta-Yue-tche. Mais en même temps, le *Pei che* a, au feuillet suivant, une notice sur le pays des Siao-Yue-tche, ou « Petits Yue-tche », dont le roi avait sa capitale à la ville de 富樓沙 Fou-leou-cha (*Pjou-lou-sa), c'est-à-dire à Puruṣapura, Peshawer. Le roi des Grands Yue-tche, Ki-to-lo, pressé par les Hiong-nou (qui prennent ici la place des Jouan-jouan), ayant émigré à l'Ouest, ordonna à son fils d'occuper cette ville; c'est pourquoi on appela (le royaume

(1) On sait que le ch. original du *Wei chou* sur les pays d'Occident est perdu et a été remplacé par la partie de celui du *Pei che* qui se rapporte à l'époque des Wei; les citations anciennes du ch. authentique du *Wei chou* montrent d'ailleurs que les deux textes étaient très voisins.

(2) *Kjie-tā-lā, qui suppose *Kitara, mais c'est naturellement le Kidara des monnaies; et l'histoire byzantine connaît *Kidartas Oδvvovs*. Cf. Marquart, *Erantahr*, 58.

(3) Marquart y a vu la ville de *Baladū* de Priscus, et en outre, déclarant Balkh impossible, a cherché cette ville de Po-lo ou *Baladū* à Balxān, à l'est de la baie de Krasnovodsk, donc au voisinage de la mer Caspienne (*Erantahr*, 55, 58). Chavannes a au contraire tenu pour Balkh (*Toung Pao*, 1907, 187-189). La question est trop complexe pour que je veuille l'aborder en détail ici, mais le Balxān de Marquart est en principe peu vraisemblable. Par ailleurs, dans le *Vinaya* des Mulasarvastivadins, il est question, en un passage de la traduction de Yi-tsing, du souverain du royaume de 吐火羅 Touhou-lo (*Tuo-χuā-lā), c'est-à-dire du Tukhāra, du prince du Tokharestan,

de ce fils) « Petits Yue-tche »⁽¹⁾. Un renseignement ultérieur, dû à une ambassade ou plus probablement à un pèlerin de 550 concerne le fameux « stûpa de Kaniska » près de Peshawer. Ici encore, et surtout si on tient compte de l'orthographe commune pour Ki-to-lo, je suppose que nous avons affaire à un renseignement provenant des marchands de 436-451, et c'est en Chine qu'on l'a relié au vieil usage du nom des Yue-tche⁽²⁾. Je le crois d'autant plus que, lorsque des ambassades sont venues un peu plus tard du domaine de ces « Yue-tche », ce n'est pas sous ce dernier nom qu'elles sont indiquées. Peut-être faut-il retrouver le nom des Kidarites dans le pays de 車多羅 Kiu-to-lo (*Ki'o-tā-lā)⁽³⁾ dont une ambassade arrive en 477 en même temps que des ambassades de « l'Inde occidentale » (西天竺 Si-T'ien-tchou) et de Śrāvasti (Wei chou, 7 A, 5 a), et c'est en tout cas de Peshawer, de la capitale des prétendus « Petits Yue-tche », qu'il s'agit lorsque deux ambassades de 不洹沙 Pou-lieou-sa (*Piəu-ljəu-sa) arrivent en 511, à deux mois de distance, en même temps que des ambassades

et la traduction tibétaine donne, au lieu du Tou-houo-lo du chinois, Bag-la, dont M. Przyluski n'a su que faire (*J. As.*, 1919, I, 380). Mais Bag-la, en tant qu'équivalent au Tokharestan, ne peut être que *Baxla, Baxl, c'est-à-dire Balkh. D'autre part, Bag-la du tibétain répond rigoureusement, du point de vue phonétique, à Po-la (*B'āk-lā) du chinois. Enfin on a vu plus haut que le nom donné par Huan-ying pour le vrai nom du royaume des Yue-tche semble bien être « royaume de Baxla (Bactres) ».

(1) Le *Pei che* intercale ici, à propos des « Petits Yue-tche » de Peshawer, des renseignements (sur leur habitat primitif et leurs vêtements analogues à ceux des K'iang) qui sont simplement repris du paragraphe consacré par le *Heou-Han chou* aux Petits Yue-tche restés au sud de Touen-houang.

(2) Il est invraisemblable que ce soient les gens mêmes du pays qui se soient dits « Petits Yue-tche », surtout si on se rappelle qu'ils n'étaient pas vraiment des Yue-tche.

(3) Le caractère 車 se lit aussi *teh'o* (*t'ŋ'a*), et les deux prononciations sont attestées dans les transcriptions; mais le *Wei chou* écrit également 車師 qui est certainement à lire Kiu-che (et non *Tch'o-che); j'ai donc lu Kiu-to-lo. D'autre part, sur les finales -i'o entendues comme -i par les Turcs et les Tibétains sous les T'ang, cf. *T'oung Pao*, 1929, 221-225.

du 乾達 K'ien-ta (*G'jān-d'āt), c'est-à-dire du Gandhāra, et du 伽使密 K'ie-che-mi (G'ja-ši-mjēt)⁽¹⁾, c'est-à-dire du Cachemire (*Wei chou*, 8, 9 a).

Ce sont ces « Petits Yue-tche » du nord-ouest de l'Inde, et non ceux restés dans la région au sud de Touen-houang, qui doivent être, à mon sens, les « Petits Yue-tche » que Kumārajīva nomme comme identiques aux Tukhāra. Mais on voit de suite qu'il se pose une difficulté chronologique : Kumārajīva, qui parle des « Petits Yue-tche », est mort en 413, alors que le texte qui nous parle des « Petits Yue-tche » de Peshawar dans le *Pei che* ne semble pas pouvoir remonter au delà de 436-451. Enfin ce n'est qu'après 450 que les Perses semblent être entrés en lutte avec les Kidarites. A cela je répondrai que les marchands de 436-451 ont apporté la nouvelle des campagnes de Kidāra et de son fils, mais qu'ils ne sont probablement pour rien dans la division de leurs renseignements en deux groupes rapportés, l'un aux « Grands Yue-tche », l'autre aux « Petits Yue-tche ». Il n'y avait jamais eu et il n'y eut jamais de « Petits Yue-tche » que dans la nomenclature chinoise, et cette désignation visait essentiellement ceux qui étaient restés au sud de Touen-houang. Mais leur souvenir survivait plus ou moins légendaire, et le voyageur de 939 cherchera encore à les identifier. Après la rupture des relations avec l'Occident dans le dernier tiers du III^e siècle, les Grands Yue-tche avaient été oubliés, et on ne parlait plus que des Petits Yue-tche⁽²⁾. Comme Kumārajīva écrivait pour les Chinois, il a

(1) On attendrait 迦 k'ia (*k'ia) et non 伽 k'ie (*g'ia), et peut-être s'agit-il d'une faute graphique; mais alors elle s'est généralisée de très bonne heure, car la forme k'ie, là où l'original suppose k'ia, se rencontre très souvent dans le *Wei chou* et le *Pei che*.

(2) On était si peu renseigné sur les Yue-tche à partir de la fin du III^e siècle que le *Tch'en chou*, qui porte sur la deuxième moitié du VI^e siècle, dit que les Hephthalites sont une tribu des Ta-Yue-tche (dont le nom est ici altéré en 大月氏 Ta-Yue-ti), et que la Perse (Po-sseu) est une « tribu spéciale des Ta-

employé la terminologie qu'ils connaissaient de son temps, et a rendu Tukhāra par Petits Yue-tche parce que c'étaient là les seuls Yue-tche dont le nom fût encore compris. S'il en était autrement, il serait absurde qu'un homme d'Asie centrale comme lui, né à Kučā et qui avait voyagé aux Indes, voulût expliquer Tukhāra par les « Petits Yue-tche » du sud-ouest du Kansou, alors que le nom des Grands Yue-tche eux-mêmes ne servait de désignation chinoise aux Tukhāra que par un abus, mais que du moins l'histoire autorisait. Et quand, trente ou quarante ans plus tard, les gens de la cour des Wei entendirent à nouveau parler des Tukhāra de Kidāra, les interprètes recoururent à nouveau au nom des Yue-tche. Mais les textes en connaissaient des Grands et des Petits, ceux-là plus grands dans l'histoire, ceux-ci plus proches et demeurés plus populaires. On voulut faire un sort à tous les deux, et, quand on rédigea une notice sur les Petits Yue-tche de Peshawer, on ne manqua pas d'y insérer même quelques éléments pris dans la notice du *Heou-Han chou* relative aux Petits Yue-tche du Kansou⁽¹⁾.

Yue-ti ». L'origine « Ta Yue-tche » des Hephthalites est également indiquée dans le *Wei chou* (= *Pei che*) et a passé dans le *Souei chou*. Watters (*On Yuan-Chwang's Travels*, I, 103) ajoute que le *Wei chou* et le *Souei chou* rattachent les gens du Tou-houo-lo aux « Petits Yue-tche », mais il n'y a pas un mot de cela ni dans l'un ni dans l'autre ouvrage.

(1) M. de Staël-Holstein a vu les choses tout autrement. Pour lui, Kumārajīva appelle le roi qui est sûrement Kaniška un « Petit Yue-tche » en pleine connaissance de cause. C'est donc que Kaniška était bien un Petit Yue-tche venu lui-même du Turkestan chinois; et, comme il a occupé Peshawer, il a dû y avoir des souverains « Petits Yue-tche » à Peshawer avant le *v*^e siècle; c'est ainsi qu'il faudrait expliquer le nom de « royaume des Petits Yue-tche » donné au royaume du fils de Kidāra. Mais le texte chinois est très clair. Il y a eu un paragraphe sur le royaume des « Grands Yue-tche » de Kidāra. Plus loin le texte parle du royaume fondé à Peshawer par le fils de Kidāra, et ajoute « à cause de cela on appela [ce nouveau royaume] les « Petits Yue-tche ». Le rédacteur de la notice, tout comme ses lecteurs, ignorait absolument s'il y avait eu un roi Kaniška, et s'il était un « Grand Yue-tche » ou un « Petit Yue-

Malgré ces notices, les Yue-tche, Grands ou Petits, avaient bien terminé leur rôle dans la nomenclature historique de la Chine (sauf lorsque leur nom fut repris de façon archaïsante pour l'organisation administrative des pays d'Occident créée en 661). Quand les Tukhāra, après la visite des marchands de 436-451, rentrent en relations officielles avec la Chine, c'est sous leur vrai nom, et nous lisons dans le *Wei chou* (5, 5 b) que, « la 5^e année *houo-p'ing* . . . , au 12^e mois (13 janvier-11 février 465), le royaume de 吐呼羅 T'ou-hou-lo (*Tuo-xuo-lâ) envoya une ambassade offrir des présents ». Cette ambassade du début de 465 est la seule que les « annales principales » des Wei aient enregistrée. Il est naturellement possible que le T'ou-hou-lo, le pays des Tukhāra ou Tokharestan, soit compris dans les « dix royaumes et plus » qui envoient des ambassades en 453, ou dans les « cinquante royaumes et plus » qui en envoient en 457 (*Wei chou*, 5, 2 a et 3 a), mais nous n'en savons rien. En tout cas, à peine le Tokharestan était-il enfin désigné en Chine officiellement sous son vrai nom qu'il subit une nouvelle éclipse, car il fut conquis

tche ». De toute évidence, il oppose le « royaume des Petits Yue-tche » du fils au « royaume des Grands Yue-tche » du père, sans plus; ce qui n'entraîne pas d'ailleurs qu'il ait eu raison dans le choix de ses appellations, qui sont, ne l'oublions pas, purement chinoises. Je n'ai pas fait état, dans mon argumentation, de cet « ancien royaume de Tou-houo-lo », aux villes entièrement ruinées, que Hiuan-tsang mentionne entre Khotan et le Lop-nôr; c'est qu'à mon sens il n'a jamais existé. Hiuan-tsang était un bon observateur de ce qu'il voyait, mais un narrateur crédule de ce qu'on lui racontait. Il y avait beaucoup de légendes sur les villes ruinées du Turkestan chinois, et certaines devaient mettre en cause les « Petits Yue-tche » des Chinois, ou les Tukhāra pour les gens de cette Asie centrale où circulaient tant de légendes importées et mises au compte du Tukhāra Kaniska. L'histoire de l'ancien royaume de Tou-houo-lo me paraît devoir être mise sur le même plan que celle de la destruction de Rauruka. Le rapprochement institué par Wang Kuo-wei (*Kouan-t'ang ts'i-lin*, 13, 13 a) entre le nom de Tukhāra d'une part, et d'autre part le désert de 吐倫 T'ou-louen de l'*Histoire des Tang* et le Takla[-makan] actuel, est sans valeur.

presque immédiatement par les Hephthalites, et ce sont alors les Hephthalites qui envoient des ambassades nombreuses à la Cour des Wei, parfois aussi à la Cour méridionale des Leang. Au moins le *Pei che* doit-il à l'ambassade de janvier-février 465 d'avoir sur le T'ou-hou-lo une brève notice (97, 10 a), d'ailleurs très brouillée quant à l'orientation des pays voisins, et que Marquart (*Erānsāhr*, 214-215) a élucidée partiellement⁽¹⁾. Le Tokharestan ne reparait ensuite dans l'histoire chinoise que sous les Souei, au début du VII^e siècle, quand il est sous la suzeraineté des Turcs occidentaux; désormais, les rapports vont être presque constants pendant deux siècles.

De ces rapports, bien connus par la traduction des *Mémoires* de Hiuan-tsang et par les *Documents sur les Tou-kiue occidentaux* de Chavannes, je ne veux retenir ici que le témoignage d'un témoin oculaire et qualifié, Hiuan-tsang. Hiuan-tsang est arrivé de Chine par Turfan et Kučā, a pénétré en Sogdiane par l'Isi-y-köl, a traversé ensuite tout le Tokharestan et de là a pénétré dans l'Inde; au retour, il a pris la route de Khotan et du sud du Lop-nôr jusqu'à Touen-houang. Or voici ce qu'il dit sur les langues et écritures des pays qu'il a traversés :

A Kao-tch'ang (Qočo, à l'est de Turfan), très chinoisé, Hiuan-tsang s'est trouvé en milieu de langue chinoise, et il ne dit rien d'une écriture ou d'une langue spéciales aux habitants de ce royaume.

A Qarašahr (Yen-k'i, Agni), Hiuan-tsang note : « Leur écriture a pris pour modèle [celle de] l'Inde, avec de légères additions ou suppressions » (文字取則印度。微有增損).

A Kučā (K'iu-tche), même renseignement : « Leur écriture a pris pour modèle [celle de] l'Inde, avec certains changements » (文字取則印度。粗有改變).

(1) Il semble que l'erreur provienne, à l'origine, d'une méprise sur les indications de gens qui s'orientaient face à l'Est, et non face au Sud comme les Chinois; mais ceci n'explique pas tout.

A Aqsu (Pa-lou-kia, Bharuka), il en est de même : « Les produits du sol, le climat, le caractère des gens, les coutumes, l'écriture et les lois sont les mêmes qu'à Kučā; le langage est un peu différent » (〇〇〇'文字法則同屈支國。語言少異).

La note change quand nous arrivons en Sogdiane : « Depuis la ville de la Rivière de 素葉 Sou-ye (Sui-āb) jusqu'au royaume de 犂靬那 Kie-chouang-na (Keš, au sud de Samarkand), le pays s'appelle 索利 Sou-li (Sūli < Soydig, Sogdiane); les hommes sont également appelés ainsi (c'est-à-dire les Sogdiens); l'écriture et la langue portent par suite le même nom. Les lettres de l'écriture sont peu nombreuses, constituées par vingt et quelques éléments primitifs, qui se combinent et s'engendrent et produisent un large développement (de vocabulaire). [Ces gens] ont quelques œuvres écrites (書記 *chou-ki*), dont ils lisent le texte verticalement; ils se les transmettent les uns aux autres, et l'enseignement de maître à élève en est ininterrompu. »

Puis Hiuan-tsang traverse toute la Sogdiane, et arrive aux Portes de Fer : « En sortant des Portes de Fer (鐵門 T'ie-men), on arrive au royaume de 覩貨邏 Tou-houo-lo (Tukhara, Tokharestan)⁽¹⁾. Son territoire a plus de 1000 li du Nord au

(1) *Tuo-xuā-lā (dans une traduction de 656-659, Hiuan-tsang écrit 都貨羅 Tou-houo-lo, *Tuo-xuā-lā; cf. *B.E.F.E.O.*, V, 287). Hiuan-tsang ajoute qu'on disait antérieurement 吐火羅 Tou-houo-lo (*Tuo-xuā-lā) et que c'est là une forme erronée; c'était en effet l'orthographe du temps des Souei, qui nous a été conservée au chapitre 83 du *Souei chou*; on a vu que, malgré la condamnation de Hiuan-tsang, c'est encore celle que Yi-tsing emploiera après lui, et c'est aussi celle qui s'est maintenue dans les *Histoires des Tang*; toutefois, Yi-tsing rend Tukhāra par 覩火羅 Tou-houo-lo (*Tuo-xuā-lā) dans sa traduction de la *Mahāyāni*, et Amoghavajra l'imite (cf. *J. As.*, 1915, I, 53). Les Wei, on se le rappelle, écrivaient 吐呼羅 Tou-hou-lo (*Tuo-xuo-lā). D'autre part le *Sin Tang chou* (cf. CHAVANNES, *Docum. sur les Tou-kiue*, 155) indique aussi une orthographe subsidiaire 吐豁羅 Tou-houo-lo (*Tuo-xuāt-lā) que je n'ai pas souvenir d'avoir rencontrée ailleurs. On

Sud, et plus de 3000 li de l'Est à l'Ouest. A l'Est il [aboutit aux] passages difficiles des Ts'ong-ling (Pamir et partie sud-ouest des T'ien-chan); à l'Ouest, il confine au Po-la-ssou (Perse); au Sud, il y a les Grandes Montagnes de neige (Ta-sioue-chan); au Nord, il s'appuie aux Portes de Fer. Le grand fleuve Fou-tch'ou (Vakṣu, Oxus) passe au travers de son terri-

a [ṣa]har Toyrista[n], «les quatre Tokharestan», sur une miniature manichéenne. Tṣwrstn dans l'inscription de Si-ngan-fou, Tho-gar et secondairement Tho-dgar en tibétain. M. St. K. a fait remarquer que le o de Toyri ou de Toyrista[n] ne signifiait rien, puisqu'on peut aussi bien le lire u, que d'autre part le o des formes classiques Tochari, Thocari, etc. (voir toutes les formes dans Muller, *Toxri und Kuissan*, 577) pouvait être pour u ou o, enfin que le sanscrit Tukhāra et le chinois T'ou-houo-lo étaient décidément pour une première voyelle u; il croit donc à une forme primitive Tuxara ou éventuellement Tuyara; les formes aspirées tiendraient à la prononciation fricative de l'initiale dans un mot qui serait d'origine iranienne. Tout ceci est possible, mais reste douteux, et en tout cas les transcriptions chinoises n'ont pas ici une valeur déterminante. Si Hiuan-tsang condamne T'ou-houo-lo, c'est évidemment à raison de l'initiale aspirée, puisque lui-même transcrit avec une initiale non aspirée. Par contre cette initiale aspirée se retrouve dans les textes historiques des Wei et des Souei (ceux-ci suivis par les Tang), de même qu'en tibétain et dans certaines transcriptions classiques anciennes. On pourrait penser que Hiuan-tsang n'admet pas d'aspiration à l'initiale parce que, comme il le fait ici, il transcrit sur la forme sanscrite, c'est-à-dire ici Tukhāra; mais ceci non plus n'est pas exact, car alors il emploierait 𑖕𑖖 k'ie (*k'ie) pour transcrire le second caractère; sa transcription suppose *Tuxwāra (ou *Toxwāra) et non Tukhāra. Est-ce à dire qu'il a raison? On en peut douter, et estimer qu'il a noté une forme mixte, une sorte de moyen terme entre Tukhāra et *Thuxwāra. Pour la première voyelle du mot, le chinois ne fournit pas la solution. En effet, les transcriptions bouddhiques débutant en tou- sont sûrement pour une première voyelle u, mais elles ne font que rendre mécaniquement Tukhāra et Tuṣāra. Quant aux transcriptions en tou- ou f'ou-, elles peuvent aussi bien représenter tu- et tṣu- que to- et tho-. Enfin il est certain que toutes les transcriptions chinoises, de même que la transcription syriaque de l'inscription de Si-ngan-fou, supposent un u ou un élément semi-vocalique labial w dans la seconde syllabe du nom. Tṣwrstn peut être Toxuristan ou Toxwaristan, mais T'ou-houo-lo est sûrement *Thuxura ou *Thoxura. T'ou-houo-lo est *Tuxwāra ou *Toxwāra, T'ou-houo-lo est *Thuxwāra ou *Thoxwāra. Il se peut d'ailleurs très bien que cet élément labial de la seconde syllabe soit d'apparition secondaire, mais il existait déjà sûrement au milieu du v^e siècle, ainsi que l'atteste la transcription du Wei chou.

toire et coule vers l'Ouest. Depuis plusieurs centaines d'années, la lignée de la famille royale s'est interrompue; les chefs locaux ont lutté entre eux par la force, et chacun a usurpé la souveraineté; s'appuyant sur les vallées et forts des défilés montagneux, ils ont divisé [le pays] en 27 royaumes; ils ont divisé la campagne et réparti les sections terrestres; mais tous sont dans la vassalité des T'ou-kiue (Turcs)... Dans la constitution du langage, [le Tokharestan] diffère légèrement des autres royaumes. Les lettres de l'écriture sont au nombre de 25, qui se combinent et s'engendrent, et par leur emploi s'étendent à toutes choses. L'écriture se lit horizontalement, en allant de gauche à droite. Les œuvres littéraires (文記 wen-ki) ont progressivement crû en nombre, et dépassent en ampleur celles du sou-li (sogdien) ».

En quittant le Tokharestan, Hiuan-tsang arrive à Bamiyan, et il note : « L'usage de l'écriture, des règles doctrinales et des monnaies y est le même qu'au royaume de Tou-houo-lo; le langage est un peu différent ». Au Kia-pi-che (Kapiśi), « l'écriture concorde beaucoup avec celle du Tou-houo-lo; les coutumes, le langage et les règles doctrinales sont assez différents ». Au Siynan (Che-k'i-ni), « l'écriture est la même qu'au royaume de Tou-houo-lo; il y a des différences dans le langage ». Dans le pays de Chang-mi, « l'écriture est la même qu'au pays de Tou-houo-lo; le langage est différent ».

Mais ce ne sont pas là les seules écritures que Hiuan-tsang distingue et qui intéressent l'Asie centrale. En parlant du pays de 罽 盤 陀 K'ie-p'an-t'o, il dit que « l'écriture et le langage y sont à peu près les mêmes que [ceux du] royaume de 佉 沙 K'ie-cha (Kāśyār). Dans le royaume de 烏 鎚 Wou-cha, « l'écriture et le langage sont un peu semblables à [ceux du] royaume de K'ie-cha (Kāśyār) ». Quant aux gens de K'ie-cha (Kāśyār), « leur écriture est modelée sur [celle de] l'Inde; bien qu'ils l'aient abrégée et altérée, ils en conservent les traits essentiels.

Leur langue (語言) et leur façon de parler (辭調) diffèrent de ceux des autres peuples ».

A 斡 旬 迦 Tchō-kiu-kia, « l'écriture est la même que [celle du] pays de K'iu-sa-ta-na (Khotan); dans le langage, il y a des différences [entre les deux pays] ». A Khotan, « l'écriture et les règlements suivent [ceux de] l'Inde; mais on a légèrement changé les formes [de l'écriture], et plus ou moins modifié [les règlements]; le langage est différent [de ceux] des autres royaumes ».

Pour résumer, Hiuan-tsang connaît en Asie centrale :
 1° un pays presque chinoisé, où il ne signale ni langue ni écriture spéciales, à savoir Kao-tch'ang (à l'est de Turfan);
 2° des royaumes comme Qarašahr et Kučā dont l'écriture est modelée sur celle de l'Inde, donc sur la brahmi, mais il ne dit rien du langage; 3° plus à l'Ouest, le grand domaine de l'écriture et de la langue sogdiennes, avec une certaine littérature; 4° au sud du domaine sogdien, celui de l'écriture tokharienne à 25 lettres, qui s'écrit horizontalement de gauche à droite, et de la langue tokharienne dont la littérature est plus riche que celle en sogdien; c'est au domaine tokharien que se rattachent encore, au moins quant à l'écriture et en partie quant au langage, Bāmiyān, le Siynan et le Chang-mi;
 5° Kašyar, avec une écriture tirée de celle de l'Inde, mais une langue et une élocution très spéciales, et au système de qui se rattachent K'ie-p'an-t'o et Wou-cha; 6° Khotan, dont l'écriture est d'origine hindoue, mais qui a sa langue propre, et à qui se relie Tchō-kiu-kia, malgré des différences dans le langage.

De ces six groupes, le sogdien est le seul sur qui nous n'ayons plus d'hésitation. Nous ne savons rien de la langue de Kašyar, mais ne devons pas oublier qu'une des listes hindoues la mentionnait aussi. Pour celle de Khotan, si nous nous rappelons que les manuscrits recueillis dans la région de Khotan

et sur la ligne Sud des oasis jusqu'à Touen-houang sont rédigés dans la langue iranienne qu'à la suite de M. Lüders, on appelle «śaka», il apparaîtra bien probable que c'est d'elle qu'il s'agit chez Hiuan-tsang. Les indianistes, hantés par l'histoire du nord-ouest de l'Inde aux alentours de l'ère chrétienne, ont trop tendance à oublier que nos manuscrits non sanscrits sont en général beaucoup plus tardifs, et que nous devons nous placer de préférence en face de la situation qu'a connue Hiuan-tsang. La langue dite «śaka» nous est connue dans une forme très évoluée représentée surtout par des manuscrits de Touen-houang qu'on peut dater des ix^e et x^e siècles; un état plus ancien, représenté par les manuscrits qu'on a exhumés dans la région de Khotan, nous met vers le temps de Hiuan-tsang, parfois peut-être un peu avant; nous voilà encore loin des Śaka; à mon avis, la langue iranienne de nos manuscrits en soi-disant «śaka» est essentiellement la langue de Khotan telle qu'elle a évolué du vi^e au x^e siècle.

Quant au «tokharien», les manuscrits, documents et inscriptions murales de notre langue I, dialectes A et B, sont aussi essentiellement de l'époque des T'ang, et c'est donc du temps de Hiuan-tsang que nous devons partir, non des conditions du temps des Grands Yue-tche ou des premiers Kuṣāṇa. Les colophons ouïgours sont même bien postérieurs à Hiuan-tsang. Nous n'avons des Ouïgours, au temps de leur empire de la Haute Mongolie, que des inscriptions runiques, dont la langue est identique à celle des Turcs T'ou-kiue. Ce n'est qu'après leur installation dans la région de Turfan, au plus tôt dans la seconde moitié du ix^e siècle, que les Ouïgours nous offrent des documents écrits dans une écriture tirée de l'écriture sogdienne tardive et rédigés dans le dialecte turc auquel nous donnons le nom d'ouïgour. C'est dans la langue de ces Ouïgours, au ix^e ou au x^e siècle, qu'il est question de textes traduits de la langue toxrī. Puisque, d'autre part, Toxrī était bien

pour les Turcs, et les Turcs ouigours en particulier, le nom du Tokharestan⁽¹⁾, il me paraît impossible en principe que ce nom désigne autre chose que la langue et l'écriture du Tokharestan dont Hiuan-tsang atteste, au VII^e siècle, l'importance littéraire et la grande diffusion. Mais, là encore, nous devons nous mettre en présence de la situation telle qu'elle nous est attestée sous les Tang du VII^e au X^e siècle, et non pas raisonner en fonction des Thocari de Trogue Pompée.

Dans l'hypothèse où la langue I, dialecte A, serait bien le tokharien que décrit Hiuan-tsang, la description du pèlerin peut-elle s'appliquer à lui? D'après Hiuan-tsang, le tokharien s'écrit de gauche à droite; ceci exclut d'une part la kharoṣṭhi déjà hors d'usage d'ailleurs, d'autre part les autres écritures issues des écritures araméennes à la manière du sogdien. Il ne reste donc qu'un prototype connu auquel on puisse songer, bien que Hiuan-tsang ne le nomme pas, c'est la *brāhmī*; s'il ne l'a pas nommée, c'est peut-être parce que cette *brāhmī* avait pris au Tokharestan une forme assez spéciale. D'autre part, l'alphabet tokharien n'aurait eu que 25 lettres; il est assez difficile de dire combien il faut compter de « lettres » dans l'alphabet qui est proprement celui de la langue I, dialecte A, parce qu'il y a des doublets de certaines lettres et que d'autre part des lettres non nécessaires à la langue I elle-même y sont parfois employées pour écrire des mots sanscrits. Mais si on s'en tient aux phonèmes de la langue I elle-même, il semble que ses lettres propres soient aux alentours de 25; il n'y aurait donc pas ici non plus de difficulté insurmontable. Et Hiuan-tsang peut d'ailleurs n'avoir eu que des idées assez vagues sur le tokharien. Mais il nous reste à voir si l'identité presque nécessaire du tokharien du

(1) Soit hasard, soit déjà oublié, le nom du Tokharestan ne se trouve plus au XI^e siècle chez Kāśyapī.

Tokharestan décrit par Hiuan-tsang et du toχrī des colophons ouigours peut se concilier avec la théorie qui fait de la langue 1 le tokharien.

• •

Grâce aux efforts de F. W. K. Müller et de ses confrères, nous connaissons un certain nombre de colophons dont il convient de nous occuper maintenant :

1° (Müller, *Beitrag zur genaueren Bestimmung*, dans *SP* III, 1907, 959-960). Colophon ouigour : « Fin de la 10^e section, intitulée « Descente du bodhisattva Maitreya du Ciel des Tuṣita sur la terre », du livre saint Maitrisimit (= Maitreya-samiti), composé⁽¹⁾ de la langue de l'Inde (*ānātkāk*) en langue toχrī par le maître acarya le vaibazaki (= vaibhaṣika) Ariacintri (= Aryacandra) et traduit de la langue toχrī en langue turque (*türk*) par le maître Prtaniarakṣt (= Prajñarakṣita)⁽²⁾. »

Plus tard, F. W. K. Müller et M. E. Sieg ont publié un article *Maitrisimit und Tocharisch* (*SPAW*, 1916), où, à la page 414, ils ont donné les colophons d'autres chapitres du même ouvrage. Les titres d'Aryacandra s'y enflent, et le nom de Prajñarakṣita est écrit successivement Prtyanksit, Prtarakṣit, Prtanyarakṣiti, Prtanrakṣit, Prtan-, Part-, Pratanrakṣiti, Pratanrakṣit, ce qui montre que le copiste ne comprenait pas le nom; on y apprend aussi que le *Maitrisimit* était en 27 sections; mais le point intéressant est qu'Aryacandra y est dit natif du pays (*ulus* [ou *ulus*']) de Nakridiś ou Naḡridiś, et Prajñarakṣita de Il-baliq. Le premier nom répond à Nagaradeśa, et ce « pays de Nagara » doit être, comme l'ont supposé les éditeurs, Na-

(1) *Yaratmā* ne peut pas² signifier « traduire »; j'entends donc qu'Aryacandra, en partant d'un texte hindou, en a tiré en tokharien une œuvre qui était vraiment originale; mais *yaratmā* reste étrange.

(2) Le manuscrit n'a pas « Prtaniarakṣit », comme Müller l'a imprimé, probablement par un lapsus.

gara ou Nagarāhara, près de l'actuel Jelālābād en Afgha-
nistan; cette ville a duré jusqu'au seuil du Moyen Âge. Quant à
Il-baliq, les éditeurs proposent d'y reconnaître Ili-baliq ou Ila-
baliq, dans la vallée de l'Ili, nommé à l'époque mongole et
sous les Ming. Ceci est moins sûr, car l'Ili est connu, dès les
Tang, sous le nom d'Ila ou Ilā (Ila dans Kašyari au xi^e siècle),
Ili-baliq ou Ila-baliq n'est mentionné par aucun texte que je
connaisse avant les Mongols, l'Ili était loin aussi bien du Tokha-
restan que des Ouigours de Turfan, et enfin un Ouigour n'avait
aucune raison d'abréger en Il le nom de l'Ili, à moins d'une
faute de copiste que la forme du -l final en ouigour rend peu
vraisemblable. Il-baliq (qu'on peut lire aussi d'ailleurs Nil-
baliq) peut être un El-baliq = Āl-baliq. Mieux vaut admettre
que le nom est turc, mais inconnu.

C'est ce colophon qui a déterminé F. W. K. Müller à propo-
ser en 1907 le nom de «tokharien» pour la langue I, parce
qu'on avait ici l'indication que le *Maitrisimit* ouigour avait
été traduit du tokharien; comme on avait déjà des textes boud-
dhiques en sogdien et en turc, il lui a paru vraisemblable
qu'on pût reconnaître dans une des langues I ou II la langue
«des Tokhariens, c'est-à-dire des Indo-scythes», et plutôt la
langue I puisqu'on en avait trouvé des monuments en pays
ouigour et qu'un texte ouigour mentionnait une traduction du
tokharien en ouigour. Dès 1908, MM. Sieg et Siegling
(*SPAW*, 1908, 915-934) faisaient paraître leur article *Tocha-
risch, die Sprache der Indoskythen*, où ils étudiaient quelques pas-
sages, tirés de trois manuscrits différents, d'un *Maitreya samī-
tinātaka* en langue I, dont l'auteur, d'après les colophons,
était précisément le *vaibhāṣika* Āryacandra. Dans leur article
de 1916, MM. Müller et Sieg ont renforcé l'argumentation
en faisant intervenir des emprunts faits à la langue I par le
ouigour et en instituant une comparaison entre le *Maitreyasamī-
tinātaka* en langue I et le *Maitrisimit* ouigour; il y a, sinon

identité, du moins parallélisme étroit entre les deux textes, et il s'agit bien d'une même œuvre. J'ajouterai, ce que les éditeurs ne me semblent pas avoir fait remarquer, que, bien que les colophons en langue I publiés en 1916 soient fragmentaires, il ne semble pas y avoir eu devant le nom d'Aryacandra d'indication qu'il avait composé son œuvre «d'après la langue de l'Inde» (ce qui ne fut peut-être pas le cas après tout; peut-être est-ce là une addition des traducteurs ouigours pour donner plus d'autorité au texte, et ils se trahiraient en ayant omis de modifier *yaratmīs*, «composé» et non «traduit»)⁽¹⁾; et en tout cas il n'y a pas d'indication après le nom d'Aryacandra que son œuvre ait été traduite du tokharien dans une autre langue qui serait alors, elle, la langue I, dialecte A; c'est là un indice en faveur de l'identité de la langue I et du tokharien.

2° (Müller, *Toxri und Kušan* [*Kūšan*], dans *SPAW*, 1918, 566-586; p. 580). Colophon ouigour : «Fin de la 32° [section] du saint livre intitulé «Le salut et... de tous les êtres vivants» qui fait partie de l'*idivut*⁽²⁾ de l'*ācārya*, le *vaibhāṣika*

(1) Le texte en langue I dit que l'œuvre a été *raritau* par Aryacandra, ce que M. Sieg traduisait par «zusammengefügt»; dans un article de 1918 (*Ein einheimischer Name für Toxri*, *SPAW*, 1918, 561-565), MM. Sieg et Siegling ont dit que le ouigour disait clairement qu'Aryacandra avait «zurechtgemacht (*yaratmīs*)» le texte hindou, «d. h. dass sie (= la Maitriyasimit) aus dem Indischen (sanskrit) ins Tocharische übersetzt worden ist». D'où la «nécessité absolue» de rendre *raritau* par «traduit», et MM. S. et S. croient trouver confirmation de ce «sens prégnant» dans plusieurs textes en langue I. Mais précisément *yaratmīs* ne signifie pas «traduit», et si les traducteurs ouigours ont vraiment traduit de la langue I et ont employé ce mot, c'est qu'ils n'ont pas vu le «sens prégnant» de *raritau*. En fait, dans tous les exemples cités en langue I par MM. S. et S., le sens de «composer» me paraît aller aussi bien que celui de «traduire». Il s'agit d'un *kāvya* à mettre en langue *ārā*; on peut le «composer» aussi bien que le «traduire».

(2) On peut aussi lire *idivut* comme l'a fait Müller, qui, en note, ajoute «wohl = *vidyut*»; mais *vidyut*, «éclair», n'a pas de sens ici. Qu'on transcrive *dīvut* ou *idivut*, peut-être avons-nous là une forme prācrite d'*itivṛtta*, c'est-

Klianžini (Kalyaṇasena), lequel l'a traduit de la langue *kūsān* en langue *barčuq*, avec la louange du livre saint *idivut* qui a été laissé par le grand *ācārya* Srvarakṣti . . . »

3° (Müller, *ibid.*, 581). Colophon ouïgour :

« . . . En outre, dans le pays (*ulus* [ou *ulus?*]) des Quatre Kūsān (Tört Kūsān), il y a eu des maîtres (*baḫsi*) qui ont rendu grand service à l'enseignement du Buddha; à ceux-là aussi, Budarakisit (Buddharakṣita), Srvarakisiti (Sarvarakṣita) et Azokrakkišiti (Aśokarakṣita), je rends hommage en fléchissant le genou. Également, dans les Trois Solmi (Üç Solmi . . . »

4° (Müller, *ibid.*, 582; complété par A. von Gabain, F. W. K. Müllers *Uigurica IV*, SPAW, 1931, 678-679).

Colophon ouïgour :

« Fin de la . . . du livre saint *Daśakarmapatha-avadānamālā* que le *raibhāṣika* Sangadas (Saṅghadāsa), connaisseur des *sūtra* et des *tantra* et *kriyādhara* a traduit de la langue d'Ugu Kūsān en langue *toxrī* et que Śilazin (Śilasena) le *praśniki* (autre colophon : *praś tinki*; = *praśnika?*) a à son tour traduit de la langue *toxrī* en turk (*türkčä*). »

F. W. K. Müller a hésité sur la transcription du nom que j'ai lu Kūsān; comme le nom de la langue tokharienne éveillait

à-dire de la classe d'écrits que le pâli appelle *itīvuttaka*, et la *Mahāvvyūtpatti* (n° 1274 de l'éd. jap.) *itīvuttaka*; les formes chinoises 伊帝目多 *yi-ti-mou-to* (*i-tiei-mjuk-tā) et *yi-ti-mou-to-k'ie* [伽 *g'ia], ainsi que les restitutions *itivyukta* et *ityuktaka* (cf. Eitel et Oda Tokuno), proviennent de mauvaises leçons traditionnelles pour *yi-ti-yue* [曰 *ji-ot]-to et *yi-ti-yue-to-k'ie* (le dictionnaire d'Oda Tokuno indique déjà cette correction, et c'est *yi-ti-yue-to-k'ie* qui est adopté en chinois dans l'édition japonaise de la *Mahāvvyūtpatti*). Les *itīvuttaka* sont des récits de caractère assez mal déterminé. Pour une transcription correcte d'*itīvuttakam* (*yi-ti-pi-li-to-kien*) dans une traduction de 584, cf. B.É.F.E.-O., V, 298.

en lui le souvenir des Kuṣāṇa, il a pensé retrouver là le nom rendu en chinois des Han par Kouei-chouang, et a lu Kuṣān, indiquant seulement entre parenthèses une transcription possible Kūsān à laquelle il donnait la même signification; M. Bang et M^{lle} von Gabain s'en sont tenus à Kuṣān; dans les habitudes de l'écriture ouigoure, il n'y a en effet de lectures normales que Kūsān ou Kūsan. Mais est-ce bien Kūsān qu'il faut choisir?

Dans leurs derniers articles, MM. S. Lévi et Sten Konow disent qu'on ne connaît pas de nom ancien pour la langue I, dialecte B, c'est-à-dire pour la langue parlée à Kuča. Il leur a échappé que M. Haneda avait déjà publié en japonais le travail qu'il fait paraître en français aujourd'hui, et que j'ai parlé de ce travail dans le *Toung Pao* de 1931, 493-495. M. Haneda y fait état de deux documents en ouigour dont l'un, de caractère manichéen, mentionne quatre individus, dont l'un est Qamllı, un autre Kūsānlig, les deux derniers Solmıly. Le Qamllı (= Qamıllı) est naturellement un homme de Qamul, Qamıl, Qomul, le Ha-mi des Chinois, dont le nom, écrit قمول Qamul, se rencontre pour la première fois en 1050-1052 chez Gurdezi (Bartold, *Oüïgours du Khamanlirokké*, 92, 117). Les Solmıly

Solmıly) sont des gens de Solmı, connu par les textes chinois à l'époque mongole comme un « royaume » qui ne devait pas être très loin de Beš-balıq (au nord des Tien-chan); et c'est évidemment là le pays des « Trois Solmı » d'un des colophons ouigours de F. W. K. Müller; le nom se retrouve, écrit سولم Solmı dans Kaşgarı (I, 103; il n'est pas relevé dans le *Wortschatz* de Brockelmann). Ces noms turcs nous mettent assez tard dans l'histoire de l'Asie centrale, vers le x^e siècle peut-être. Et il ne peut y avoir de doute sur l'origine du Kūsānlig ou « homme de Kūsān »; c'est un homme de Kuča. Dès le x^e siècle, Kaşgarı indique Kūsān comme autre nom de Kuča, et cette forme kūsān nous est attestée en turc et en mongol

jusque sous les Ming⁽¹⁾. Le second texte de M. Haneda vient encore confirmer l'identification : c'est un récit légendaire où il est question d'un roi de Kūsān appelé Suvarṇapuś² (la fin du nom manque); comme l'a indiqué M. Haneda, il s'agit évidemment soit du roi Suvarṇapūspa, père de Suvarṇadeva, que nous connaissons à Kuča au vii^e siècle, soit de l'éventuel roi de Kuča, plus ancien, qui se serait appelé aussi Suvarṇapūspa, et dont M. Lüders a parlé dans ses *Weitere Beiträge zur Geschichte und Geographie von Ost-Turkestan* (SPAW. 1930, 5-64)⁽²⁾. Donc, si nous échappons à la hantise de Kaniska et des Kuṣāṇa, il nous apparaîtra comme certain que, dans les colophons ouïgours où il est question du pays de Kūsān ou Kūsān à côté du pays de Solmi, c'est Kūsān qu'il faut lire, et il s'agit du pays et de la langue de Kuča. Subsidiairement, et puisque nous savons que la langue I, dialecte B, était vraiment d'usage courant à Kuča, nous sommes amenés à admettre que c'est elle que les colophons désignent sous le nom de langue *kūsān*; la langue I, dialecte B, serait donc bien le « koutchéen » comme le disait en 1913 M. S. Lévi. Et nous y gagnons de pouvoir ajouter, aux quelques noms d'écrivains ou de docteurs que nous connaissions déjà à Kuča, ceux de Buddharakṣita, d'Aśokarakṣita et de Suvarṇarakṣita, ce dernier étant l'auteur d'un *Idirut* (? *Iti-*

⁽¹⁾ Cette présence de kusan en turc au moins dès le xi^e siècle me dispense de réfuter l'argumentation que M. Fr. Weller m'avait opposée en 1930 dans *Ann. Major*, V, 3-4; je dois néanmoins faire remarquer que le كوسان de Bašidu'd-Din ne peut donner aucune indication sur une initiale *k-* ou *g-*, puisque ses manuscrits ne distinguent pas entre les deux lettres.

⁽²⁾ Je reviendrai plus loin sur la question. Quant au fragment ouïgour de M. Haneda, il serait en manière de *jataka*. Il y a une version ouïgoure de la Vie de Hiuan-tsang dont les fragments dispersés entre plusieurs mains ont été identifiés par M^{lle} von Gabain. Or Hiuan-tsang raconte une légende merveilleuse du roi Suvarṇapūspa et des dragons; on est tenté de songer à cette version de la Vie pour le fragment Haneda. Seulement Hiuan-tsang raconte cette légende dans les *Mémoires* et non dans la Vie. Le traducteur ouïgour aurait-il incorporé à la traduction de la Vie certains passages des *Mémoires*?

ṛttaka). Tous ces noms ne nous mettent vraisemblablement pas à très haute date. Il y a une mode dans les noms de moines, et il est assez frappant que les trois docteurs ont des noms terminés en *-rakṣita*, tout comme le traducteur ouïgour du *Maitrisimit*, Prajñārakṣita. Les deux autres traducteurs ouïgours que nomment ces colophons sont Śīlasena et Kalyāṇasena. A l'époque mongole, la mode sera aux noms se terminant en *-śrī*. Je ne serais pas surpris que les trois docteurs de Kuča eussent vécu peu avant les Tang et sous les Tang.

On a vu qu'un des colophons parle d'une traduction faite de langue *kūsān* en langue *barčuq*. Tout en rappelant que Barčuq est l'ancien nom de Maralbāši à l'est de Kašyar⁽¹⁾, Müller a pensé que la langue *barčuq* était le ouïgour; jecrois qu'il a raison, et j'ai déjà rappelé à ce propos que l'*idiqut* des Ouïgours, au temps de Gengis-khan, s'appelait Barčuq-art-tegin.

D'après un des colophons, Saṅghadāsa avait traduit un ouvrage de la langue d'Ugu-kūsān en langue toxrī, et l'ouvrage fut retraduit ensuite du toxrī en ture. Un autre colophon parle des « Quatre kūśān ». Nous ignorons ce que représente Ugu²; mais les « Quatre kūśān » et les « Trois Solmi » vont de pair avec les « Quatre Tokharestan », et avec tant d'autres appellations anciennes similaires de l'ancien monde ture et mongol, comme les « Neuf Oyuz », les « Trente Tatar », les « Trois Qurīqan », les « Vingt Tūmāt », les « Dix mille Tūbāgān », etc.

L'auteur de la traduction de la langue d'Ugu-kūsān en ~~toxrī~~ se nommait Saṅghadāsa. M. Bang et M^{lle} von Gabain (p. 679)

(1) Barčuq peut signifier le « lieu où il y a des tigres » (pour *Barsčuq), et il y a en effet des tigres dans la région de Maralbāši (cf. peut-être les formes Bars-köl et Bar-köl). Kašyar connaît Barčuq comme une « localité sur le territoire des Caruq (tribu turque), construite par Afrasiyab et où il tint prisonnier Bezan, le fils de Boxtanassar » (Brockelmann, *Mittelalt. Wortschatz*, 241).

(2) Peut-être est-ce l'épithète qui accompagnait le nom de Kuča en tokharien, et que le traducteur de tokharien en ture aura conservée.

ont pensé qu'il s'agissait d'un Saṅghadāsa connu par Taranatha comme disciple de Vasubandhu et que le roi du Cachemire appela dans son royaume. Mais le nom de Saṅghadāsa a été sûrement porté par pas mal de gens, et je ne crois pas qu'un disciple de Vasubandhu, qui fut appelé au Cachemire, ait été en mesure de traduire un texte de la langue de Kučā en tokharien; la date du Saṅghadāsa mentionné par Taranatha est peut-être en outre trop haute pour l'œuvre dont il s'agit. M. B. et M^{lle} von G. renvoient eux-mêmes d'ailleurs à leurs *Türk. Turfan-Texte IV*, 4/4, où apparaît le nom d'un Sangadiz-i (? Saṅghadāsa) qui serait distinct des deux autres.

Ainsi la langue Kūsān est la langue de Kučā, et non la langue des Kuṣāṇa⁽¹⁾. On peut cependant se demander comment est né ce nom turc de Kūsān en face de Kuci (avec *c = ts*) ou Kuči, parfaitement attesté par le sanscrit et le chinois comme ancien nom de Kučā. Dans Kuci (Kuči), M. St. Konow (p. 458-459) estime possible de retrouver le nom « tokharien tardif » des Yue-tche (restitué en une prononciation chinoise archaïque *Gut-ti); je n'en crois rien. D'autre part, il est évidemment tentant de voir dans le nom turc kūsān de Kučā un aboutissement du nom des Kuṣāṇa. Enfin, comme le dit M. St. K. (*Notes on Indo-Scythian Chronology*, p. 8), Kuṣāṇa, le Kuṣānu des monnaies, a bien l'air d'être un ethnique iranisant formé sur le génitif pluriel d'un nom *Kusa, de même qu'« Iran » même est un génitif pluriel, et il y a bien d'autres formations du même ordre. Si Kuci (Kuči), l'ancien nom de Kučā, représentait de son côté ce thème primitif au singulier, on comprendrait dans une certaine mesure que les Turcs eussent adopté la forme iranisée

(1) M. S. Lévi me fait remarquer qu'il faut peut-être aussi rapprocher de Kusan la forme Kučinaṇ donnée par le koutchéen Li-yen dans son *Fan-yu tsu-ming* pour le nom de Kučā (éd. Bagchi, p. 77, 295), forme qui semble comporter une nasale à la fin du radical.

que la fortune des Kuṣāṇa avait rendue populaire. F. W. K. Müller, en rapprochant kūsān de Kouei-chouang et Kuṣāṇa, se serait trompé au point de vue des dates et des conditions historiques, mais la ressemblance des noms ne serait pas illusoire. Je considère toutefois cette explication comme très hypothétique.

Pour qu'une telle solution soit possible, il faut admettre que Kuča, dès son entrée dans l'histoire, c'est-à-dire sous les Han, était habitée par des gens qui parlaient une langue foncièrement identique à celle des Kuṣāṇa, c'est-à-dire des Tokhariens. Mais c'est précisément ce qu'il nous faudra bien admettre si la langue I, dialecte A, est le tokharien (toχrī), et si la langue I, dialecte B, est la langue de Kuča (kūsān).

L'identification de la langue I, dialecte A, au tokharien a été proposée à raison de colophons qui nous montrent que le *Maitreyasamitiṇātaka* tokharien d'Aryacandra a été traduit en ouïgour, qu'il existe en langue I, dialecte A, et que plusieurs des manuscrits de ce texte en langue I, dialecte A, ont été trouvés dans la région de Turfan. M. S. Lévi a objecté (p. 26) que l'ouvrage tokharien d'Aryacandra avait pu se répandre à l'est du Pamir; si je l'entends bien, il veut dire qu'il a pu être traduit de tokharien en langue I, dialecte A, tout comme il l'a été de tokharien en ouïgour¹⁾. C'est évidemment possible, mais il reste que deux colophons ouïgours parlent de traductions faites

¹⁾ Le culte de Maitreya a été très populaire dans le bouddhisme de l'Asie centrale et de l'Extrême Orient, et il y a en «langue II» (=saka» ou «langue de Khotan» ou «iranien oriental») une œuvre considérable en vers également intitulée *Maitreyasamiti*. Leumann lui a consacré en 1919 une monographie, très savante, mais très confuse, et où il n'a pas fait la moindre allusion à la *Maitreyasamiti* d'Aryacandra. Je ne vois pas que F. W. K. Müller, ni MM. Sieg et Siegling aient rien exprimé non plus au sujet de la *Maitreyasamiti* en langue II. Bien que les textes ne paraissent pas se recouvrir en langue I et en langue II, il serait desirable que le reste de la *Maitreyasamiti* en langue II fût publié et traduit, et on pourrait alors juger du degré d'originalité qu'a l'œuvre d'Aryacandra.

de toχri en ture (= ouïgour); d'autre part, outre le sanscrit et quelques termes sogdiens ou chinois, c'est uniquement la langue I, dialecte A, qui a fourni des emprunts de vocabulaire assez nombreux au bouddhisme ouïgour, et on ne voit pas qu'il y ait, dans les manuscrits exhumés dans la région de Turfan, une autre langue que la langue I, dialecte A, pour représenter cette langue toχri qui a fourni certainement nombre de textes aux traducteurs ouïgours⁽¹⁾.

Je crois qu'on aurait moins hésité à admettre que le toχri ou tokharien est la langue I, dialecte A, si F. W. K. Muller et MM. Sieg et Siegling n'avaient d'abord étendu le nom de « tokharien » aux deux « dialectes » de la langue I; comme le dialecte B était vivant à Kuča, on a été porté à supposer que le dialecte A était parlé à Qarašahr et à Turfan, et il paraissait invraisemblable que la langue du Tokharestan, expressément désignée sous ce nom par les colophons, fût la langue indigène de Kuča et de Turfan. Mais MM. Sieg et Siegling, surtout dans l'Introduction de leurs *Tocharische Sprachreste*, me semblent donner une solution acceptable. On n'a trouvé à Kuča que de la langue I, dialecte B, mais ce sont aussi bien des manuscrits que des documents de la vie courante, et le « dialecte B » était sûrement parlé à Kuča; c'est pour moi la langue de Kuča des colophons ouïgours. Dans la région de Qarašahr et de Turfan, on a trouvé des manuscrits dans les deux « dialectes », mais seul le « dialecte B » est employé dans quelques inscriptions murales; il y a aussi des gloses en « dialecte B » sur des manuscrits en « dialecte A »; quant au « dialecte A », il n'est représenté que par des manuscrits d'un caractère littéraire. MM. Sieg et Siegling ont dès lors supposé que le « dialecte A », celui où

(1) Nous n'avons qu'un nombre infime de colophons ouïgours de la région de Turfan. Si cependant deux d'entre eux parlent de traductions du toχri en ture, il est bien probable que les traductions du toχri en ture ont constitué une partie considérable de la littérature bouddhique des Ouïgours.

ils reconnaissaient le « tokharien », était une langue étrangère dont les œuvres avaient été apportées du dehors. C'est à cette solution que je me rallie. La « langue I, dialecte A » est bien le tokharien, mais celui-ci n'était pas la langue parlée à Qarašahr et à Turfan; on le parlait au Tokharestan. La « langue I, dialecte B » est au propre la langue de Kuča ou Kūsān, mais cette langue était aussi d'un certain emploi plus à l'est, à Qarašahr et dans la région de Turfan. Ce qu'avait été la langue des anciens royaumes de cette région sous les Han, en particulier celle du 車師 Kiu-che antérieur, dont la capitale était à Yar, au nord-ouest de Turfan, nous l'ignorons⁽¹⁾. Quand la majeure partie du pays eut été chinoisée par le développement de l'ancienne colonie militaire chinoise de Kao-tch'ang, la langue indigène recula peu à peu, et déjà, dans le second quart du vi^e siècle, Hiuan-tsang ne semble même pas soupçonner son existence; mais on ne devait pas parler généralement chinois à Qarašahr, et la langue indigène y était vraisemblablement la langue *kūsān*, c'est-à-dire la langue de Kuča, la « langue I, dialecte B ». Entre temps, les Turcs avançaient à travers les Tien-chan, et au milieu du ix^e siècle, l'empire ouïgour détruit en Mongolie se reconstitue plus ou moins au sud des Tien-chan, à Kao-tch'ang (Qočo), et au nord à Pei-t'ing (Beš-balıq). A ce moment, au ix^e et au x^e siècle, le bouddhisme ouïgour doit constituer son canon. Certains des anciens habitants comprennent et parlent encore la langue de Kuča, et il y a d'ailleurs des échanges entre ces « royaumes » assez voisins. Mais Kuča est en décadence. Par contre, il y a dans la région des manuscrits tokhariens. De plus, et en vertu d'une tradition qui remonte aux T'ou-kiue occidentaux du début du vii^e siècle, les Ouïgours sont restés en contact

(1) Kiu-che est *Kj'o-si; par une sorte de fatalité, nous retombons encore ici sur un nom qui ressemble trop à celui de Kuci (Kuči) et au singulier d'où a pu sortir un génitif pluriel Kušanu > Kušana.

avec le Tokharestan, et l'ancienne littérature bouddhique tokharienne n'a pas encore péri sous les coups de l'islam. On importe donc des manuscrits en «langue I, dialecte A», c'est-à-dire en tokharien, et on les traduit en ouïgour, tout comme le manichéisme ouïgour continue à regarder du côté du Tokharestan.

Les «dialectes» A et B sont marqués de différences assez fortes dans la phonétique, la morphologie et le vocabulaire pour qu'on les considère comme des langues distinctes, quoique étroitement apparentées. Et cette distinction était assez marquée, au moins dès le début des Tang environ, pour qu'on ait alors traduit une œuvre écrite à Kučā de la langue de Kučā (Kūsān) en tokharien, œuvre qui fut ensuite traduite du tokharien en barbuq, c'est-à-dire probablement en ouïgour. Si on n'a pas alors traduit l'œuvre directement de la langue de Kučā en ouïgour, alors que la langue de Kučā «langue I, dialecte B») était comprise et même plus ou moins parlée encore en pays ouïgour, c'est vraisemblablement que l'ouvrage avait alors disparu dans sa langue originale.

*
* *

Ainsi la «langue I, dialecte A» est le tokharien, la langue des Kušāna et, en tout cas, du Tokharestan, tandis que la «langue I, dialecte B» est la langue de Kučā (Kuci, Kūsān), étroitement apparentée au tokharien du Tokharestan et qui dut être aussi la langue ancienne de Qarašahr et peut-être de l'ancien royaume de Kiu-che dans la région de Turfan. Mais ceci implique qu'au temps des Han les deux langues avaient été encore plus voisines qu'elles ne nous apparaissent dans nos documents des VII^e-X^e siècles. Je voudrais à ce propos attirer l'attention sur un mot attesté de bonne heure à Kučā et à Qarašahr, et que je crois retrouver chez les «Petits Yue-tche», c'est-à-dire chez les Tokhariens de *Kitara (Kidāra) installés à Peshawer. Mais

ceci va m'engager dans une discussion longue et très complexe.

Hiuan-tsang, qui passa à Kučā en 630, raconte une histoire merveilleuse relative à un roi de Kučā qu'il appelle 金華 Kin-houa et qui avait attelé un ou des dragons à son char. Comme Kin-houa signifie «Fleur d'or», et correspond donc exactement à Suvarṇapuṣpa, M. S. Lévi (*J. As.*, 1913, II, 319-320 et 354-355) a admis qu'il s'agissait du Suvarṇapuṣpa (Sou-fa-p'o-kiue) mort en 619 ou peu après⁽¹⁾. M. Lüders, qui a fait connaître en 1922 un document (n° IV) se rapportant au Suvarṇapuṣpa mort vers 619, en a publié dans ses *Weitere Beiträge* de 1930 un autre où il est également question de Suvarṇapuṣpa; mais ce second document (n° XI) paraît considérer Suvarṇapuṣpa comme mort depuis longtemps; de plus, il est d'une écriture plus archaïque que celle du document IV, qui doit avoir été écrit du vivant même du Suvarṇapuṣpa du VII^e siècle. M. Lüders en a conclu qu'il a dû y avoir deux Suvarṇapuṣpa rois de Kučā, l'un à une époque ancienne, l'autre au début du VII^e siècle, et que c'est le plus ancien des deux que Hiuan-tsang a eu en vue en racontant la légende. Pour y voir clair, nous devons reprendre en partie le texte de cette légende elle-même. M. Lüders (p. 26) l'a reproduite d'après la traduction de Stanislas Julien, qui est ici très fautive; il eût mieux valu tenir compte des corrections qu'y ont déjà apportées Watters et M. S. Lévi. Mais ces corrections elles-mêmes sont insuffisantes. Voici le texte :

«Au nord d'une ville du territoire oriental du royaume, en avant d'un temple des dieux⁽²⁾, il y a un grand étang de dra-

⁽¹⁾ On a vu plus haut que le fragment d'une légende ouigoure que possède M. Haneda et où il est question d'un roi Suvarṇapuṣ[pa] de Kusan (= Kučā) pourrait bien appartenir à une traduction de ce même texte.

⁽²⁾ 國東境城北天祠前. Le terme *t'ien-ts'ou* désigne le plus souvent chez Hiuan-tsang un sanctuaire ou autel brahmanique, un temple des

gous. Les dragons ⁽¹⁾, se métamorphosant, s'unirent à des juments, qui ensuite mirent bas des poulains-dragons. Ils étaient violents et difficiles à dompter, et ce ne furent que les enfants de ces poulains-dragons qu'on put domestiquer et atteler; c'est pourquoi ce royaume produit en grand nombre des chevaux excellents. Si on consulte les descriptions antérieures ⁽²⁾, il y est dit : Dans un temps récent ⁽³⁾, il y a eu un

deux; mais rien ne prouve qu'il en soit ainsi dans le présent texte; en tout cas, il ne s'agit pas d'un sanctuaire bouddhique. J'ai traduit, non sans hésitation, comme l'avaient fait Julien et Watters, mais tout le reste du morceau est en phrases de quatre caractères, et une telle coupe amènerait à traduire : « Dans une ville du territoire oriental du royaume, en avant du temple divin septentrional », et alors l'étang serait dans la ville, ce qui s'accorderait bien d'ailleurs avec la suite qui veut que, faute de puits dans la ville, les femmes aient pris leur eau à l'étang. Toutefois, avec cette coupure en deux membres de phrase de quatre mots chacun, le mot *peu* « nord » devrait se rapporter à *l'ien* « dieu » ou à *ts'ou* « temple ». On ne connaît pas de « dieu du Nord » qui puisse intervenir ici; et un « temple du Nord » ne se comprendrait que par opposition à un « temple du Sud » dont rien n'indique l'existence. Les éditeurs japonais de l'excellente édition critique de Kyôto, qui ont ponctué partout ailleurs de quatre en quatre mots, n'ont mis ici aucun signe de ponctuation; je crois qu'ils en auraient mis un s'ils avaient divisé ici également ce membre de phrase en deux groupes de quatre mots, et pense donc qu'ils se sont arrêtés à la solution que j'adopte aussi.

⁽¹⁾ Le terme 諸龍 *ichou long* garantit qu'il ne s'agit pas d'un seul dragon, maître de l'étang.

⁽²⁻³⁾ ⁽²⁾ 聞諸先志 *wen ichou sien-tche*; une édition indéterminée avait 聞諸耆舊 *wen ichou k'i-kious* et un manuscrit japonais a 聞之耆舊 *wen tche k'i-kious* (les mêmes alternances se retrouvent, pour la même édition et le même manuscrit, dans d'autres cas, par exemple I, 36, pour la tradition relative à Kaniska de Julien, *Mém.*, I, 42); le sens serait alors « Si on consulte les vieillards, ils disent... »; M. S. Lévi, *J. As.* (1913, II, 354) a fait état de cette variante. En réalité, il n'y a pas à s'y arrêter. L'édition et le manuscrit qui la donnent dépendent sûrement l'un de l'autre, et leur témoignage est contredit par toutes les éditions anciennes. Un peu plus loin, toujours à propos de Kučā, Hiuan-tsang emploie la même formule pour une autre légende, celle de l'homme qui se châtie afin de n'être pas soupçonné d'adultère, et cette fois encore, les mêmes variantes de l'édition indéterminée et du manuscrit japonais restent isolées (pour Julien, *Mém.*, I, 97, les mêmes

roi qui était appelé 金華 Kin-houa (Fleur d'or). Ses méthodes gouvernementales étaient d'une pénétration clairvoyante; [aussi réussit-il] à agir sur un dragon⁽¹⁾ et à l'atteler à son char.

sources ont 土俗 *tou-sou*, «les indigènes», au lieu de *sien tche*). La leçon originale nous est d'ailleurs garantie dans le passage sur l'étang des dragons par une citation ancienne; quelques années après la mort de Hiuan-tsang, ce passage des *Mémoires* a été reproduit, avec indication d'origine, dans le chapitre 6 du *Fa-guan tchou-lin* (Trip. de Tokyo, 南, V, 58 b), et, bien que le texte de cette citation soit aujourd'hui très altéré, elle a bien conservé la leçon primitive *wen tchou hien-tche*. On trouve d'ailleurs *wen tchou k'i-khou* et *wen tche k'i-khou* dans d'autres passages de Hiuan-tsang (par exemple édition de Kyoto, XII, 19, 36), et on a aussi 聞之土俗 *wen tche t'ou-sou* ou 聞諸土俗 *wen tchou t'ou-sou*, «si on consulte les indigènes» (éd. de Kyoto, XII, 30, 31); c'est la distinction entre les sources écrites et les informations orales. — ⁽²⁾ 近代 *kin-tai*. Julien avait traduit par «dans ces derniers temps»; M. S. Lévi (*J. As.*, 1913, II, 319) a adopté «le dernier roi», en renvoyant à un passage du *Che-kia fang-tche* où il y a 近王 *kin-wang*. Mais M. Lüders (p. 27) a fait remarquer que le *Che-kia fang-tche* doit puiser dans le texte de Hiuan-tsang lui-même et ne peut donc rien lui ajouter; c'est l'évidence même, et le *Che-kia fang-tche* résume le début du passage; d'ailleurs *kin-wang* signifierait «un roi récent», non pas «le dernier roi». Si M. S. Lévi a parlé du «dernier roi», c'est que le roi «Fleur d'or» était pour lui Suvarnapuspa, prédécesseur du Suvarnadeva qui régnait lors du passage de Hiuan-tsang. M. Lüders, qui a bien vu que le texte ne signifiait pas «le dernier roi», n'en est pas moins embarrassé par la traduction «dans ces derniers temps» de Julien, puisque pour M. Lüders, le roi «Fleur d'or» doit être un Suvarnapuspa très ancien. Il se rallie donc à une traduction que lui a proposée M. Waldschmidt : «La dernière dynastie avait un roi nommé du nom de Fleur d'or». Autrement dit, il s'agirait d'un roi de la dynastie qui aurait précédé la dynastie régnant au temps de Hiuan-tsang, et cette dynastie pouvait être tombée depuis plusieurs siècles. Malheureusement, la traduction de M. Waldschmidt est inadmissible. Le mot 近 *kin* signifie «récent», non «dernier». Quant à 近代 *kin-tai*, c'est un simple substitut de 近世, «dans des temps récents» (*kin-che* signifie aujourd'hui «les temps modernes»); il est bien connu que 世 *che* a été taboué sous les Tang parce qu'il entraînait dans le nom personnel de l'empereur T'ai-tsong, et a été alors souvent remplacé par 代 *tai*, et il s'en faut qu'on ait toujours rétabli *che* dans les éditions postérieures aux Tang (pour *kin-tai*, cf. encore 近代以來 *kin-tai-yi-lai* dans la description de Nagarāhāra, que Julien, I, 99, a traduit par «depuis les siècles derniers», mais qui veut dire, là aussi, «dans les temps récents»).

⁽¹⁾ C'est naturellement à raison de son excellent gouvernement qu'il se

Quand le roi fut sur le point de mourir⁽¹⁾, il toucha du fouet l'oreille du [dragon], qui, à cause [de cela], s'enfonça et disparut immédiatement⁽²⁾, et est [resté caché] jusqu'à maintenant⁽³⁾. Dans cette ville, il n'y avait pas de puits et on prenait l'eau de ce lac-là. Les dragons⁽⁴⁾ se métamorphosèrent en hommes et s'unirent aux femmes. [Celles-ci] mirent au

concilie le dragon et peut l'atteler. J'ai traduit ici «dragon» au singulier, parce que rien ne marque expressément le pluriel; mais le pluriel est aussi possible. Toutefois le geste du roi, au moment de mourir, me paraît plutôt indiquer qu'il n'ait attelé qu'un dragon; la légende apparentée du *Yeu-yang tsa-tsou*, dont il sera question plus loin, ne met en cause qu'un seul dragon.

(1) 王欲終沒 *wang yu tchong-mo*. Julien s'est absolument mépris sur ce passage. Watters et M. Lévi (*J. As.*, 1913, II, 354) l'ont corrigé en partie; ils ont traduit «When he wanted to die» et «Quand le roi voulut en finir pour toujours». Mais le mot *yu*, s'il signifie d'ordinaire «désirer», a souvent aussi le sens d'«être sur le point de»; 欲雨 *yu yu* signifie simplement «il va pleuvoir»; je ne doute pas qu'il faille comprendre de même ici.

(2) 因即潛隱 *yin ts'i ts'ien-yin*. Watters et M. Lévi ont compris que le roi disparut avec le ou les dragons; la légende déguise une mort par noyade, suppose M. S. Lévi. C'est possible, mais ne me paraît pas nécessaire. Le mot *ts'ien*, depuis le *Yi king*, désigne le dragon qui est «caché» sous les eaux; et le ou les dragons, rendus à la liberté par le geste du roi mourant, sont retournés à l'étang, pour n'en plus sortir que sous forme humaine et féconder les femmes qui viennent puiser de l'eau. Quant au geste du roi, M. S. Lévi l'a rapproché d'un passage du *Han Fei-tseu* où il est dit que le dragon a sous le cou des écailles inversées et tue qui y touche. Selon M. S. Lévi, le roi, pour disparaître, «touche avec son fouet la région fatale, au voisinage de l'oreille et du cou». J'avoue ne voir aucun rapport entre l'«oreille» et des écailles placées «au-dessous de la gorge» (喉下 *heou-hia*); et le texte ne suggère en rien que le dragon fasse périr le roi, déjà mourant avant de lui toucher l'oreille.

(3) 以至于今 *yi-tche-yu-kin* (le *Fa-yuan tchou-lin* fournit un bon exemple d'altération de texte en écrivant 以至千金 *yi-tche ts'ien-kin*). Ce membre de phrase me paraît se rapporter plus facilement au dragon replongé dans le lac qu'à une disparition simultanée du dragon et du roi.

(4) On pourrait mettre au singulier si on admet que le roi Fleur d'or n'avait attelé qu'un dragon et que c'est celui-ci seul qui, rentré dans l'étang, se métamorphose en homme. Par contre, il est bien question de «femmes» au pluriel (諸婦 *tchou-fou*).

monde des fils hardis et braves, qui couraient aussi vite qu'un cheval lancé. Peu à peu cette contamination⁽¹⁾ s'étendit, et tous les hommes furent de la race des dragons. Fiers de leur force, ils n'obéissaient pas aux ordres royaux. Le roi fit alors appel aux T'ou-kiue, qui tuèrent les gens de cette ville. Tous, jeunes et vieux, périrent, et il ne resta pas âme qui vive⁽²⁾. A présent, la ville est envahie par la végétation, et les foyers humains en ont disparu.»

Quelles sont ces « descriptions antérieures » (*sien-tche*) auxquelles Hiuan-tsang emprunte la légende du roi Suvarṇapūṣpa et des dragons? *A priori*, il peut s'agir soit d'ouvrages chinois antérieurs, soit d'écrits locaux. L'autre récit relatif à Kučā et que Hiuan-tsang emprunte à ces mêmes *sien-tche*, celui de l'homme qui se châtie à l'avance pour ne pas encourir une accusation d'adultère, est d'un type non moins légendaire; comme M. S. Lévi l'a fait remarquer (*J. As.*, 1913, II, 360), il se relie au cycle des contes relatifs à Kaniška, mais c'est un thème de folklore qui a eu une grande expansion, et qui, déjà attesté dans le *De dea syria* de Lucien, se retrouve dans les temps modernes en Asie Mineure⁽³⁾. Nous ne connaissons pas de description chinoise ancienne de l'Asie Centrale à qui ces récits pourraient être empruntés, sauf peut-être le 西域志 *Si-*

(1) La « contamination » (染 *jan*) est l'intervention du dragon dans la procréation des hommes.

(2) 略無唯類 *lio wou tsiao-iei*, mot à mot « il n'y eut plus personne pour mâcher ». L'expression *wou tsiao-iei*, employée pour indiquer le massacre de toute la population d'une ville, est une expression dialectale qu'on rencontre déjà dans le *Ts'ien-Han chou* (ch. 1 上, 5 a). Tel est bien sûrement le texte primitif de Hiuan-tsang, confirmé par la citation du *Fa-yuan tchou-lin* et par le chapitre 82 du *Yi-ts'ie king yin-yi* de Houei-lin; mais il a paru obscur à certains éditeurs; en particulier K'o-hong, dans le chapitre 26 de ses *yin-yi* (*Trip.* de Tokyo, 爲, V, 19 a), a glosé un texte qui avait altéré 唯 *tsiao* en 唯 *wou*.

(3) Cf. à ce sujet mes remarques de *T'oung pao*, 1926, 191-192.

yu tche perdu qui était dû à 彥琮 Yen-ts'ong († 610)⁽¹⁾. Mais Hiuan-tsang n'avait pas de raison d'insérer tout au long dans son propre ouvrage, de manière en quelque sorte anonyme, des récits pris chez un prédécesseur chinois, et il ne l'a pas fait ailleurs. Nous ne risquons guère de nous tromper en admettant que Hiuan-tsang puise ici à des récits écrits dans une langue étrangère et qui avaient cours au Turkestan⁽²⁾.

Les termes mêmes de 龍馬 *long-ma*, «cheval-dragon», ou de 龍駒 *long-kin*, «poulain-dragon», sont anciens dans la littérature chinoise, où ils se rencontrent bien avant Hiuan-tsang, et il est déjà question d'atteler ou de chevaucher des dragons dans les légendes relatives à Yao. Par ailleurs, dès le vi^e siècle au moins, une légende assez analogue à celle de Kuča existait chez les T'ou-yu-houen : d'après cette légende, il y a, au milieu du 青海 Ts'ing-hai (kōkō-nor), une île où, quand le lac est pris par la glace, on mène paître des juments, et même des juments persanes; on vient les rechercher au printemps suivant; toutes sont alors pleines, et leurs poulains sont de la race des dragons (*Wei chou*, 101, 7a). La tradition relative aux dragons de Kuča a passé, très transformée, dans le 酉陽雜俎 *Yeou-yang tsai-tsou* de circa 860 A. D.⁽³⁾; il y est question

(1) Cf. sur cet ouvrage ma note dans *Rev. des arts asiatiques*, V [1928], 155-156.

(2) A son voyage de retour, Hiuan-tsang raconte la destruction de Rauruka d'après les récits oraux des indigènes (聞之土俗 *wen tche t'ou-sou*), mais invoque les «anciens récits» (聞諸先記 *wen tchou sien-ki*) quand il ajoute que la «statue de santal» (celle qui est venue de Rauruka à P'i-mo) doit, à la «destruction de la Loi», entrer dans le palais des dragons (*nāga*).

(3) Ed. du *Tsin-tai pi-chou*, XIV, 4; le texte est cité de manière identique dans le *Tou-chou tai-tch'ang* (Pien-yi-tien, 51; wai-pien, 1), d'où M. S. Lévi l'a traduit (*J. As.*, 1913, II, 355-356). Deux corrections sont à apporter à cette traduction : 買市人金銀寶貨 ne signifie pas «pour vendre aux gens de l'or, de l'argent, des pierreries et des marchandises», mais «pour acheter aux gens de la ville (*cho-jen*) leur or, leur argent et leurs marchandises précieuses», et c'est la monnaie donnée en échange qui se change en

d'un « ancien » (古 *kou*) roi de Kučā, 阿主兒 A-tchou-eul⁽¹⁾, qui dompte un dragon habitant dans les « montagnes du Nord » et le monte⁽²⁾.

A quelle époque peut-on placer le roi « Fleur d'or » (Suvarṇapūṣpa) de la légende rapportée par Hiuan-tsang ? Il est évident, comme l'a vu M. Lüders, qu'il y a de graves difficultés à admettre qu'il s'agit du Suvarṇapūṣpa (ou Sou-fa-p'o-kiue) qui est mort en 619 ou peu après⁽³⁾. De 619 à 628, date du pas-

charbon. Par ailleurs 作人語曰 ne signifie pas « se transforma en homme et dit... », mais « parlant en langage humain, dit... ».

⁽¹⁾ En 1913, M. S. Lévi avait rétabli ce nom en « Atchour » et supposé qu'il pouvait s'agir d'un titre turc; mais *eul* ne transcrit pas *r-* avant les *Song*. La prononciation ancienne *A-t'siu-n'zie suppose *Ačuzi, à la rigueur *Ačūni. Dans son article de 1933, M. S. L. rétablit *Acuni = Arjuna (attesté en dialecte B sous la forme Arcune); c'est vraisemblable, mais moins satisfaisant au point de vue phonétique que M. Lévi ne le dit.

⁽²⁾ Dans ses 新 疆 賦 *Sin-kiang fou* (éd. originale, 20 a), 徐 松 *Siu Song* (1781-1848) a un membre de phrase 整 雋 乘 於 屈 產, « On arrange de vaillants attelages à K'iu-tch'an », pour lequel il renvoie aux *yin-yi* bouddhiques qui disent que Kučā produit beaucoup de chevaux-dragons (*long-ma*), et qui invoquent à ce sujet les 屈 產 之 乘 ou « attelages de K'iu-tch'an » du *Tso tchouan*. Le passage auquel *Siu Song* fait allusion se trouve en effet, au milieu du vi^e siècle, dans le *Yi-t'ie king yin-yi* de Hiuan-ying (Tokyo, 爲, VII, 18 a), et il implique que Hiuan-ying, suivi plus ou moins sincèrement par *Siu Song*, a appliqué à Kučā un passage du *Tso tchouan* qui, antérieur de plusieurs siècles à l'ère chrétienne, vise naturellement un tout autre endroit. Il n'est même pas établi que K'iu-tch'an soit vraiment un nom de lieu. Legge (*Chin. Classics*, V, 136) et Couvreur (*Tch'ouen ts'ieou*, I, 205) ont interprété par « chevaux provenant de K'iu »; toutefois à l'index géographique (*ibid.*, III, 758), le même Couvreur indique K'iu-tch'an, et non Tch'an, comme une localité du Chansi. Hiuan-ying, quand il publiait ses *yin-yi*, avait juste eu le temps de connaître les *Mémoires* de Hiuan-tsang, et nous retiendrons du moins de sa note que l'histoire des chevaux-dragons de Kučā l'avait frappé.

⁽³⁾ Nous ne savons pas quand Sou-fa-p'o-kiue (Suvarṇapūṣpa) était monté sur le trône, mais, à moins de lui supposer un règne très court, nous devons l'identifier au 蘇 尼 呬 *Sou-ni-tch'e* (*Suo-nji-t'iet) ou 蘇 尼 呬 *Sou-ni-tch'e* (*Suo-nji-t'iet) du *Souei chou* et du *Pei che* (cf. Chavannes, *Docum.*, 115; S. Lévi, dans *J. As.*, 1913, II, 348; *tch'e* [*t'iet] est la seule prononciation que les dictionnaires connaissent pour 呬, qui est la leçon adoptée égale-

sage de Hiuan-tsang à Kuča, il ne s'est écoulé que onze ans, et il est impossible de placer dans ces onze ans la naissance et la croissance de cette race d'hommes fils du dragon dont l'arrogance a contraint un roi suivant à faire appel aux T'ou-kiue. Cette intervention toutefois, dans l'esprit de Hiuan-tsang, ne devait pas être bien ancienne, car le nom des T'ou-kiue (= *Türküt, les Turcs) n'existait pas avant le milieu du vi^e siècle, et ce n'est qu'à partir de la seconde moitié de ce même siècle qu'il a pu être adopté dans un recueil de traditions de Kuča, soit sous la forme sanscritisée Turuṣka, soit sous une forme en «koutchéen» encore inconnue. Aussi, quand Hiuan-tsang parle de son roi «Fleur d'or» comme d'un «roi récent», je ne suis nullement convaincu qu'il n'ait pas vu dans ce roi le Suvarṇapūṣpa prédécesseur du roi qui régnait lorsque le pèlerin chinois passa par Kuča. Mais en même temps, je suis très porté à admettre que la légende, donnée par le même texte que l'histoire de l'homme qui se châtre pour n'être pas accusé d'adultère, était un thème ancien, éventuellement modernisé. Que le héros en fût dès l'origine Suvarṇapūṣpa et que les destructeurs de la ville eussent été dès l'origine des T'ou-kiue, c'est ce que rien ne nous oblige de croire *a priori*. Mais, puisque les documents de M. Lüders semblent impliquer l'existence d'un premier Suvarṇapūṣpa antérieur à celui du début du vi^e siècle, nous admettrons que c'est autour

ment dans le chapitre 336 du *Wen-hien t'ong-k'ao*; par ailleurs, c'est une des prononciations, malheureusement diverses, de 𑖀𑖂𑖁𑖃; nous serons mieux fixés quand on aura rétabli un des exemples assez nombreux où ce dernier caractère entre dans des transcriptions). D'après ces textes en effet, Sou-ni-tch'e envoya une ambassade dans la période *ta-ye* (605-616); or la seule ambassade de Kuča dont je trouve trace dans les «*Annales principales*» des Souei (4, 4 b) et dans le *Ts'o-fou yuan-koueï* (970, 3 a) est de 615; Sou-ni-tch'e devait donc régner cette année-là. Si Sou-fa-p'o-kiue est son successeur, il aurait régné au plus quatre ans. Je pense donc que *sou-ni* (**suo-nji*) est une transcription approximative de *swarna* = *suvarṇa*; mais *tch'e* (**t'jet*) reste en l'air et ne peut être ramené tel quel à **pūṣpa*.

de lui que la légende s'est cristallisée en premier lieu. Toutefois Hiuan-tsang aura vraisemblablement ignoré ce Suvarṇa-puṣpa plus ancien, et, quand il parle du roi «Fleur d'or» comme d'un «roi récent», il doit bien avoir en vue celui qui était mort quelque dix ans avant son passage et dont le souvenir ne pouvait pas encore être effacé. Hiuan-tsang rapportait fidèlement ce dont il était le témoin, mais accueillait sans grande critique les récits qu'il lisait ou qu'il entendait. Un anachronisme n'était pas pour l'arrêter : il ne le voyait pas. Sans vouloir y attacher autrement d'importance actuellement, je ne puis pas ne pas signaler d'autre part qu'il y avait de bonne heure à Kuča un temple célèbre appelé Temple de la Fleur d'or (金花寺 *kin-houa-sseu* et 金華祠 *kin-houa-ts'eu*); un *sūtra* (Nanjiō, 402) y a été traduit du sanscrit en langue de Kuča, puis de la langue de Kuča en chinois en 394 (cf. S. Lévi, dans *J. As.*, 1925, II, 328); et un demi-siècle plus tard, c'est auprès d'un religieux du Kin-houa-sseu de Kuča que le maître de la Loi 法慧 Fa-houei (Dharmaprajña ?), le plus réputé des maîtres de Kao-tch'ang (Qoco, à l'est de Turfan), alla compléter son instruction⁽¹⁾. Ce temple de la Fleur d'or ne tirerait-il pas en définitive son nom de ce premier grand donateur Suvarṇapuṣpa dont parle le document XI de M. Lüders? Si oui, il faut placer ce Suvarṇapuṣpa au plus tard au iv^e siècle.

Quant à la ville où les femmes furent fécondées par le dragon et qui fut détruite par les T'ou-kiue, les renseignements que Hiuan-tsang donne à son sujet, pour vagues qu'ils soient,

⁽¹⁾ Cf. la très curieuse notice de la nonne 馮 Fong au chapitre 4 du 比丘尼傳 *Pi-k'ieou-ni tchouan* (Tokyo, 致, XI, 76 b). Ces rapports entre le clergé de Kao-tch'ang et celui de Kuča avaient été en se multipliant, et lors du passage de Hiuan-tsang en 630, il y avait plusieurs dizaines de religieux du Kao-tch'ang qui vivaient à Kuča dans leur propre temple, situé au sud-est de la capitale. Il va sans dire que ces rapports n'ont pu qu'entretenir l'influence du «koutchéen» dans la région de Turfan.

ne laissent pas de surprendre, comme on le verra par la suite de mon argumentation. Il s'agirait, selon lui, d'une ville du territoire oriental (東境 *tong-king*) de Kučā; Julien, suivi par Beal et par M. S. Lévi (*J. As.*, 1913, II, 354), a même traduit par «frontières orientales». Par ailleurs, Hiuan-tsang mentionne ensuite deux grands temples situés au bord de la montagne et séparés par un fleuve, les temples de 照怙釐 Tchao-hou-li; au nord-ouest de la capitale se trouvait le couvent 阿奢理貳 A-chō-li-eul (écrit | | | 兒 A-chō-li-eul dans la *Vie*, trad. Julien, p. 50)¹⁾. S'il y a une identification qui s'impose avec une sorte d'évidence à quiconque a parcouru la région de Kučā, c'est que les temples Tchao-hou-li sont les deux temples situés des deux côtés de la rivière de Kučā à Su-bāsi, au nord-nord-est du Kučā actuel. Quant au temple A-chō-li-eul, qu'on atteint après avoir traversé un fleuve à l'ouest de la capitale, ce doit être soit le site appelé aujourd'hui Duldur-aqur (Duldul-aqur), à l'ouest de Qum-tura, sur la rive occidentale du Muzart-daria, soit le site du Qutluy-ordu, à l'ouest de la rivière de Kučā (en admettant que la capitale de Kučā sous les T'ang était à l'est de la rivière, et non à l'ouest comme aujourd'hui).

Beal (*Buddhist records*, I, 21) a dit que le nom de Tchao-hou-li, «though perfectly intelligible, is difficult to translate»,

¹⁾ Le temple A-cho-li-eul est également connu un siècle et demi plus tard de Wou-k'ong, qui l'appelle 阿遮哩貳 A-tchō-li-eul. Comme le nom est glossé en chinois, chez Hiuan-tsang, par 奇特 *ki-t'ō*, «prodigieux», on est amené à songer au sanscrit *āścarya*, «prodige», mais M. S. Lévi, qui admet cette restitution, s'étonne de la finale du nom, qu'il a lu «A-cho-li-ni» dans les deux cas (M. Herrmann, dans Sven Hedin, *Southern Tibet*, VIII, 437, transcrit aussi à tort **ni*); et il songe à une adaptation en langue de Kučā, (*J.A.*, 1913, II, 358, 361, 372). Les prononciations anciennes des deux transcriptions sont respectivement **Ā-śia-lyi-nī* et **Ā-śia-lyi-nī*, ce qui ramène à une forme **āśarizi* ou **ācarizi*, peut-être aboutissement d'une forme comportant la finale *-ne* du koutchéen.

et il y a vu une «bright-supported pair», la «paire» (*li!*) désignant les deux temples qui reçoivent alternativement la lumière solaire selon les heures du jour. Cette solution est indéfendable; Tchao-hou-li (*T'siäu-yuo-lji) est certainement une transcription. Mais je suis convaincu qu'elle n'est ni la plus ancienne du nom, ni la dernière. Dans son *水經注 Chouei-king tchou* (éd. de Wang Sien-k'ien, II, 13 a), Li Tao-yuan († 527) cite un passage du *釋氏西域記 Che-che si-yu ki* où il est dit que «à 40 *li* au nord de [la capitale] du royaume [de Kuca], il y a un temple appelé 雀離大清淨 Ts'iao-li Ta-ts'ing-tsing, le «Grand [sanctuaire] pur Ts'iao-li⁽¹⁾». Le *Che-che si-yu ki*, que Li Tao-yuan appelle aussi *Che-che si-yu tche* et *Che-che si-yu-tchouan*, pourrait être en réalité le *西域志 Si-yu tche*, ou «Description des pays d'Occident», en un chapitre, qui avait été composé par 道安 Tao-ngan († 385): le nom du temple Ts'iao-li nous serait ainsi attesté dès le iv^e siècle².

⁽¹⁾ Cf. Chavannes, dans *B.E.F.E.O.*, III, 452.

⁽²⁾ Cf. la discussion de 楊守敬 Yang Cheou-king dans son *水經注要刪補遺 Chouei-king-tchou yao-chan pou-yi*, I, 2-3. Si Yang Cheou-king a raison, Chavannes (*B.E.F.E.O.*, III, 430) a sous-estimé la valeur du *Si-yu tche* de Tao-ngan (Sven Hedin, *Southern Tibet*, VIII, 23, n. 1, a oublié les renseignements de Chavannes, et prête à Yule, *Cathay*, I, 75, tout autre chose que ce que Yule a dit réellement). Mais il y a, à la solution considérée comme certaine par Yang Cheou-king, des difficultés assez sérieuses. M. S. Lévi (*J.As.*, 1913, II, 340) a emprunté au *Yeou-yang tsä-tsou* (X, 9 a de l'édition du *Tsin-tai pi-chou*) l'histoire du chameau de pierre qui se trouve dans la montagne au nord de la ville de 拘夷 Kiu-yi, et dit qu'il ne sait où l'auteur du *Yeou-yang tsä-tsou* a puisé. En réalité, les derniers mots de l'histoire sont altérés (M. S. Lévi ne les a pas donnés), et le *Yeou-yang tsä-tsou* indique ensuite sa source, à savoir le 論衡 *Louen heng*. Je ne sais quel est ce *Louen heng*. Il ne s'agit naturellement pas de celui du I^{er} siècle; par ailleurs, on a employé parfois *Louen heng* comme un titre abrégé du 集古今佛道論衡 *Tsi kou-kin fo-tao louen-heng* de 661 et 664 (Nanjo, n° 1471), mais on ne s'attend pas à y rencontrer un passage de ce genre, qu'en fait il ne contient pas. Quoi qu'il en soit, nous connaissons les sources où ce *Louen heng* indéterminé a pu emprunter son récit. Celui-ci est en effet donné, avec des variantes insignifiantes, parmi les citations que le *Tai-*

Il est évident en outre que c'est le même nom, ainsi que l'a vu M. S. Lévi (*J. As.*, 1913, II, 335), qu'il faut reconnaître dans le « grand temple 雀梨 Ts'iao-li » (à Kučā) où la mère de Kumarajiva, sœur du roi de Kučā, se rendit pendant sa grossesse; selon la tradition, Kumarajiva serait né en 344; le temple Ts'iao-li de Kučā aurait donc existé près d'un demi-

p'ing yu-lan (ch. 797) emprunte au *Si-yu tche* de 釋道安 Che Tao-ngan (ces passages sont vraisemblablement de ceux que le *T'ai-p'ing yu-lan* a copiés dans une encyclopédie du vi^e siècle; et il en est de même pour les citations du *Si-yu tche* de Tao-ngan qu'on trouve sous les Tang dans le chapitre 76 du *Li-æen lei-tou*; la tradition du texte était assez mauvaise, comme on peut s'en convaincre en comparant le passage sur le « roi des rats » que le *T'ai-p'ing yu lan*, ch. 797, donne comme tiré du *Si-yu tche* de Che Tao-ngan, avec celui, identique en principe, qu'il reproduit au chapitre 911, en donnant à sa source le titre de 西域諸國志 *Si-yu tchou-kouo tche*). Mais nous savons, par deux passages du *Chouei-king tchou* (II, 10 a [cf. Chavannes, dans *Toung Pao*, 1905, 564, n. 2], et 13 a [cf. S. Lévi, dans *J. As.*, 1913, II, 347]) que le *Che-che si-yu ki* écrivait 屈夷 K'iu-ts'eu, et non 拘夷 Kiu-yi, le nom de Kučā. Il semble exclu que, dans le *Chouei-king tchou*, on ait modifié complètement l'orthographe du *Che-che si-yu ki* pour lui en prêter une autre qui n'est même pas l'orthographe usuelle du nom. D'autre part, il n'est pas à supposer que Tao-ngan ait écrit le nom tantôt K'iu-ts'eu et tantôt Kiu-yi. Une solution serait offerte si on admettait que, dans le texte de Tao-ngan, Kiu-yi ne désigne pas Kučā, mais la ville hindoue de Kūsinagara, comme c'est souvent le cas dans les textes bouddhiques; toutefois les renseignements sur l'urine de ce chameau de pierre s'accordent si bien avec les propriétés de l'alun que produisent les montagnes au nord de Kučā qu'on répugne à une autre localisation de Kiu-yi dans ce texte. Malgré les arguments sérieux de Yang Cheou-king, je ne vois donc pas qu'on puisse considérer comme acquise la solution qu'il préconise quant à l'auteur du *Che-che si-yu ki*. Mais il est possible aussi que le *T'ai-p'ing yu lan* fasse erreur en donnant le *Si-yu tche* de Tao-ngan comme source au passage sur le « chameau de pierre ». L'histoire se retrouve en effet, en termes pratiquement identiques, dans le 異苑 *Yi-yuan*, recueil de *mirabilia* en 10 chapitres rédigé dans le second quart du v^e siècle par 劉敬叔 Lieou King-chou, et qui nous est parvenu presque intact (ed. du *Tsin-tai pi-chou*, II, 4 a; le nom du pays est écrit 苟夷 Keou-yi, avec variante Kiu-yi). En cas d'emprunt de l'histoire au *Yi-yuan*, et non au *Si-yu tche* de Tao-ngan, je n'aurais plus les mêmes hésitations à admettre l'identité du *Si-yu tche* de Tao-ngan et du *Che-che si-yu ki*, etc.

siècle avant la mort de Tao-ngan, et peut-être était-il beaucoup plus ancien⁽¹⁾.

Ce nom du « grand temple Ts'iao-li » de Kuā évoque naturellement à l'esprit le nom de 雀離浮圖 Ts'iao-li feou-t'ou, « stūpa Ts'iao-li », employé par le voyageur Song Yun, en 518-522, pour désigner le fameux stūpa érigé par Kaniska à Puruṣapura (Peshawer) [cf. Chavannes, dans *B.É.F.E.O.*, III, 420]. Du texte de Song Yun, Chavannes a déjà rapproché une citation analogue conservée dans le chapitre 38 du *Fa-yuan tchou-lin* et que celui-ci emprunte à un 西域志 *Si-yu tche* d'auteur indéterminé; le stūpa de Kaniska y est également appelé « Ts'iao-li feou-t'ou »². Ni Fa-hien, ni Hiuan-tsang, dans leurs descriptions du stūpa de Kaniska, ne lui donnent le nom de « stūpa Ts'iao-li », qui n'apparaît pas davantage dans la *Vie* de Hiuan-tsang due à Houei-li et revue par le second Yen-ts'ong. Toutefois, dans la biographie que Tao-siuan consacre à Hiuan-tsang dans le chapitre 4 de son *Siu kao-seng tchouan*, Tao-siuan ajoute, à propos du stūpa de Kaniska : « C'est là [le stūpa] qu'on appelle communément « Ts'iao-li feou-t'ou » (即世中所謂雀離浮圖是也) »; mais Tao-siuan renvoie expressément sur ce point à la mission même dont Song Yun fit partie (*B.É.F.E.O.*, III, 421).

Beal (*Buddhist Records*, I, cm) dit que *ts'iao-li* signifie normalement « passereau », mais que c'est ici une transcription phonétique de « śūla, flèche de toit ou trident ». Watters (*On*

(1) Cf. mes remarques de *Toung Pao*, 1912, p. 392 et 422, approuvées par M. S. Lévi dans *J.As.*, 1913, II, 335. A vrai dire, je crois aujourd'hui que les biographies de Kumārajīva sont en partie légendaires, et compte le montrer dans un article spécial; mais elles ont fait état de données réelles, quitte à les déformer, et le nom du temple Ts'iao-li était en tout cas assez populaire dans la première moitié du v^e siècle pour qu'on lui fît alors jouer un rôle, même indu, dans ces biographies.

(2) Ce *Si-yu tche* ne peut guère être celui de Tao-ngan; je songerais plutôt à celui de Yen-ts'ong († 610), qui aurait utilisé ici le récit de Song Yun et ceux des contemporains de Song Yun.

Yuan Chwang's Travels, I, 62-63) estime que 雀離 *ts'iao-li* signifierait «small birds such as sparrows and finches», mais que l'orthographe 雀梨 *ts'iao-li* de la biographie de Kumārajīva donne à penser que c'est un mot étranger, et il songe au «mot indien *chūri* qui désigne un petit oiseau du genre du moineau», ou à une autre orthographe du «mot étranger représenté usuellement sous la transcription 侏離 *tchou-li*, qui signifie *bigarré*...». Chavannes, malgré une réserve finale où il envisage que *ts'iao-li* puisse transcrire un mot étranger, a traduit *ts'iao-li* par «loriot» (*Religieux éminents*, 95; *B.É.F.E.-O.*, III, 420-422), et cette équivalence a été acceptée par M. S. Lévi (*J. As.*, 1913, II, 336): «La forme du nom recueillie par *Li Tao-yuan* prouve surabondamment que le *Tsiao-li* de Koutcha avait emprunté son appellation au fameux couvent «du Lorient» (*Tsiao-li*), la merveille de Péchavar, dont la fondation remontait à Kaniska».

Mais ce que ni Beal, ni Watters, ni Chavannes, ni M. S. Lévi ne nous ont indiqué, c'est un texte ou un lexique où *ts'iao-li* signifiât soit «passereau», soit «loriot», ou même où d'une façon générale *ts'iao-li* fût enregistré comme un terme chinois. Le mot 雀 *ts'iao* signifie «moineau». Le mot 離 *li* paraît avoir signifié primitivement «loriot», mais comme tel n'est connu que par l'expression 黃離 *houang-li*, «li jaune» (—loriot) du *Yi king*, et partout ailleurs a pris le sens figuré de «quitter», «se séparer». Le mot *li*, au sens de «loriot», s'est dès lors écrit 離 *li* et 梨 *li*, mais ne s'est guère employé seul, et les noms courants du loriot ont été 倉庚 *ts'ang-keng* ou 倉庚鳥 *ts'ang-keng*, 鶯 *ying* ou 黃鶯 *houang-ying*, 黃離留 *houang li-lieou* ou 黃梨留 *houang li-lieou* (cf. aussi *T'oung Pao*, 1928, 412). Ni comme terme savant, ni comme terme populaire, *ts'iao-li* n'apparaît nulle part comme nom du «loriot».

Si Chavannes a écarté l'idée d'une transcription et pensé qu'il s'agissait d'un oiseau, c'est sur la foi de Yi-tsing. Ceci

admis, il a traduit par « lorient » parce qu'il s'est laissé influencer par le *houang-li* du *Yi-king*. Mais quelle est l'autorité du texte de Yi-tsing? Dans son *Si-yu k'ieou fa kao-seng tchouan*, Yi-tsing mentionne, près du monastère de Nalanda dans l'Inde centrale, le petit *stûpa* ou *caitya*, haut d'environ dix pieds, commémorant les questions posées au Buddha par un brahmane qui tenait à la main un moineau (雀 *ts'iao*). Yi-tsing ajoute, dans la traduction de Chavannes (*Religieux éminents*, p. 95) : « Ce qu'on appelle en chinois la *pagode du lorient*, c'est cet édifice même. » Le terme chinois employé par Yi-tsing et que Chavannes a traduit par « pagode du lorient » est « Ts'iao-li *seou-t'ou* », « *stûpa* Ts'iao-li ». Chavannes a fait remarquer (*B.É.F.E.-O.*, III, 422) que, malgré l'identité du nom, il fallait distinguer cette petite « pagode du lorient » du grand « *stûpa* du lorient » dû à Kaniska.

Qu'il faille distinguer les deux monuments, c'est trop évident; mais il me paraît non moins clair que Yi-tsing les a confondus. On remarquera d'abord que Huan-tsang a visité, lui aussi, le petit monument commémoratif voisin de Nalanda et rappelle les questions de l'hérétique qui tenait en main un moineau (*Mémoires*, II, 49); mais il ne parle pas du « Ts'iao-li *seou-t'ou* ». Par les termes mêmes de Yi-tsing, on voit que celui-ci prétendait donner l'emplacement de ce que tout le monde en Chine connaissait alors sous le nom de « Ts'iao-li *seou-t'ou* »; mais ce nom, dans les textes du bouddhisme chinois, ne visait pas le pauvre petit *caitya* voisin de Nalanda; les textes de Song Yun, du *Si-yu tche*, de Tao-siuan sont là pour témoigner que, par « Ts'iao-li *seou-t'ou* », on entendait désigner ce fameux *stûpa* de Kaniska dont Song Yun disait que « parmi tous les *stûpa* des pays d'Occident, celui-ci est de beaucoup le premier ». Que s'est-il donc passé? A mon avis, ceci tout simplement : Yi-tsing avait, comme tout le monde, entendu parler en Chine du « Ts'iao-li *seou-t'ou* », mais ce nom lui était obscur, et lui-même

n'est jamais allé dans l'Inde du Nord-Ouest. Comme le *ts'iao* qui entre dans le nom du « Ts'iao-li *seou-t'ou* » signifie « moineau », et que le petit *caitya* voisin de Nālanda commémorait un événement auquel un moineau avait été mêlé, il lui a identifié à tort le « Ts'iao-li *seou-t'ou* » et l'a ainsi placé dans l'Inde centrale au lieu de l'Inde du Nord-Ouest. Autrement dit, il a déjà commis l'erreur sémantique que d'autres ont commise après lui, et en partie à sa suite. Chavannes lui-même a fait remarquer que nous ne connaissons aucun trait qui associe un oiseau quelconque à l'histoire du *stūpa* de Kaniska. Tao-siuan déclarait déjà au VII^e siècle qu'il ne comprenait pas l'origine du nom de « Ts'iao-li *seou-t'ou* » donné à ce *stūpa* (cf. *B.É.F.E.-O.*, III, 421).

Le témoignage de Yi-tsing ainsi écarté, et si nous tenons compte que le terme de *ts'iao-li* est inconnu en chinois, et que d'ailleurs aucun oiseau n'est associé ni à l'histoire du *stūpa* de Kaniska ni à celle du temple Ts'iao-li de Kučā, nous devons reconnaître dans ce nom la transcription d'un nom étranger. Une mention d'un 雀離寺 *Ts'iao-li-sseu*, « temple Ts'iao li », dans un recueil de contes n'est pas de nature à nous en empêcher. Le texte où elle apparaît, le 雜譬喻經 *Tsa p'i-yu king*, est un recueil de contes dont la compilation première est mise sous le nom d'un 道略 *Tao-liu* inconnu par ailleurs, et qui a été traduit en 405 par Kumārajīva; un des contes y a pour héros un moine du Ts'iao-li-sseu. Chavannes, qui a traduit tout le recueil, dit que cette indication permet de situer le conte au Gandhāra, puisque « Ts'iao-li *seou-t'ou* » est le nom du *stūpa* de Kaniska⁽¹⁾. C'est possible, mais non évident. Tous les

(1) Chavannes, *Cinq cents contes et apologues*, II, 1-2. La date de 401 que Chavannes indique pour la traduction est une inadvertance pour 405; cf. d'ailleurs Bagchi, *Le canon bouddhique*, p. 193. Par ailleurs, la prononciation *pi* toujours adoptée par Chavannes (« *Tsa pi yu king* », etc.) est une erreur pour *p'i*.

textes connus jusqu'ici qui mentionnent le *stûpa* de Kaniska parlent d'un *seou-t'ou*, c'est-à-dire d'un *stûpa*, et non d'un *sseu* ou « temple »⁽¹⁾. Le recueil de Tao-hio, qui, comme Chavannes l'a reconnu, a subi bien des remaniements, pourrait à la rigueur avoir ici en vue le seul ancien « temple » Ts'iao-li qui nous soit connu, à savoir celui de Kuçā. En tout cas, il suffit de remarquer que la traduction est due à Kumarajiva, originaire lui-même de Kuçā, et dont la mère, pendant sa grossesse, avait fait des offrandes au « temple » Ts'iao-li de Kuçā, pour admettre que le traducteur a adopté ici, soit à propos d'un temple associé au *stûpa* Ts'iao-li du Gandhara, soit à propos du temple Ts'iao-li de Kuçā, la forme qui était usuelle autour de lui pour les désigner; ceci n'implique nullement que *ts'iao-li* soit une expression vraiment chinoise.

En 570, le prince 高祖 Kao Jouei fut assassiné au « sanctuaire bouddhique Ts'iao-li » (雀離佛院 Ts'iao-li fo-yuan) du Parc de la Forêt fleurie (華林園 Houa-lin-yuan)⁽²⁾. Nous en concluons seulement qu'il y avait alors en Chine des sanctuaires qu'on avait appelés du nom étranger de Ts'iao-li en s'inspirant du nom du « Ts'iao-li *seou-t'ou* » de Peshawer que la mission de Song Yun en 518-522 avait rendu célèbre.

Le seul examen des textes concernant le « Ts'iao-li *seou-t'ou* » de Peshawer et le Ts'iao-li-sseu de Kuçā nous a amenés à croire que *ts'iao-li* transcrit un mot étranger. Les *Mémoires de Hiuan-tsang* apportent à cette solution ce que je crois être une confirmation décisive. J'ai dit plus haut que, pour tout archéologue qui a visité la région de Kuçā, l'identification s'imposait de ses deux temples de Tchao-hou-li avec les deux temples en

(1) M. S. Lévi (*J. As.*, 1913, II, 336) va aussi au delà des textes quand il leur prête la mention d'un « couvent » Ts'iao-li à Peshawer.

(2) *Pei-Ts'i chou*, 13, 3 a; *Pei che*, 51, 2 b. Le rapprochement a déjà été fait par Siu Song dans son *Si-yu chouai-tao ki*, 2, 14 a; cf. aussi Lo Tchen-yu, *面城精舍雜文乙編 Mien-tch'eng tsing-cho tsu-wen yi-pien*, 26.

ruine qui occupent les rives de la rivière de Kuča à Su-baši. C'est la solution que Sir Aurel Stein (*Innermost Asia*, 806) a adoptée, et il a cru pouvoir en déduire la position de la capitale de Kuča sous les T'ang. Selon Sir Aurel Stein, Hiuan-tsang met les temples Tchao-hou-li à 40 *li* au nord de la capitale, ce qui correspond sensiblement à la distance de huit milles qu'il y a entre l'extrémité méridionale des temples de Su-baši et la ville actuelle. A vrai dire, le Kuča actuel est au sud-sud-ouest de Su-baši, et non franc sud, et par ailleurs il n'y a pas traces de remparts anciens sur l'emplacement du Kuča actuel, à l'ouest de la rivière. Mais Sir Aurel Stein a visité et mesuré des remparts beaucoup plus anciens qui se trouvent sur la rive orientale de la rivière, juste au sud et un peu plus près de Su-baši, et qui ont sensiblement le périmètre de 17 à 18 *li* indiqué par Hiuan-tsang pour l'enceinte de la capitale. Ce serait donc là l'emplacement de la capitale de Kuča sous les T'ang.

Sur le fond des choses, je crois que Sir Aurel Stein a raison, mais son flair d'archéologue, en lui faisant sentir l'identité à mon avis certaine des temples de Tchao-hou-li et des ruines de Su-baši, lui a fait lire trop vite Hiuan-tsang, dont le texte ne s'explique pas aussi facilement. Dans le texte original des *Mémoires* et dans toutes les traductions, aussi bien dans celle de Julien que dans celles de Beal et de Watters, les temples Tchao-hou-li ne sont pas mis à quarante *li* au nord de la capitale de Kuča, mais à « plus de quarante *li* » au nord de la « ville ruinée » 荒城 *houang-tch'eng*), c'est-à-dire au nord de cette ville aux chevaux-dragons et aux hommes de la race des dragons dont le texte parle juste auparavant et qui a été mise à sac par les T'ou-kiue. Mais, d'après Hiuan-tsang, cette ville était dans le « territoire oriental » (東境 *tong-king*) du royaume de Kuča; Julien et Beal avaient même compris qu'elle était sur ses « frontières » orientales; comment concilier ce

renseignement avec l'identification des temples Tchao-hou-li à ceux de Su-baši, situés à quelques milles au nord de la partie centrale du royaume ?

On peut d'abord songer à corriger le mot *houang* de *houang-tch'eng*, « ville ruinée », pour y retrouver la capitale même du temps des T'ang. Hiuan-tsang vient de parler de la ville aux chevaux-dragons, ruinée de son temps, qui est à l'est de la capitale, puis passe aux temples Tchao-hou-li, qui sont au nord de la capitale, et il revient ensuite à la capitale 大城 *ta-tch'eng*, la « grande ville murée », équivalent du 大都城 *kouo ta-tou-tch'eng* (« l'enceinte de la capitale du royaume ») du début de la notice, pour décrire les sites qui sont à l'Ouest de cette même capitale. Dans cette hypothèse, la ville aux chevaux-dragons resterait en un emplacement indéterminé de la partie orientale du territoire de Kuča, et la capitale des T'ang pourrait se trouver sur la rive orientale de la rivière, là où Sir Aurel Stein a proposé de la situer.

Une autre solution consisterait à garder le *houang-tch'eng* du texte, et par suite à laisser les temples de Tchao-hou-li à « plus de 40 li » au nord de la ville aux chevaux-dragons. En ce cas, comme ces temples doivent être ceux de Su-baši, la « ville ruinée » ne pourrait guère être que celle où Sir Aurel Stein pensait retrouver la capitale des T'ang et qui serait la capitale plus ancienne, déjà abandonnée au début des T'ang. L'emplacement de la capitale des T'ang demeurerait incertain, soit sur la rive orientale, soit plutôt alors sur la rive occidentale. La difficulté viendrait en ce cas de l'indication que la ville aux chevaux-dragons était sur le « territoire oriental ». Mais il n'est pas nécessaire d'entendre ce « territoire oriental » au sens de « frontière orientale », comme l'avaient pensé Julien et Beal. A supposer que, sous les T'ang, la capitale ait été sur la rive occidentale comme de nos jours, le « territoire oriental » pouvait à la rigueur désigner toute la partie du royaume située à

l'est de la rivière de Kučā, même si elle en était assez proche. A cette hypothèse on peut opposer l'accord assez troublant entre les dimensions indiquées par Hiuan-tsang pour l'enceinte de la capitale des T'ang et celles que Sir A. Stein a trouvées pour le site à l'est de la rivière. En outre, la capitale ruinée serait assez vraisemblablement celle des Tsin, et sous les Tsin la capitale de Kučā avait un « triple rempart », dont Sir A. Stein ne signale pas de trace⁽¹⁾. Néanmoins, j'avoue que je n'écarte pas volontiers une solution qui a l'avantage de garder le texte tel quel⁽²⁾.

Quoi qu'il en soit, les temples Tchao-hou-li se trouvaient à une quarantaine de li au nord soit de la capitale du Kučā des T'ang qui aurait été encore la même que celle du temps des Tsin et se trouvait sur la rive orientale de la rivière de Kučā, soit de l'ancienne capitale du Kučā des Tsin si la capitale sous les T'ang avait été déjà transportée sur la rive occidentale. Or on a vu que le *Che-che si-yu-ki*, qui vaut pour le v^e siècle et peut-être pour la fin du iv^e, mettait le « Grand [sanctuaire]

⁽¹⁾ Cf. Chavannes, dans Stein, *Ancient Khotan*, 544. Nous ne savons pas comment était disposé ce « triple rempart »; peut-être s'agit-il d'une première enceinte englobant les faubourgs, avec une seconde fermant la ville proprement dite, et une troisième beaucoup plus réduite, contenant éventuellement le palais royal. Pour une triple enceinte de ce type, d'origine inconnue, qui se trouve bien à l'ouest du Muzart-daria, cf. Stein, *Innermost Asia*, 811.

⁽²⁾ Il y a peut-être toutefois un dernier argument à faire valoir pour placer la ville aux chevaux-dragons assez loin à l'est de Kučā. Dans les itinéraires de Kia Tan (fin du viii^e siècle), on a une description de la route de Qarakhāh à Kučā, et il y est fait mention d'un poste militaire de 龍泉 Long-ts'üan, qui se trouvait à 310 kilomètres à l'est de Kučā (cf. Chavannes, *Doc. sur les Tou-kiue*, 7-8). Long-ts'üan signifie « source du [ou des] dragons », et, bien que ce soit là en Chine un nom assez fréquent, on est tenté de le mettre en relation avec l'étang dont parle Hiuan-tsang, et où vivaient les dragons pères des chevaux-dragons. Si on devait adopter cette interprétation, il n'y aurait plus qu'à corriger le texte de Hiuan-tsang et à lui faire dire que les deux temples Tchao-hou-li sont au Nord de la « capitale », et non de la « ville ruinée ».

pur Ts'iao-li » à 40 li au nord de la capitale de Kuča. La conclusion, déjà entrevue par Watters (I, 62) et reprise par M. Herrmann (dans Sven Hedin, *Southern Tibet*, VIII, 426, 439), s'impose : le Tchao-hou-li de Hiuan-tsang n'est qu'une autre transcription du Ts'iao-li de la biographie de Kumara-jiva et du *Che-che si-yu ki*. La phonétique ne s'y oppose pas : 雀離 Ts'iao-li est *Tsjak-ljie, 雀梨 Ts'iao-li est Tsjak-lji⁽¹⁾; quant à 照怛釐 Tchao-hou-li, c'est un ancien *T'sjäu-yuo-ljie⁽²⁾. La différence des initiales, qui représentent dans un cas une prononciation avec affriquée et dans l'autre une prononciation avec palatale, est exactement du même ordre que celle qui paraît opposer les anciennes transcriptions du nom de Kuča, 龜茲 K'ieou-tseu ou 屈茨 K'iu-ts'eu = *Kūci (avec *c = ts*), à la transcription sanscritisée 屈支 K'iu-tche = Kuči de Hiuan-tsang⁽³⁾. Le Tchao-hou-li de Hiuan-tsang représente

⁽¹⁾ Ces prononciations anciennes suffisent à écarter les étymologies de Beal et de Watters par *śāla*, par «chūrin», et aussi par 侏離 *tchou-li* (T'ju-ljie); cette dernière expression est donnée d'ailleurs dans le *Heou-Han chou* comme un terme des «barbares du Sud» (*nan Man*), et est par suite hors de question ici. Plus loin (I, 207), Watters, oubliant son «chūrin» de la p. 62, dit que *ts'iao-li* est formellement donné comme un mot étranger signifiant «bigarré», mais il n'indique aucune source; en réalité, sa remarque s'applique non pas à *ts'iao-li*, mais au *tchou-li* du *Heou-Han chou*.

⁽²⁾ La forme 昭怛釐 Tchao-hou-li donnée par Siu Song, *Si-yu chouei-tao ki*, II, 14 a, et que Watters (I, 62) indique encore comme une orthographe alternative du nom, ne paraît être qu'une mauvaise leçon des éditions des Yuan et des Ming; les éditeurs de l'édition critique de Kyoto n'ont même pas jugé utile de la mentionner, bien que ce soit la seule que donnent aujourd'hui toutes les éditions du *Che-kia fang-tche* en copiant Hiuan-tsang; la prononciation ancienne serait d'ailleurs la même avec cette transcription.

⁽³⁾ Cf. mes remarques du *Toung Pao*, 1923, 126-127. Dans un article intitulé *Kuci-Kuči-Kūsān* (*Asia Major*, V, 519-523), M. Fr. Weller a discuté mes restitutions des anciennes transcriptions chinoises du nom de Kuča. Il y aurait pas mal à objecter à ces remarques, et M. Weller me fait involontairement dire plusieurs fois ce que je n'ai pas dit réellement. En ce qui concerne la forme indigène ancienne du nom de Kuča, j'ai formulé une double hypothèse : 1° Les transcriptions chinoises antérieures aux Tang «suggèrent» une prononciation indigène avec *c* (= *ts*), et non avec *č* comme dans le sanscrit Kuci (où *c*

raisonnablement, lui aussi, une forme sanscritisée, du type de *Coguri ($c = \dot{c}$; $< \dot{c} \ddot{o} k \ddot{u} r i$?). Nous devons donc, en tenant compte de *ts'iao-li*, supposer une forme originale allant de *Cākri à Čägūri.

A quelle langue un tel mot peut-il être emprunté? De toute

8). a° Pour la voyelle labiale du nom, j'ai dit que «peut-être s'agit-il d'un...». Sur le second point, M. Weller remarque : *Ich bin mir nicht einmal so ganz sicher ob Pelliot's Ansatz der Formen... mit -ū- nicht doch noch stärkerer Sicherung bedarf, als sie bei Pelliot zu finden sei*. Mais naturellement, et mon hypothèse demande confirmation; autrement, je n'aurais pas écrit «peut-être»; et il faudra y regarder de près avant d'admettre l'existence d'un «en koutchéen»; j'ai seulement indiqué des raisons, nullement décisives, qui pouvaient y faire songer. Sur l'opposition de $-c-$ ($= -ts-$) et de sanscrit $-c-$ ($= -\dot{c}-$), M. Weller objecte que notre interprétation usuelle des palatales sanscrites comme palatales réelles est trompeuse et que, au moins depuis mille ans, elles se prononcent, surtout dans l'Inde du Nord, en affriquées sifflantes, autrement dit que les c , ch et j de notre romanisation du sanscrit ne se prononcent pas dans l'Inde $\dot{c}$, $\dot{c}'$ et j , mais c ($= ts$), c' ($= ts'$), j ($= dz$); et il invoque l'exemple bien connu des transcriptions tibétaines du sanscrit. Donc, conclut-il, le c ($= ts$) des transcriptions chinoises ramenant à *Kuci ou *Kuci, et le c de la forme sanscrite Kuci (en apparence = Kuči, mais qui serait en fait prononcé Kuci avec $c = ts$) se recouvrent exactement. Je ne suis pas convaincu. La prononciation du sanscrit dans l'Inde du Nord aux approches de l'an 1000 de notre ère n'est pas nécessairement la même que cinq siècles plus tôt. La prononciation à affriquée sifflante, à l'époque où elle est attestée par les transcriptions tibétaines, se reflète aussi dans les transcriptions chinoises : cf. par exemple, à la fin du x^e siècle, le Tso (左) lan-t'o-lo du pèlerin Ki-ye pour Jalandhara (*B.E.F.E.O.*, II, 257); mais auparavant, et jusque sous les T'ang, les Chinois ont entendu les palatales sanscrites comme des palatales, et ils les ont rendues comme telles. Précisément, quand ils transcrivent le nom sanscrit de Kucā, Kuči, ils emploient des caractères de transcription qui supposent une prononciation palatale ou à affriquée chuintante, au lieu que, dans leurs transcriptions de la forme indigène, ils transcrivent avec affriquée sifflante. C'est cette différence qui m'a paru non pas démontrer, mais «suggérer», une prononciation indigène *Kuci ou *Kuci (avec $c = ts$). L'hypothèse peut être erronée, mais la prononciation des palatales sanscrites en affriquées sifflantes vers l'an 1000 ne suffit pas à la ruiner. J'ajouterai qu'une prononciation *Kuci (avec $c = ts$) faciliterait l'alternance scr. Kuci, turc Kūsān, de même qu'on comprendrait mieux ainsi que le 篤進 Tou-tsin (*Tuok-tsién) de Hiuan-tsang, = *Toqcin, ait abouti en turc moderne à Toqsun (au sud-ouest de Turfan).

évidence il n'est pas sanscrit. Le sanscrit mis à part, on songe naturellement à un mot koutchéen-tokharien, et d'autres arguments viennent appuyer cette solution. Jusqu'ici en effet, nous n'avons rencontré le terme de *ts'iao-li* qu'à l'époque bouddhique, vers le iv^e siècle à Kučā, au début du vi^e siècle pour le *stūpī* de Kaniska à Peshawer; mais il est un exemple bien plus ancien qu'on n'a pas fait intervenir. En 127 de notre ère, une expédition fut décidée contre le roi de Yen-k'i (Qarašahr); 班勇 Pan Yong devait arriver par la route du sud, le préfet de Touen-houang, 張朗 Tchang Lang, prendrait la route du nord, et tous deux opéreraient leur jonction en avant de Yen-k'i. Mais Tchang Lang devança l'époque fixée et arriva seul à la passe Tsiao-li (僇離關 Tsiao-li-kouan), où il défit les troupes du roi de Yen-k'i⁽¹⁾. Bien que 僇 *ts'iao* et 僇 *tsiao* diffèrent par une aspiration dans la prononciation pékinoise usuelle, leur prononciation ancienne est identiquement **tsiak*, et ils se sont même employés l'un pour l'autre. Tsiao-li est donc foncièrement identique à Ts'iao-li⁽²⁾.

La « passe Tsiao-li » était évidemment déjà sur le territoire de Qarašahr, et nous n'avons aucune raison de penser que les gens de Qarašahr n'aient pas parlé alors la même langue que ceux de Turfan à l'est, ceux de Kučā à l'ouest, c'est-à-dire le

⁽¹⁾ Cf. *Heou Han chou*, 77, 8 a, et la traduction de Chavannes, dans *Toung Pao*, 1906, 254, 268; voir aussi *Toung Pao*, 1907, 209, et *Heou Han chou*, 6, 2 b.

⁽²⁾ Après que ceci était écrit, je me suis aperçu que le rapprochement entre le nom de la Passe Tsiao-li de 127 A. D. et celui du Temple Ts'iao-li au Nord de Kučā a déjà été fait en 1847 par Yu Hao dans *Si-yu k'ao-kou lou* (12, 6 a). Yu Hao veut que le nom de la passe ait été tiré de celui du temple, et que nous ayons là un témoignage de la pratique du bouddhisme en 127 de notre ère dans la région de Qarašahr; ce raisonnement ne me semble pas solide. Par ailleurs, Yu Hao dit que, d'après le *Che-che si-yu ki*, « sur les montagnes méridionales de Kučā il y a un temple appelé Ts'iao-li »; c'est une paraphrase un peu ambiguë de ce que le *Che-che si-yu ki* dit réellement.

koutchéen. Mais si le nom de la passe Tsiao-li, manifestement nom indigène en langue de Qarašahr du second siècle, est un nom koutchéen, il n'y a aucune raison de chercher une autre origine à celui du temple Ts'iao-li de Kučā. On voit dès lors que nous n'avons plus à tenir pour « surabondamment prouvé » que le nom du temple de Ts'iao-li de Kučā est emprunté à celui du *stūpa* de Kaniska, puisque ce même nom nous est maintenant attesté à Qarašahr, et à une époque et dans des conditions où il semble bien improbable qu'une influence du *stūpa* de Kaniska puisse intervenir. Il se peut donc que le nom du temple Ts'iao-li de Kučā, qui nous est connu pour le IV^e siècle, soit inspiré de celui du nom de « Ts'iao-li *jeou-lou* » donné au *stūpa* de Kaniska (bien que ce nom de « Ts'iao-li *jeou-lou* » ne se rencontre pas avant 518-522), mais ce n'est pas certain.

Il n'en reste pas moins que ce nom de « Ts'iao-li *jeou-lou* » est celui par lequel la mission de 518 désigne le *stūpa* de Kaniska, et que, grâce à cette mission, ce nom a fait fortune ensuite en Chine pendant au moins deux siècles. Si *ts'iao-li* est un mot « koutchéen » de la région de Kučā et de Qarašahr, on voit mal à première vue comment des voyageurs chinois ont pu l'employer comme désignation d'un *stūpa* situé à Peshawer, dans le nord-ouest de l'Inde.

Le problème ne me paraît pas insoluble. Une première supposition serait que la mission de Song Yun eût pris des compagnons ou des interprètes originaires de Kučā; je ne le crois pas très vraisemblable. Mais il ne faut pas oublier que Kaniska était un « Yue-tche » (au sens prégnant de Tokharien), et que de soi-disant « petits Yue-tche », en réalité des Tokhariens eux aussi, avaient leur capitale à Peshawer au milieu du V^e siècle. Malgré l'avance des Hephthalites, qui avaient installé un *tāgin* pour régner au Gandhāra, il est très admissible qu'il y ait encore eu des éléments parlant tokharien à Peshawer

lors du passage de Song Yun vers 520. Mais la domination des Hephthalites, puis l'arrivée des T'ou-kiue, ruinèrent les derniers vestiges de l'ancien empire « Yue-tche » (= Tokharien) dans le nord-ouest de l'Inde; l'onomastique « tokharienne » disparut du même coup; et c'est pourquoi Hiuan-tsang n'a plus entendu sur place le nom « tokharien » de « Ts'iao-li /*seou-lou*»). L'étroite parenté du koutchéen et du tokharien explique que Ts'iao-li ait pu être employé comme un nom indigène aussi bien à Peshawer qu'à Kuča et à Qarašahr⁽¹⁾.

Il est plus difficile d'établir ce que pouvait signifier ce mot koutchéen-tokharien *ts'iao-li* ou *tsiao-li*, nom d'une passe à Qarašahr, nom d'un temple à Kuča, nom d'un *stūpa* à Peshawer; avant de le tenter, il me reste à faire intervenir ce que je crois être une dernière forme du même nom.

Le pèlerin Wou-k'ong, qui dut passer à Kuča vers 788, y décrit un certain nombre de temples⁽²⁾: le Temple du Lotus 蓮花寺 Lien-houa-ssou), qui était en dehors de la porte occidentale de la ville de Kuča⁽³⁾; le Temple 前踐 Ts'ien-tsien

⁽¹⁾ Dans son *Yi-ta'ie king yin-yi*, achevé en 817, Houei-lin, qui était originaire de Kāśgar, dit à deux reprises (ch. 10 et 82; *Trip.* de Tokyo 爲, VIII, 42 a; IX, 46 b) que Kuča a été appelé aussi Yue-tche et 烏孫 Wou-souen. Naturellement ce ne sont pas là de vrais noms de Kuča. Mais on sait que les Wou-souen ont en effet dominé depuis Kuča vers l'ouest avant l'ère chrétienne, et ils ont pu y avoir leur centre à un moment donné. Quant aux Yue-tche, dont Houei-lin n'invoquera pas le nom par exemple pour Khotan, et qui, selon l'usage chinois, doivent désigner ici les Kušāna ou Tokhariens confondus avec les anciens Ta-Yue-tche, il est frappant que Houei-lin les mette en cause précisément pour un pays qui, de son temps encore, devait parler une langue étroitement apparentée au tokharien.

⁽²⁾ *Tripit.* de Tokyo, 閏, XV, 68 b; cf. Chavannes et S. Lévi, dans *J. A.*, 1895, II, 363-364; Lévi, dans *J. A.*, 1913, II, 371-372.

⁽³⁾ CHAVANNES et M. S. LÉVI, trompés par la mauvaise ponctuation de l'édition de Tokyo, ont rattaché à tort 城 *ch'eng*, « muraille d'enceinte », « ville murée », à la phrase précédente. Ce temple des Lotus devait s'élever sensiblement là où, du temps de Hiuan-tsang, on tenait la grande assemblée quinquennale (*Mémoires*, I, 6-7).

du mont Ts'ien-tsien⁽¹⁾; le Temple 耶婆瑟鷄 Ye-p'o-chō-ki
de la montagne Ye-p'o-chō-ki⁽²⁾; les Temples 拓厥 Tche-kiue

(1) Ts'ien-tsien (* Dz'ien-dz'ian), mot à mot en avant + fouler aux pieds, pourrait à la rigueur être un nom chinois, mais il est plus probable qu'il y faille voir la transcription d'un nom indigène, d'ailleurs inconnu. Dans Sven Hedin, *Southern Tibet*, VIII, 426 et 439, M. A. Herrmann a dit que les «grottes» (Höhlen) de Ts'ien-tsien mentionnées par Wou-k'ong étaient «évidemment» le groupe des grottes de Qizil; mais Wou-k'ong parle d'un «temple» (ssu), non de «grottes»; il est possible que ce temple de montagne réponde au groupe de Qizil, mais jusqu'ici nous n'en savons rien, et d'autres identifications s'offrent encore.

(2) * Ia-b'ua-~~ut~~-kiei supposerait normalement * Yavaškē; il est cependant presque sûr que M. Lévi (*J. A.*, 1913, II, 320, 372) a eu raison d'y reconnaître le nom du couvent Yurpāske mentionné dans une tablette «koutchéenne» de Kuča. M. S. Lévi explique la transcription *ya-* du chinois, au lieu de *yu-*, par la tendance de l'*u* koutchéen à s'amuir. Il s'agirait donc d'un phénomène assez différent de celui des doubles transcriptions en *-a* et *-u* qu'on rencontre parfois après consonne labiale dans les transcriptions chinoises de cette époque. D'autre part, l'*-r-* pouvait se prononcer très faiblement, et on a, pour les transcriptions du koutchéen, des irrégularités entre sourdes et sonores qu'on ne rencontre guère dans les transcriptions chinoises de même époque faites d'après d'autres langues; elles pourraient donc tenir à l'articulation même des consonnes en koutchéen. La transcription chinoise est garantie ici par d'autres textes. M. S. Lévi a cité le passage du *Song kao-seng tchouan* disant que, en 713-741, le nom de la montagne Ye-p'o-chō-ki avait été pris pour désigner un air du tambour d'origine étrangère appelé 羯鼓 *kio*; et en effet, dans le 羯鼓錄 *Kio-kou lou*, qui est le répertoire de ces airs, on trouve (éd. du *Cheou-chan-ko ts'ong-chou*, 11 r°) la mention d'un air 耶婆色雞 *ye-p'o-sō-ki* (* *ia-b'ui-giək-kiei*). Sans entrer ici dans l'examen des airs de musique de Kuča dont M. S. Lévi parle pp. 350-351, et sur lesquels j'aurais pas mal à dire, je profite de l'occasion pour signaler : 1° Que je me rallie à l'équivalence de 善善 Chan-chan à 善善 Chan-chan (dans la région du Lop), au lieu de la traduction par «bien, bien» que Chavannes et moi avions donnée antérieurement (*J. A.*, 1913, I, 150); l'orthographe 善善 Chan-chan se retrouve dans les *ym-yi* de Houei-lin (爲, X, 46 b); 2° Que, puisqu'on a dans les titres de ces airs les noms de ville de Chou-lo (= Kāśyā) et de Chan-chan, il me paraît vraisemblable que l'énigmatique «danse de 婆伽兒 P'o-k'ie-eul» (* *B'ua-g'ia-nīz*, * *Bagazi* [et non * *Bagar* comme M. S. Lévi l'a rétabli hypothétiquement]) doive son nom au pays situé à l'ouest de Khotan et que Hiuan-tsang (*Mém.*, II, 230) appelle 勃伽夷 P'o-k'ie-yi (*B'uet-g'ia-i*, * *Burgayi*, *auj. Piälma* selon A. Stein, *Ancient Khotan*, 117), avec la même alternance vocalique entre *-a* et *-u* et le même

de l'est et de l'ouest; le Temple 阿遮哩貳 A-tchō-li-eul (sur lequel cf. *supra*, p. 75). Les derniers termes de l'énumération sont, dans le texte original, 東西拓厥寺阿遮哩貳寺, ce que Chavannes et M. S. Lévi ont traduit par : « A l'est et à l'ouest sont le couvent T'o-kiue et le couvent A-che-li-ni. » Je me suis expliqué plus haut sur la transcription A-tchō-li-eul, qui est seule correcte. Pour le reste, les traducteurs auront été gênés par le manque d'un verbe, mais il n'en reste pas moins qu'on ne peut entendre ce membre de phrase, sans corriger le texte, en admettant qu'il s'agit d'un temple Tche-kiue situé à l'est de la ville et d'un temple A-tchō-li-eul situé à l'ouest; Est et Ouest portent normalement sur le seul nom de Tche-kiue. Que représente cette dernière transcription? Chavannes et M. S. Lévi ont lu T'o-kiue; *t'o* (**t'āk*) est en effet une des prononciations de 拓, mais non pas la seule, et si c'est avec la prononciation *t'o* que le caractère a été adopté avant les Tang pour transcrire le nom tribal 拓跋 T'o-pa (**T'āk-b'uat*) de la famille impériale des Wei, c'est avec la seconde prononciation, *tche* (**t'šjāk*), qu'il nous est attesté en transcription sous les Tang; par une confusion graphique facile, les textes hésitent souvent dans ces transcriptions des Tang entre 拓 *tche* (**t'šjāk*) et 柘 *tchō* (*t'šja*), et il n'est pas impossible qu'il faille adopter *tchō* comme l'orthographe la plus correcte, encore que, dans bien des cas, ces transcriptions comportent, au début de la syllabe suivante, un *k*- qui s'associerait bien au *-k* final de 拓 *tche* (**t'šjāk*)⁽¹⁾. Quant à 厥, sa prononciation régulière est

amuïssement de *r*- que dans la transcription Ye-p'o-chō-ki de Yurpāske (bien qu'on ne soit pas ici sur le domaine du koutchéen).

(1) On connaît 拓跋提舍 *tche-teou-t'i-chō*, *caturdita*; 拓跋羅 *tche-kia-lo*, *cakra*. Dans le domaine iranien, le nom des guerriers *čakar* de Sogdiane est transcrit tantôt 柘羯 *tcho-kie* (**t'šja-kjāt*) et tantôt 拓羯 *tcho-kie* (**t'šjāk-kjāt*); cf. CHAVANNES, *Doc. sur les Tou-kiue*, 366, ainsi que le *P'ei-men yun-fou* et son supplément (j'ai réuni pas mal de textes sur ces *čakar*, dont certains avaient passé au service chinois, et je pense que leur nom sur-

kiue (**kɿʷt*) et nous avons pris l'habitude de garder cette transcription dans le nom des T'ou-kiue ou Turcs; mais une glose fréquente des commentateurs, et qui a passé dans le *K'ang-hi tseu-tien*, spécifie que, dans ce nom, le mot se lit *kiu* (**kjuət*); nous devrions donc transcrire T'ou-kiu (**D'uet-kjuət*, **Türküt*), et je suis convaincu que la même prononciation vaut dans le cas du Temple Tche-kiue (ou Tche-kiu, ou éventuellement Tchō-kiu); la prononciation ancienne en est donc **Tśjäk-kjuət* (ou *Tśja-kjuət*), dont la restitution théorique est **Čäkür*⁽¹⁾. Dans ces « Temples **Čäkür* de l'Est et de l'Ouest » mentionnés à Kučā par Wou-k'ong vers 788, il me paraît impossible de ne pas reconnaître les Temples Tchao-hou-li (**Čögūri*) de l'Est et de l'Ouest visités en 630 par Hiuan-tsang, c'est-à-dire encore le Temple Ts'iao-li (**Cäkri*) connu au nord de la capitale de Kuča dès le iv^e siècle. Dans ces conditions, nous sommes amenés à supposer que, dès le temps des Han et des Tsin, le nom comportait vraisemblablement, en koutchéen, un *u* furtif (**Čäk^uri*) que les transcriptions les plus anciennes n'ont pas noté. En tout cas, je considère comme pratiquement certain que les temples Tche-kiue de l'Est et de l'Ouest sont bien les temples ruinés de Su-baši.

La question se complique malheureusement par d'autres

vit dans celui des Mongols Cakar [Caqar]). En 384, le caractère 柘 *tchō* (**tśja*) est employé dans la traduction de Nanjiō n° 1352 (*Trip.* de Tōkyō, 藏, VII, 110 a) pour transcrire le nom du mont 柘梨 *Tchō-li*, et cette transcription est confirmée par le *Fan fan yu* (*Trip.* de Taishō, 54, 1043). Or ce mont Tchō-li (**Tśja-lji*) n'est autre que le mont Cāliyā ou Cālikā des textes hindous (cf. Kern, *Hist. du bouddhisme*, I, 170, 178; mais il y a désaccord entre Nanjiō 1352 et les sources de Kern pour la chronologie des séjours du Buddha), et le *Fan fan yu* traduit son nom par 柘 tong, « romuer », qui est la traduction usuelle de *cala*. Il est donc évident que le transcrit de 384, tout comme l'auteur du *Fan fan yu*, ont bien écrit et lu 柘 *tchō* (**tśja*) et non 拓 *tche* (**tśjäk*).

⁽¹⁾ M. A. HERNIMANN (dans Sven Hedin, *Southern Tibet*, VIII, 449) a écrit 拓厥 T'o-kiue, qu'il a rétabli en **D'ä-kji^uet*, ajoutant que Wou-k'ong met

indications. Vers le temps même de Wou-k'ong, c'est-à-dire à la fin du VIII^e siècle, le géographe 賈耽 Kia Tan (730-805) avait compilé une série d'itinéraires allant de Chine vers les pays étrangers; le *Sin Tang chou* nous les a conservés en majeure partie. Dans ses *Documents sur les Tou-kiue occidentaux*, Chavannes a traduit, entre autres (p. 8), la partie de ces itinéraires qui concerne la région de Kučā, et on y lit que, pour aller de Ngan-si (= Kučā) à 撥換 Po-houan ou 姑墨 Kou-mo (= Aqsu) ⁽¹⁾, «à l'ouest de Ngan-si, on sort par la passe Tchō-kiue (柘厥關 Tchō-kiue-kouan); on traverse le Fleuve du Cheval blanc (白馬 Po-ma-ho); au bout de 180 li⁽²⁾, on entre vers l'ouest dans le désert (磧 *tsi*) de 俱毗羅 Kiu-p'i-lo; on passe le Puits amer (苦井 K'ou-tsing), et, au bout de 120 li, on arrive à la ville murée de K'iu-p'i-lo (俱毗羅城 Kiu-p'i-lo-tch'eng); 60 li plus loin, on arrive à la ville murée de A-si-yen (阿悉言城 A-si-yen-tch'eng); 60 li plus loin, on arrive à la ville murée de Po-houan (= Aqsu) . . . ».

Aujourd'hui, la route ordinaire de Kučā à Aqsu se dirige d'abord presque droit au nord vers le Saldīrang-qaraul, puis s'infléchit au nord-ouest pour passer le Cöl-tay, et se dirige alors à l'ouest vers la plaine de Saïram et de Baï, pour s'infléchir

ce temple au nord-est de Kučā. Mais la restitution phonétique est fautive, et il n'y a pas un mot dans le texte de Wou-k'ong, ni dans la traduction de Chavannes et S. Lévi, qui indique pour le temple une telle situation.

⁽¹⁾ Dans ses *Documents*, Chavannes donnait encore pour Po-houan ou Kou-mo une autre équivalence, mais à laquelle il a renoncé bientôt.

⁽²⁾ La traduction de Chavannes donnerait à penser que la distance de Ngan-si (Kučā) au passage du Fleuve du Cheval blanc n'est pas indiquée, et que les 180 li sont comptés à partir de ce passage; mais le texte n'implique rien de tel, et, d'après lui, les 180 li sont à compter depuis le départ de la ville de Kučā jusqu'à l'entrée du désert. Le mot 磧 *tsi*, que j'ai traduit par «désert», implique seulement que ce n'est pas une steppe herbeuse; mais ce peut être aussi bien un 沙磧 *cha-tsi*, «désert de sable», qu'un 石磧 *che-tsi*, «désert pierreux». En traduisant par «désert pierreux», Chavannes a un peu trop précisé.

à nouveau au sud-ouest après Yaqa-arīq, franchir à nouveau le Cōl-tay et déboucher dans la plaine d'Aqsu. Aussi les érudits chinois modernes, et en particulier Siu Song dans son *Si-yu chouei-tao ki*, ont-ils cherché à retrouver sur cette route les localités de l'itinéraire de Kia Tan. Chavannes a suivi les indications de Siu Song. Mais il existe aussi une route plus directe, aujourd'hui presque abandonnée, qui, partant de Kučā directement vers l'ouest, franchit le Muzart-daria au sud de Qum-tura et se maintient toujours au sud du Cōl-tay. Dans une note jointe à la nouvelle édition du *Cathay and the way thither* de Yule, publiée par H. Cordier (IV, 231), j'ai montré que cette route méridionale était celle que Benoit de Goës avait suivie au début du xvii^e siècle. Dans *Innermost Asia*, p. 817, Sir A. Stein a tenté d'établir que c'était également cette route méridionale que Hiuan-tsang avait empruntée en 630 et qui était décrite par Kia Tan à la fin du viii^e siècle. Il est certain que les solutions indiquées par Chavannes sont défectueuses : elles sont faussées d'abord par la malheureuse identification chinoise de l'ancien Kou-mo à Yaqa-arīq, au lieu d'Aqsu qui est à 120 kilomètres au sud-sud-ouest de Yaqa-arīq. Par ailleurs, Chavannes, à la suite de Siu Song, met le passage du fleuve du Cheval blanc, identifié au Muzart-daria, à xōja-turasī⁽¹⁾, «à 60 li à l'ouest de Kučā» (mais la direction, pour xōja-turasī, est en réalité sud-ouest), donc bien au sud du Cōl-tay, quoique ensuite Siu Song et Chavannes poursuivent l'itinéraire par la route qui se maintient au nord de ces montagnes; de telles données ne s'appliquent ni à la route ordinaire, ni à celle presque abandonnée qui reste toujours au sud du Cōl-tay. Enfin, comme l'a fait remarquer Sir A. Stein, l'itinéraire de Kia Tan doit être lacunaire ou altéré; il ne donne en effet que 420 li de

(1) Sur ce nom, cf. Herrmann, dans Sten Hedin, *Southern Tibet*, VIII, 430.

Kuča à Kou-mo ou Po-houan (Aqsu), au lieu que le récit de la campagne de 648-649 exige au moins 600 li entre ces deux villes⁽¹⁾, et que Hiuan-tsang en compte « plus de 600 »⁽²⁾; encore est-ce presque un minimum, et qui tendrait à faire croire que la capitale du royaume de Kou-mo ou Po-houan était alors non pas au « vieil Aqsu » ou à l'Aqsu actuel, mais dans la partie orientale de l'oasis.

Il paraît bien évident que, dans le nom de la « Passe Tchō-kiue (ou Tchō-kiu, *T'sja-kjuet) », nous avons le même nom que dans le « Temple Tche-kiue (ou Tchō-kiu) » de Wou-k'ong, et ici encore nous devons rétablir un original *Čākūr; le plus simple semblerait donc d'admettre qu'il y avait au VIII^e siècle un Temple *Čākur au Nord de Kučā, et une Passe Čākūr à l'ouest de la ville. Mais le problème n'est pas si aisément et simplement résolu. D'abord, même si on écarte la route actuelle au nord des Čöl-tay pour Hiuan-tsang et pour l'itinéraire de Kia Tan, il ne faut pas oublier que cette route était pratiquée : c'est à son débouché, au Šaldīrang-qaraul, que j'ai déterré en 1907 les tablettes laissez-passer que M. S. Lévi a étudiées partiellement dans *J. As.*, 1913, II, 311-318; toutefois, ce poste de douane portait lui-même un nom koutchéen Salyinsai-yoñyai, « Douane salée », qui n'a rien à voir avec

(1) Cf. Chavannes, *Doc. sur les Tou-kiue*, 117. L'insuffisance du nombre de li chez Kia Tan explique que les Chinois aient cherché Kou-mo ou Po-houan à l'est d'Aqsu.

(2) Stan. Julien, *Mémoires*, I, 10 (là, comme toujours, Julien a traduit par « environ » le chinois 餘 *yu*, qui signifie « surplus », « plus de »; la *Vie*, p. 53, a seulement « 600 li »). On trouve aussi la mention de « plus de 600 li » dans un passage du *Sin T'ang chou* (cf. Chavannes, *Doc. sur les Tou-kiue*, 120), mais ce passage n'ajoute rien à Hiuan-tsang qu'il ne fait que copier. Dans son *西域考古錄* *Si-yu k'ao-kou lu* de 1847, 俞浩 *Yu Hao* dit (12, 1 b, et 13, 5 a) que, d'après le *T'ong tien* et le *T'ai-p'ing houan-yu ki*, il y a 560 li entre le siège du protectorat général de Ngan-si (= Kučā) et Po-houan (= Aqsu); mais je ne retrouve ces indications dans aucun des deux ouvrages, et je doute qu'elles s'y trouvent.

*Çākūr. Mais d'autres éléments interviennent. J'ai trouvé en 1907 un chiffon de papier que je n'ai pas actuellement à ma disposition, mais où j'ai le souvenir précis qu'on lisait le nom de la « Passe Tchō-kiue », malheureusement sans autre indication; or j'ai recueilli ce fragment nommant la « Passe Tchō-kiue » dans les ruines occidentales de Su-baši, c'est-à-dire sur l'emplacement du « Temple Tche-kiue de l'Ouest »; cette coïncidence est un peu déconcertante. Une route ancienne de montagne partait au nord de Su-baši, qui menait à l'ouest vers la plaine de Saïram et Baï; elle pourrait à la rigueur entrer en ligne de compte. Sans discuter toute la question aujourd'hui, je voudrais dire du moins pourquoi je crois pouvoir écarter un texte en apparence important et qui m'a longtemps arrêté.

Ce texte se présente, à vrai dire, dans des conditions singulières. Siu Song, si au fait de tout ce qui concernait la géographie historique du Turkestan chinois, n'en a rien dit en 1821 dans son *Si-yu chouei-tao ki*, et je l'ai rencontré pour la première fois dans le *Si-yu k'ao-kou lou*, de Yu Hao (13, 5 b-6 a), qui dit le tirer du 輿地廣記 *Yu-ti kouang-ki*. Le *Yu-ti kouang-ki*, géographie générale de la Chine en 38 ch., est l'œuvre de 歐陽忞 Ngeou-yang Min, dont la préface est de la période *tcheng-houo* (1111-1117); il a été achevé entre 1114 et 1117; et c'est bien du *Yu-ti kouang-ki* de Ngeou-yang Min que 李光廷 Li Kouang-t'ing dit à son tour tirer le texte en 1870, quand il le reproduit, non sans quelques différences, dans son 漢西域圖考 *Han si-yu t'ou-k'ao* (2, 34 a)⁽¹⁾; récemment encore, les compilateurs du 新疆圖志 *Sin-kiang t'ou-tche*, qui ont les mêmes leçons que Li Kouang-t'ing, disent comme lui que le texte provient du *Yu-ti kouang-ki* de Ngeou-yang Min⁽²⁾. Or nous avons le *Yu-ti kouang-ki* tel que Ngeou-

(1) Je cite d'après l'édition xylographique de 1870; les rééditions plus récentes donnent les mêmes leçons.

(2) Cet ouvrage considérable, en 116 ch., a paru en 1911 à Urumçi, et

yang Min l'a écrit; le texte qu'on dit en provenir jure, par son caractère, avec tout le reste de l'ouvrage, et, après l'y avoir cherché plusieurs fois, je crois pouvoir affirmer qu'il ne s'y trouve pas⁽¹⁾. Voici la traduction du texte tel que le donne Yu Hao :

« La passe Tche-kiue (Tche-kiue-kouan⁽²⁾) se trouve sur la rivière du Fleuve 昆 Kouen; il y a 5.000 cavaliers [à armures] de fer qui l'occupent. A 50 *li* à l'ouest de la [passe], il y a le Gué du Cheval blanc (Po-ma-tou); la route met en communication avec l'armée (*kiun*) du 翰海 Han-hai. Au Sud des Monts blancs (Po-chan), il y a des exploitations de cuivre et de fer; [gens de] l'armée et [gens du] peuple y vivent⁽³⁾ mélangés, occupés à la fonte [du minerai]. A la muraille de la passe (?), deux montagnes se dressent [comme] des murs; le défilé entre elles est profond de mille et de cent pieds⁽⁴⁾, et la rivière coule au milieu, bruyante jour et nuit. Quand les

l'édition originale est très rare: il a été réimprimé en 1923, avec quelques changements et additions (et pas mal de fautes d'impression), par la Société d'études orientales (Tong-fang hio-houei). La partie archéologique est l'œuvre d'un érudit bien connu, M. 王樹枏 Wang Chou-nan. Le texte donne comme tiré du *Yu-ti kouang-ki* s'y trouve deux fois, ch. 3, 1 b et 10 b.

⁽¹⁾ Je me suis servi de l'excellent fac-similé de l'édition des Song, donnant la recension du texte original de Ngeou-yang Min, qui fait partie du *Che-li-kiu ts'ong-chou*; je possède également l'édition parue en 1880 au Kin-ling chou-kiu de Nankin, mais elle ne fait que reproduire celle du *Che-li-kiu ts'ong-chou*. J'ai consulté en outre, et en vain également, l'édition parfois un peu différente qui a été publiée sous Kien-long au Wou-ying-tien.

⁽²⁾ Yu Hao, et à sa suite Li Kouang-t'ing et le *Sin-kiang t'ou-tche*, écrivent toujours 拓厥 Tche-kiue (qu'ils lisaient vraisemblablement To-kiue), même dans le texte de l'itinéraire de Kia Tan. Yu Hao voulait même expliquer le nom par une abréviation de 拓開突厥 t'o-k'ai Tou-kiue «étendre les Tou-kiue»; c'est naturellement absurde.

⁽³⁾ Li Kouang-t'ing et le *Sin-kiang t'ou-tche* remplacent 聚 *tsiu* par 處 *tch'ou*; le sens reste le même.

⁽⁴⁾ Li Kouang-t'ing et le *Sin-kiang t'ou-tche* ont 數 *chou* devant le chiffre, ce qui donne le sens de «plusieurs milliers et centaines de pieds».

voyageurs arrivent au sommet de la montagne [qui est du côté] du Nord [de la rivière] et qu'ils regardent en bas, leurs os sont effrayés et leurs âmes sont agitées⁽¹⁾. On traverse la Grande Vallée du Dragon (Ta-long-yu), les Grottes des Mille Buddha (Ts'ien-so-tong), on passe le col (*ling*) et on arrive à l'arrondissement (*tcheou*) de Cha-yen des Tūrgeš (T'ou-k'i-che). [En allant] à l'Ouest, pour arriver à la ville murée de Po-houan, il y a 200 *li* à partir du débouché (*k'cou*) de la montagne du Nord (Pei-chan). La passe [de Tche-kiue] est à 100 *li* du [siège du *tou-hou*-] *fou* de Ngan-si⁽²⁾.

Authentique, un tel texte remonterait naturellement non pas aux Song, mais aux Tang; seulement il abonde en contradictions. Si, laissant de côté les raisonnements fantaisistes de Yu Hao, on essaye de l'interpréter, on se demandera où peut être ce Fleuve Kouen sur lequel est la passe, à cent *li* de la capitale de Kučā, et qui a encore, cinquante *li* plus à l'ouest, le gué du Cheval blanc. L'armée de Han-hai, qui était en réalité à Beš-baliq, apparaît d'une façon saugrenue. Les distances sont impossibles, et aussi la liberté avec laquelle la route serait tantôt au sud et tantôt au nord des Cöl-tay. En réalité, les informations de ce texte me font l'effet d'être un amalgame de données anciennes et d'informations modernes. La « rivière du Fleuve Kouen » paraît empruntée à la « rivière Kouen » (昆水

⁽¹⁾ Li Kouang-t'ing et le *Sin-kiang t'ou-tche* écrivent 巖 *tiên* au lieu de 巖 *tiên* et ensuite ont seulement « leurs âmes sont effrayées ».

⁽²⁾ 拓厥關在昆河水上。有鐵騎五千戍之。其西五十里爲白馬渡。路通輪海軍。白山南有銅鐵廠。軍民雜聚爲冶鑄之所。關城兩山壁立。中峽深百十丈。水流其中。日夜有聲。人行北山巔。俯視骨悸魂搖。過大龍谿。千佛洞。踰巔至突騎施沙雁州。西至撥換城由北山口二百里。關距安西百里。

Kouen-chouei) qui est nommée, mais loin de là, dans un texte se rapportant à 744 (cf. Chavannes, *Doc. sur les Tou-kiue*, 306). Les Monts blancs (Po-chan), les exploitations de minerais sont aussi de vieilles notions. Quant au prétendu « arrondissement de Cha-yen » (沙雁州 Cha-yen-tcheou), où Li Kouang-t'ing et le *Sin-kiang t'ou-tche* retrouvent intrépidement la ville de Šah-yar, il me paraît presque évident qu'il est né en altérant à nouveau un passage déjà altéré du *Kieou T'ang chou* (40, 30 b). Dans le *Kieou T'ang chou*, il est dit que du siège du Protectorat général de Ngan-si (= Kučā), on arrive au Nord, après mille *li*, à « la vallée (川 *tch'ouan*) de 鴈沙 Yen-cha du territoire des Turgāš »; Yen-cha est fautif pour 鷹娑 Ying-so (sur cette vallée de Ying-so, ou Ying-so-tch'ouan, cf. Chavannes, *Doc. sur les Tou-kiue*, 14); c'est du 鷹娑川 Ying-so-tch'ouan, altéré en Yen-cha-tch'ouan, qu'est sorti le 沙雁州 Cha-yen-tcheou⁽¹⁾. Les « cinq mille » cavaliers sont pris vraisemblablement aux groupes de « cinq mille » hommes que le *qayan* des Turgāš, 娑葛 So-ko (*Sā-kāt. Saqal), mit en campagne en 708⁽²⁾. Par ailleurs les Grottes des

(1) Le même texte que dans le *Kieou T'ang chou* se trouve dans le *Tong tien* (ch. 174, art. du [tou-hou-]fou du Ngan-si), et le nom y est écrit correctement Ying-so-tch'ouan. Mais Yu Hao (12, 1 b), en citant expressément ce texte comme tiré du *Tong tien* (et en y mêlant d'ailleurs des informations que le *Tong tien* ne donne pas), a changé là aussi Ying-so-tch'ouan en Cha-yen-tcheou.

(2) Cf. CHAVANNES, *Doc. sur les Tou-kiue*, 189. C'est à cette campagne de 708 que Li Kouang-t'ing accroche la citation du prétendu texte de Ngeouyang Min. Il la fait précéder de ces mots : « C'est pourquoi les Tang occupèrent toujours la passe de Tche-kiue avec des troupes importantes. » Mais cette phrase est simplement déduite de la prétendue citation qui suit, et où il est question d'une garnison de cinq mille cavaliers; il n'y a pas à y chercher un texte nouveau sur la passe Tchō-kiue. Tout cela a été repris mot pour mot dans le *Sin-kiang t'ou-tche*. Que les compilateurs de ce dernier ouvrage aient simplement copié ici Li Kouang-t'ing, c'est ce dont ils fournissent une preuve involontaire. En rappelant les événements de 708, Li Kouang-t'ing, dont le texte fourmille de noms estropiés, y appelle 牛元獎

Mille Buddha et la description du cours d'un fleuve qui ne peut être que le Muzart doivent être empruntées à quelque voyageur moderne de la seconde moitié du XVIII^e siècle ou du début du XIX^e. Enfin les renseignements sur la passe de Tche-kiue et le gué du Cheval blanc, loin d'ajouter aux informations des itinéraires de Kia Tan, semblent en avoir été copiées, mais en les altérant. Tout compte fait, Yu Hao me paraît avoir fabriqué le texte; Li Kouang-t'ing, qui ne brillait ni par l'esprit critique, ni par l'exactitude, a copié Yu Hao, et ses variantes sont des inadvertances; enfin le *Sin-kiang t'ou-tche* a suivi Li Kouang-t'ing aveuglément⁽¹⁾.

Puisque le prétendu texte de Ngeou-yang Min ne peut être retenu, et sans vouloir considérer encore aucune solution comme définitive, j'admettrai provisoirement que, de même que nous avons rencontré une Passe Tsiao-li et un temple Tsiao-li, nous avons, à une époque postérieure, une Passe Tchō-kiue (Tchō-kiu) et un temple Tche-kiue (Tchō-kiu?). Les formes que nous avons été amenés à restituer sont *Cāk^ari, *Cōgūri (< *Cōkūri), *Cākūr: quel pouvait être le sens de ce mot, qui entre dans le nom d'un *stūpa*, d'un temple, et de deux passes? Ici, je suis réduit à des hypothèses dont je ne me dissimule pas la fragilité; je me permettrai cependant de les formuler. Les « passes » sont généralement défendues par des tours de garde; mais aujourd'hui encore, en Asie centrale, le mot *turā*, qui est la désignation des tours de garde, est aussi le nom des *stūpa*; peut-être *cākūr avait-il aussi les

Nieou Yuan-tsiang le personnage qui s'appelait réellement et que lui-même appelle ailleurs 牛師獎 Nieou Che-tsiang; or on retrouve Nieou Yuan-tsiang dans le passage correspondant du *Sin-kiang t'ou-tche*.

Dans leur section bibliographique, très indigente d'ailleurs, les compilateurs du *Sin-kiang t'ou-tche* expédient Yu Hao en deux lignes sévères (90, 11 a), mais, tout en signalant quelques erreurs de détail, ils font le cas le plus sérieux de l'ouvrage de Li Kouang-t'ing (90, 10 b-11 a); cette estime est bien peu méritée.

deux sens en koutchéen et en tokharien. Non sans bien des hésitations, je me demande si, à un moment donné, le mot n'a pas passé en turc. Sur un piquet inscrit provenant de Turfan, il est question, entre autres⁽¹⁾, des mérites acquis par celui qui construira un temple en miniature, fera un portrait du Buddha même de la dimension d'un grain de blé⁽²⁾, placera une relique fût-elle de la dimension d'un *qaz-üyüri*⁽³⁾, et «érigera une flèche de stûpa de la dimension d'une aiguille» (*yignācā sutup cākūr turyursar*)⁽⁴⁾. *Sutup* est naturellement une adaptation du mot *stûpa*. Le seul mot obscur est *cākūr*. F. W. K. Müller (p. 15) l'a comparé à *coqur*, *cuqur* «fosse», en faisant d'ailleurs remarquer ensuite (p. 34) que l'équivalence suppose une forme palatalisée parallèle à la forme

(1) F. W. K. MÜLLER, *Zwei Pfahlschriften aus der Turfanfunden* (Abhandl. d. k. pr. Ak. d. Wiss., Phil.-Hist. Kl., 1915, n° 3), pp. 7-8.

(2) Tout le texte ouïgour est rédigé sous l'influence des textes chinois, et le *buydai*, «blé», du texte ouïgour, est une traduction du chinois 麥 *mai*, qui signifie à la fois «blé» (*siao-mai*) et «orge» (*ta-mai*). Mais il est certain que les Ouïgours se sont mépris, et que les textes originaux visaient le «grain d'orge» (*yava*). Cf. d'ailleurs mon article *Trois termes des Mémoires de Hiuan-tsang*, dans *Mélanges d'orientalisme... à la mémoire de M^{lle} R. Linossier* (1932), en particulier p. 425.

(3) M. Müller a traduit *qaz üyüri*, mot à mot «grau d'oie», par *Perilla ocimoides* (cf. sa note, p. 14). Mais les textes chinois qu'il cite, p. 14-15, parlent de reliques grandes comme un «grain de moutarde» (芥子 *kiai-tsou*), et précisément *qaz üyüri* se rencontre dans la version turque du *Sucarnaprabhāsa* (éd. Radlov et Malov, 426¹²), où il traduit le *kiai-tsou* du texte chinois dans une liste bien connue d'ingrédients. Il n'y a qu'à adopter la même équivalence ici. Le grain de moutarde, *sarsapa*, était considéré dans la série des mesures hindoues comme un septième d'un grain d'orge (cf. Hiuan-tsang, *Mémoires*, I, 60).

(4) M. Müller (p. 8 et 37) a lu *yikān*, dont il n'a su que faire; mais l'écriture ouïgoure ne distingue pas entre *yikān* et *yignā*. Or les textes chinois cités p. 14-15 parlent de *stûpa* de la dimension d'une «manguen» (*amraka*; ou d'un «myrobolan», *amalaka*?), avec une flèche de la dimension d'une «aiguille» (針 *ichen*). L'orthographe *yignā* ne s'est pas rencontrée telle quelle pour le mot «aiguille», mais les formes connues vont de *ignā* à *ying-nā*, et l'équivalence ne paraît pas douteuse.

gutturale, comme il y en a d'assez nombreux exemples. Mais c'était là une solution désespérée, car on n'"érige" pas (*tur-*
ur-) une « fosse » de *stūpa*. Maintenant que le mot *yignā* est acquis, le parallélisme absolu avec les textes chinois oblige d'admettre que *sutup cākūr* signifie « flèche de *stūpa* ». On voit combien nous nous rapprochons par là d'une explication admissible pour le « Ts'iao-li *seou-t'ou* » de Kaniska, qui était le « *stūpa* à flèche » par excellence. Mais ce sens de « flèche » pouvait être dérivé, et le sens primitif était peut-être « tour ». On connaît déjà quelques mots qui ont passé du tokharien et du koutchéen en turc; l'avenir en augmentera le nombre sûrement. A Turfan, pays d'influence koutchéenne et tokharienne, il ne serait pas surprenant que le bouddhisme turc, encore presque à ses débuts, eût désigné la construction la plus typique du bouddhisme par un nom koutchéen-tokharien.

*
* *

Au terme du présent travail, je voudrais encore rectifier ou compléter sur quelques points de détail les informations si nombreuses que l'article de M. S. Lévi a mises à la disposition des non-sinologues.

P. 10 : — « En 383, le roi de Yen-k'i, Ni lieou 泥洹 [certains textes le désignent par erreur sous le nom de Hi] s'empresse de reconnaître comme suzerain le général Lu Koang quand celui-ci usurpe la dignité impériale. » La date est forcément fausse. Kučā est tombé au pouvoir de Lu Kouang, après un long siège, le septième mois de la neuvième année *tsai-yuan* (3 août-1^{er} septembre 384). Lu Kouang revint ensuite au Kansou; Fou kien fut assassiné en 385, et ce n'est qu'en 386 que Lu Kouang prit un titre royal, non impérial, mais toutefois avec un nom de règne (*nien-hao*).

P. 12 : — « Au pays de Yen k'i, le premier jour de l'année et le huitième jour du deuxième mois, il y a un p'o mo tchō 婆摩遮... » Je ne doute pas qu'il faille lire 婆摩遮 so-mo-tchō (**samača* ?); c'est une fête qui était célébrée également à Kučā et à Turfan, et dont le nom est aussi écrit 蘇摩遮 sou-mo-tchō (**somača* ?); par ses rites, elle s'apparentait au *naurōz* persan; je compte publier un jour les textes que j'ai réunis à son sujet.

P. 16 : — D'après M. S. Lévi, le roi du Kiu-che antérieur serait venu à la cour des Ts'in avec son *rājyaguru* Kumārabuddhi en 387. « Un an plus tard, Lu Koang, vainqueur de Koutcha, ramenait à la cour des Ts'in Kumārajīva. Le général vainqueur se proclame empereur au Kan-sou (386). » Il est évident que les dates ici indiquées sont inconciliables entre elles, et inconciliables également avec la date de 383 de la page 10. En réalité le roi du Kiu-che antérieur et Kumārabuddhi vinrent à la cour de Fou Kien en 382.

P. 19 : — J'ai cité plus haut la conclusion de M. S. Lévi sur la chronique de Qarašahr et de Turfan, « assez terne et pâle, si on la compare à celle de Koutcha ». C'est vrai pour Qarašahr, mais la région de Turfan a joué un grand rôle et a eu des moments très brillants, en particulier sous les Ouigours. Ce qu'on peut dire, c'est que, chinoisée de très bonne heure et attendant presque tout de la métropole, elle n'a pas eu un développement « indigène » comparable à celui de Kučā. Mais les documents abondent sur l'histoire de Turfan; il n'est que de les grouper et de les discuter. Le schéma de M. S. Lévi, résumé lui-même du schéma antérieur de M. W. Fuchs, est « assez terne », c'est vrai; mais l'histoire de Turfan elle-même ne l'est pas.

P. 20 : — « Karachar n'est représenté que par un seul nom dans la liste des traducteurs du Tripitaka : Kumārabuddhi...

Tourfan a donné à la Chine deux traducteurs... Che Fa tchong... et... Che Fa-cheng... » Mais Kumārabuddhi, chapelain royal du roi du Kiu-che antérieur, n'était pas de Qarašahr, mais de la région de Turfan, comme M. S. Lévi l'a dit lui-même, page 16.

P. 23 : — Ajouter que le « cycle des douze animaux » est également attesté dans la région de Khotan; et dès le temps des textes en écriture kharoṣṭhī.

P. 25. — Il est sûr, et les critiques chinois l'ont vu depuis longtemps, qu'il y a un mot interpolé au début du fameux paragraphe du *Wei lio* : le commentaire du *San kouo tche* ne cite pas un *Si-Jong tchouan* lui-même cité dans le *Wei lio*, mais seulement le chapitre *Si-Jong tchouan* du *Wei lio*.

P. 27. — J'ai consacré, en 1929, dans les *Izv. Ak. Nauk*, une note spéciale à ce Dharmamitra le Tukhāra, originaire de Termez (Tar-mi-ta) au bord de l'Oxus (Pakṣu, lire Vakṣu); M^{lle} Lalou a rappelé cette note dans son *Répertoire du Tanjur*, p. 226.

*
* *

Mon article contient une large part d'hypothèses, et je ne m'attends pas à les voir toutes vérifiées par la suite. Bien des objections s'élèvent, que j'ai vues, mais que j'ai écartées pour ne retenir provisoirement que ce qui prêtait à autre chose qu'à des solutions négatives. En particulier, l'identification des Kuṣāṇa aux Tokhariens, et non aux descendants des Grands Yue-tche véritables, pose la question des affinités iraniennes qu'on a souvent supposées ou aux uns ou aux autres. Si j'ai raison, les Tokhariens ou Kuṣāṇa appartiennent à une grande unité linguistique qui aurait essaimé à date fort ancienne, par vagues successives peut-être, non seulement au Tokharestan,

mais à Kuča, à Qarašahr et même dans la région de Turfan. Mais les noms de langues et même de peuples passent souvent d'un groupe à l'autre; nous désignons en latin le français. langue romane, par un nom qui le ferait croire celtique, et appelons nous-mêmes cette langue romane du nom d'une tribu germanique. En tout cas, il est deux points sur lesquels je crois pouvoir me tenir solidement : la langue toxri des colophons ouigours doit être le tokharien tardif que Hiuan-tsang a connu au Tokharestan, et la langue kūsān de ces mêmes colophons est la langue de Kuča.